TRAITÉ DE LA CONNOISSANCE DES ANIMAUX,

où tout ce qui a esté dit Pour, & Contre

LE RAISONNEMENT DES BESTES,

est examiné.

Par le Sieur DE LA CHAMBRE, *Conseiller du Roy en ses Conseils, & son premier Medecin Ordinaire.*



A PARIS,
Chez IACQVES D'ALLIN, ruë Saint Iacques, au coin de la ruë de la Parcheminerie, à l'Image S. Estienne.

M. DC. LXII.
Auec Priuilege de sa Majesté.



A MONSEIGNEVR

SEGVIER,

CHANCELIER DE FRANCE.



ONSEIGNEVR,

L'Ouurage que ie vous presente, tout petit qu'il est, contient la plus grande & la plus importante affaire qui ait iamais esté mise en

contestation : Et ie ne pense pas offenser la grandeur & la dignité de vostre Charge, quand ie diray qu'elle n'en peut pas connoistre; & que si vous n'auiez quelque authorité par dessus celle qu'elle vous donne, vous n'auriez pas le droit que vous auez de la decider. Il est vray qu'elle a deposé en vos mains la Iustice Souueraine du plus Puissant Monarque qui soit dans le monde, & qu'elle vous a rendu l'Arbitre de la vie & de la fortune de tous ses sujets : Mais, MONSEIGNEVR, toute cette puissance est renfermée dans quelques Royaumes, & le Different qui est à juger, en demande vne qui soit reconnuë de tout l'Vniuers, puis qu'il s'agit du PARTAGE DE LA RAISON, où

tous les Peuples de la Terre ſont intereſſez. Pour les faire auſſi conuenir tous enſemble d'vn Iuge qui ne leur ſoit point ſuſpect, il ne ſuffit pas qu'il ſoit l'Oracle des loix & des volontez d'vn grand Roy, il faut qu'il le ſoit encore de la Nature, & de l'Autheur meſme de la Nature; il faut qu'il ſçache ce que tous les Hommes ignorent, & qu'il ſoit enfin au deſſus de leur Raiſon, pour juger de leur Raiſon. Comme c'eſt donc vne neceſſité que vous preniez connoiſſance de leurs intereſts, vous me permettrez de vous dire pour eux; Que la Philoſophie vulgaire a eſté ſi imprudente que ſans auoir voulu conſiderer les preuues conuainquantes que l'on a du Raiſonnement des Beſtes, elle a eſtably la Rai-

ſon pour la difference eſſentielle de l'Homme, & en a fait le fondement de la preéminence & de la ſouueraineté qu'il a ſur elles : De ſorte que par vn tiltre ſuppoſé & qui eſt conuaincu de faux, elle a rendu douteux tous les auantages les plus certains dont il ſe puiſſe preualoir, & l'a mis au hazard de perdre ce qu'il a, en luy donnant plus qu'il ne doit pas auoir. C'eſt-là, MONSEIGNEVR, *le ſujet du procez qui eſt à vuider : Tout le Genre Humain vous demande Iuſtice là-deſſus, & attend de cette parfaite intelligence que vous auez de toutes choſes, qu'elle reglera la part & le préciput qu'il doit auoir aux dons que Dieu a verſez dans ces ouurages. Il ne conteſte point la Raiſon*

aux Animaux, & croit meſme qu'il y auroit quelque impieté de vouloir ſupprimer vne ſi glorieuſe marque de la Sageſſe & de la Puiſſance Diuine : Mais il pretend auoir quelque vertu qui ſoit au deſſus d'elle ; & ſi ce doit eſtre vne Raiſon, que ce ſoit vne Raiſon qui luy ſoit toute propre & qui puiſſe ſouſtenir ſon excellence & ſa dignité. Quand vous aurez prononcé vn Arreſt en ſa faueur, vous me permettrez de le publier par tout le Monde, afin que tout le Monde ſçache qu'il vous eſt obligé, & que vous ne trauaillez pas ſeulement pour la gloire & pour la grandeur de la France, mais encore pour celle de tous les Royaumes & de tous les Hommes enſem-

ble. Pour moy i'eſpere en cette occa-ſion que parmy le bruit des loüanges & des actions de graces qu'ils vous rendront, il me ſera permis de meſ-ler ma voix auec la leur, & que ſans eſtre contraint par le ſilence que vous m'auez ſi ſouuent impoſé, i'auray vne fois en ma vie la li-berté de dire hautement, tout le bien que vous faites, tout celuy que vous meritez, & particuliere-ment celuy que vous ſouhaite

MONSEIGNEVR,

De voſtre Grandeur.

Le tres-humble, tres-obeïſſant, &
tres-fidelle ſeruiteur,
LA CHAMBRE.



AVANT-PROPOS.

C'EST vne chose estrange, que l'Homme qui croit estre le chef-d'œuure de la nature & auoir droit de commander à tout ce qui est dans l'vniuers, ne soit pas encore bien informé du titre qui luy donne ces auantages, & qu'il ne sçache pas en quoy consiste l'excellence dont il se flatte, ny sur quoy est fondée la Souueraineté qu'il pretend. Et cela est d'autant plus merueilleux que luy, qui s'est donné la liberté d'assigner à toutes les choses l'ordre & le rang qu'elles doiuent tenir dans le monde, & de leur marquer la fonction qu'elles y doiuent auoir, s'est oublié luy-mesme dans cette distribution generale qu'il a faite, & ne s'est reserué aucun employ qui soit digne de son ambition, ny de la qualité qu'il a prise. Car quoy qu'il se vante d'auoir eu la Raison pour son partage ; qu'il croye qu'elle luy appar-

tienne en propre, & qu'elle luy donne le souuerain commandement sur tous les animaux, il s'est neantmoins si mal expliqué là dessus & a si foiblement soustenu le droit qu'il y peut auoir, que dans tous les siecles il s'est trouué de tres grands Philosophes qui ont asseuré que les Bestes auoient de la Raison; Qu'il y a eu mesme des Temps où il n'estoit presque pas permis d'en douter; Et que depuis que l'opinion contraire s'est glissée dans les Escoles, les plus clair-voyans l'ont tenuë pour suspecte, & les plus moderez l'ont mise au rang de ces Questions qui se peuuent soustenir de part & d'autre.

Et certainement si l'on considere l'industrie merueilleuse auec laquelle les Animaux font la pluspart de leurs ouurages; l'ingenieuse Preuoïance qu'ils ont à euiter le mal & à rechercher ce qui leur est vtile; les Ruses & les finesses dont ils se seruent les vns contre les autres; La Societé & la communication qu'ils ont ensemble; Et tous ces exemples de prudēce, de gratitude & de generosité qu'ils nous ont donnez & qui ont conuaincu de si grands Personnages: Il est impossible que l'on ne

croïe, ou du moins que l'on ne ſoubçonne que des Actions qui paroiſſent ſi raiſonnables ne ſoient conduites par la Raiſon. Car quand on les voudroit rapporter à l'Inſtinct, la nature en eſt ſi cachée, qu'il n'y a pas d'apparence qu'on peût deſtruire de ſi claires & de ſi fortes coniectures par vne choſe ſi obſcure & ſi mal eſtablie, Et qui peut-eſtre, ſi elle eſtoit bien connuë, ne ſe trouueroit pas differente ou eſloignée de la Raiſon.

En effect, quoy qu'on puiſſe dire de l'Inſtinct, il faut que ce ſoit ou vne Cauſe exterieure qui pouſſe les Animaux & qui agiſſe ſur eux, ſans qu'ils y contribuënt rien que l'Obeïſſance; ou bien que ce ſoit vne Faculté qui leur ſoit naturelle, par le moyen de laquelle ils agiſſent eux-meſmes & ſont veritablement la cauſe & le principe de leurs actions. Or comme on ne peut ſouſtenir que ce ſoit vne puiſſance eſtrangere ſans tomber en de grands inconueniens, & particulierement en celuy-cy, que l'on donneroit vne atteinte à la Toutepuiſſance & à la Sageſſe infinie de Dieu, qui auroit laiſſé ſes ouurages imparfaits, & les auroit priuez de la plus grande

partie des vertus qui ſont les plus neceſſaires à leur conſeruation : Il faut conclure que c'eſt vne Faculté qui eſt née auec eux, qui doit eſtre d'vn ordre auſſi releué que ſes effects ſont excellens, & qui par conſequent agit auec grande connoiſſance. Si cela eſt ainſi, qui n'aura pas ſuiet de croire que des actions qui ont des ſuites ſi bien ordonnées, qui ont vn progrez ſi reglé, & des enchainemens qui lient ſi iuſtement les moyens auec leurs fins, ſont eſclairées de la Raiſon?

Mais ce qui rend encore ces preſomptions plus fortes, c'eſt la foibleſſe des preuues dont l'opinion contraire eſt appuïée. Car c'eſt vne choſe qui n'eſt preſque pas conceuable, que l'on ait voulu oſter le Raiſonnement aux Beſtes ſans ſçauoir quelle eſt la nature du Raiſonnement. Oüy ſans doute perſonne n'a encore exactement monſtré en quoy elle conſiſte, ny ce que l'ame fait quand elle raiſonne, ny quelle difference il y a de cette operation de l'eſprit auec les deux autres. On nous aſſeure bien que dans la Premiere l'Entendement forme l'image des choſes; que dans la Seconde il vniſt ou diuiſe les Images ; mais

quand on vient à examiner la Derniere où consiste le Raisonnement, on demeure court; Et il se trouue que le Discours qui comme la lumiere fait connoistre les choses les plus obscures, demeure luy-mesme inconnu & se cache comme elle dans les tenebres.

Cependant c'estoit là le fondement sur lequel on deuoit establir la decision de ceste fameuse controuerse; Et il n'y eust plus eu de sujet de douter, si apres auoir fait voir comment le Raisonnement se forme, on eust monstré que cette action surpasse les forces de toutes les facultez qui sont dans les Bestes. De sorte qu'il ne faut pas s'estonner si faute d'auoir bien reconnu ceste verité fondamentale, on n'est point asseuré du party qu'il faut prendre, & si l'on doute des conclusions que l'on tire de principes qui sont sans euidence & sans preuue.

Que l'on oppose tant que l'on voudra que le Raisonnement demande des propositions & des notions vniuerselles, & qu'il ne se peut faire sans abstraction & sans quelque reflexion de la connoissance sur elle-mesme; qui sont choses où il est certain que l'ame des Bestes ne

peut atteindre. On dira tousiours que ce n'est pas là où consiste la forme & l'essence du Raisonnement, que toutes ces conditions luy sont estrangeres, & que le syllogisme qu'on appelle Expositif, en est vne marque euidente; puis qu'il se peut former de termes purement singuliers, sans aucune abstraction & sans qu'il soit besoin que l'esprit se reflechisse sur soy-mesme. D'où il s'ensuit que la difficulté n'est point leuée, que les coniectures que l'on a de la Raison des Bestes demeurent en toute leur force, & que l'on n'obiecte rien qui les destruise, ou qui les affoiblisse.

Apres cela qui osera dire que c'est la Raison qui releue l'Homme par dessus les Animaux, sans rendre douteux vn droict qui ne luy peut estre contesté, & sans mettre en compromis vne souueraineté à laquelle toute la Nature s'est soumise? Non, non: il faut qu'il y ait quelque fondement plus solide qui soustienne sa dignité; il faut qu'il y ait vne plus haute source d'où il tire sa perfection & son excellence; En vn mot il faut qu'il ait quelque vertu qui soit si eminente, qu'elle soit au des-

ſus de toutes celles qui ſont dans la Nature, & que les animaux les plus parfaits n'y puiſſent iamais atteindre.

Mais il faut encore auoüer que celuy qui auroit découuert vne choſe ſi importante n'auroit pas rendu vn petit ſeruice à toute la ſocieté des hommes, & qu'il ne l'auroit pas peut-eſtre moins obligée qu'ont fait les inuenteurs des arts & des ſciences les plus vtiles. Outre qu'il l'auroit inſtruite de ce qu'elle a de plus grand & de plus precieux ; qu'il auroit mis hors de conteſtation les auantages & les prerogatiues qu'elle a ; et qu'il auroit iuſtifié l'empire qu'elle pretend, faiſant voir que ce n'eſt pas vne tyrannie comme on luy reproche, mais vne domination iuſte & legitime: Il la tireroit du danger où elle eſt à tous momens de commettre non ſeulement vne iniuſtice contre les animaux & contre ſoy-meſme, mais encore quelque ſorte d'impieté contre Dieu. Car dans le doute où l'on eſt que les Beſtes ayent de la Raiſon ; s'il ſe trouue qu'elles en ayent en effect, comme cela n'eſt pas peut-eſtre impoſſible, l'Homme ne ſera t'il pas iniuſte de leur vouloir rauir vn bien

qui leur appartient aussi bien qu'à luy? ne se sera-t'il pas tort à luy-mesme de vouloir fonder son excellence & sa superiorité sur vne chose qu'il a commune auec elles? Et n'en offensera-t'il pas sensiblement l'Autheur en taschant de supprimer vne si glorieuse marque de sa puissance & de sa Sagesse?

Toutes ces considerations m'auoient autrefois persuadé qu'il n'y auoit personne qui ne deust contribuer de tout son pouuoir à la recherche d'vne chose où chacun a interest; Et puis qu'il est de la verité comme de ces terres inconnuës qui se découurent de temps en temps, & souuent plus par hazard que par addresse; qu'il pouuoit arriuer que les moins intelligens auanceroient la descouuerte de ces nobles Fonctions de l'ame qui ont esté ignorées iusques icy, du moins dont les siecles passez ne nous ont laissé que quelques relations imparfaictes. Sur cette confiance j'auois comme l'on dit mis la voile au vent, & la crainte de faire naufrage ou vne nauigation inutile, ne m'auoit peû empescher de me hazarder à vne si haute entreprise.

Apres

Apres auoir donc cherché ſoigneuſement la nature de ces facultez, & y auoir à mon aduis fait quelques Obſeruations conſiderables & qui n'auoient point encore eſté faites, i'auois creu que i'eſtois obligé de les donner au public, & que ie ne les pouuois ſupprimer ſans trahir la cauſe commune. De ſorte que le Traité des Characteres des Paſſions où ie me ſuis engagé, m'ayant donné lieu de m'acquitter de ce deuoir, i'auois adjouſté au ſecond Volume de cet ouurage vn Traité particulier de la Connoiſſance des Animaux, où toutes ces queſtions ſont examinées, & où ie pretendois auoir monſtré par des preuues nouuelles & fort vrayſemblables, *Que les beſtes raiſonnent, & que leur Raiſonnement ne ſe forme que de notions & de propoſitions particulieres, en quoy il eſt different de celuy des hommes qui ont la faculté de raiſonner vniuerſellement, & que cette faculté eſt la vraye difference de l'homme qui marque la ſpiritualité & l'immortalité de ſon ame.*

Ce diſcours ayant paru au iour auoit eu vn Deſtin aſſez heureux, & ſi ie l'oſe dire,

plus d'approbation que ie n'en auois esperé: Iusques là mesme que quelques vns s'estoient persuadez que les Propositions que i'y auois establies deuoient d'oresnauant passer pour des veritez dont il ne falloit plus douter; Et qu'il n'y auroit personne qui se voulut hazarder d'escrire contre vne Doctrine si plausible & si solidement prouuée. Pour moy qui n'ay peu auoir des sentimens si auantageux de mon Ouurage, & qui crois d'ailleurs qu'il est comme impossible à l'Esprit humain de penetrer dans ces profonds abismes, & d'oster ces voiles espais qui cachent la nature de chaque chose, ie n'ay eu garde de tomber en cette vanité; Et i'ay toûjours pensé qu'vne opinion si éloignée de la creance commune ne manqueroit pas à trouuer des Ennemis qui l'attaqueroient si tost qu'elle paroistroit en public.

En effect, quelque temps apres Monsieur Chanet publia son Liure de l'Instinct & de la Connoissance des Animaux, dont le Tiltre promet l'examen de tout ce que i'ay escrit sur cette matiere, & dont le principal dessein est de montrer que les Bestes ne Rai-

ſonnent point. D'abord que ſon Ouurage me tomba entre les mains, ie me figuray que ce deuoit eſtre quelque Heros des Eſcholes, & quelque nouuel Hercule qui auoit charge de domter les Paradoxes & de vanger les opinions vulgaires. Et ie confeſſe ingenuëment qu'alors la crainte & l'eſperance partagerent également mon eſprit: I'auois peur d'y trouuer de ſi fortes raiſons qu'elles m'obligeaſſent d'abandonner des opinions qui auoient eſté ſi bien receuës & qui m'auoient donné quelque reputation: D'vn autre coſté l'ardent amour que i'ay pour la verité, me faiſoit eſperer que i'y apprendrois beaucoup de choſes qui m'eſtoient inconnuës, & que mes pertes ſeroient reparées par les belles connoiſſances que i'en tirerois.

Mais la lecture que i'en fis m'oſta toutes ces vaines penſées, Et bien loin de me faire changer d'aduis, elle me fortifia dans mes premiers ſentimens; & me fiſt meſme croire que des choſes que ie n'eſtimois auparauant que vray-ſemblables, pouuoient maintenant paſſer pour demonſtratiues, puis qu'elles auoient reſiſté à tous les efforts d'vn homme d'eſprit

qui a tant medité & escrit sur ces matieres. Car cecy est digne d'estre consideré, que M. C. n'a apporté aucune preuue pour destruire mes raisons, où il n'ait employé quelque sophisme ou quelque paralogisme, comme ie feray voir dans ce discours; Et qu'il faut necessairement que sa cause soit bien mauuaise, puis qu'auec toute la memoire & toute la lecture que l'on dit qu'il a, il n'a peu luy fournir aucune deffense legitime, & n'a mis en vsage que les ruses & les artifices dont se seruent ceux qui se deffient de leur bon droit.

Certainement si cette façon d'agir eust deu estre permise à quelqu'vn, ce deuoit estre à moy qui me suis escarté du chemin ordinaire, qui ay mis en auant de nouueaux paradoxes, & dont au pis aller les preuues peuuent passer pour des jeux d'esprit, aussi-bien que celles dont on a formé les Eloges de Neron & de la fiévre quarte. Mais que M. C. s'en soit serui pour soûtenir vne opinion qui est si generalement approuuée de tout le monde, & que l'on tient estre vne maxime indubitable de la Philosophie, c'est vn abus qui

ne peut receuoir aucune excuſe & qui le chargera de ce honteux reproche parmi les ſiens, qu'il n'aura peu deffendre vn bon droit que par de mauuais moyens, ou qu'il aura preuariqué en ſa propre cauſe. Ie crains meſme que ie ne me trouue enuelop-pé dans ſa diſgrace, & que les plus iudicieux qui verront nos eſcrits, ne ſoubçonnent qu'il y a eu intelligence entre nous deux, & que c'eſt vn aduerſaire que i'ay apoſté pour ſe laiſſer vaincre & pour mettre en credit mon party par ſa foibleſſe. Mais pour me iuſtifier de ce ſoubçon, ie n'ay autre choſe à dire, ſinon que ie n'auois iamais ouy parler de M. C. auant que le Liure qu'il a fait contre moy euſt paru au iour; Et qu'il n'y a pas d'apparence que ſous ombre de vouloir donner quelque eſclat à mes opinions par cet artifice, i'euſſe voulu engager vn honneſte homme dans vn ſi lâche deſſein, ſans craindre qu'il ne deuſt me joüer vne double partie, & quitter la feinte pour me mal-traiter tout de bon.

Certes i'euſſe eſté bien chaſtié de mon imprudence, quand i'euſſe apres rencontré

dans son Liure tant de paroles picquantes & outrageuses qu'il a dites contre moy, & qu'il a meslées auec quelques loüanges, comme ceux qui destrempent les poisons auec le sucre : Quand i'eusse veu ces honteux re-
Page 114. proches qu'il me fait, *Tantost que i'ay eu l'esprit diuerty, & que ie n'ay pas pensé à ce*
Page 148. 105.240. *que i'ay escrit ; Qu'il n'y a pas la moindre apparence de verité, & qu'il a honte de s'y ar-*
242. *rester : Tantost que j'ignore les regles & les termes de la Philosophie ; Que ie tombe à tous momens en contradiction, et qu'il a peine à croire que ie sois l'Autheur de mon Ouurage,* & cent autres semblables qu'il dit auec injure ou auec mespris.

Non, non, ce procedé fait voir euidemment qu'il ne s'est point entendu auec moy, qu'il a deffendu sa cause le mieux qu'il a peu, & que s'il a apporté de mauuaises raisons pour la soustenir, c'est qu'il les a creües bonnes & n'en a pas connu les deffaux. Ie ne voudrois pas mesme condamner tout à fait l'Inciuilité dont il a vsé enuers moy, & ie l'attribuerois plustost à la chaleur de la dispute, ou à l'aigreur naturelle de

la Critique, qu'à aucune mauuaise volonté qu'il ait euë. Ie sçay que dans les combats de plaisir & de diuertissement, il est presque impossible qu'on ne se donne quelque fascheuse atteinte, ny qu'on puisse si bien mesnager ses coups qu'ils ne soient quelquesfois plus rudes qu'on ne voudroit.

Ce qu'il y auoit neantmoins à desirer en ceux de M. C. c'est qu'il me les deuoit porter gayement & en galand Homme, & ne les faire pas accompagner de cette seuerité Magistrale qui paroist en tout son discours, & qui fera croire à beaucoup de personnes que la Passion plustost que la Verité, a armé sa plume contre moy. Il y en a desia quelques-vns qui ont fait ce iugement, apres auoir veu qu'il a fait entrer mon Nom dans le tiltre de son Liure, & qu'il a affecté de le repeter en tous les endroits qu'il a peu. Car puis que cela ne seruoit de rien à la Question, & qu'il pouuoit examiner mes raisons sans me nommer, tout de mesme que i'auois fait celles des autres; ils ont creu qu'il falloit que quelque malignité secrete l'eust poussé à mettre mon Nom en tro-

phée à la face de son Ouurage, & à le mener comme en triomphe par toutes les pages de son Liure. Pour moy qui n'oserois pas iuger si sinistrement de ses intentions, bien loin de me plaindre de luy en cette rencontre, ie trouue que i'ay sujet de le remercier de m'auoir mis au rang de ces grands Hommes qu'il a attaquez; Et ie n'auray iamais de honte que mon Nom paroisse auec ceux de M. Charron & de M. de Montagne, quand mesme ils les voudroit conter entre ceux qu'il a vaincus.

Il est vray que s'il eust esté bien conseillé, il deuoit pour sa gloire ne parler point du tout de moy, ny découurir que i'estois celuy contre qui il auoit à combattre; on se fust imaginé, apres l'auoir veu entrer en lice contre de si grands Personnages, que i'eusse esté de cét ordre-là, & qu'il m'eust choisi comme vn ennemy qui eust esté digne de ses forces & de son courage. Mais quand on aura appris de luy, que c'est contre moy qu'il a fait cette grande leuée de bouclier, & qu'on verra apres, que tout foible & tout nouueau que ie suis en ces sortes de

combats

combats, i'ay si facilement deffait vn Homme qui veut passer pour le Braue de nostre siecle, & qui dans ses escrits presente le Cartel à tous venans, il y a danger que cela ne diminuë beaucoup de l'estime qu'il peut auoir, & qu'on ne l'accuse d'estre foible & querelleur, & de vouloir acquerir de la reputation aux despens de celle d'autruy.

S'il eust donc voulu prendre les conseils que la prudence luy pouuoit donner en cette rencontre, il se fust garanty de ces reproches & m'eust sauué la peine de luy respondre: Sans m'interesser dans vne question ou les opinions sont libres, ie n'eusse point troublé le plaisir dont il se fust flatté dans vne victoire imaginaire, & ie l'eusse sans enuie laissé triompher d'vn ennemy qu'il n'eust point surmonté. Mais c'eust esté vne lascheté à moy de demeurer les bras croisez apres le deffy public qu'il m'a fait, & l'honneur m'obligoit d'aller au secours de la verité, que i'entendois gemir soubs sa Censure, & que ie voyois preste à tomber dans les embusches

qu'il luy a dressées.

Me voicy donc prest à la deffendre ; me voicy prest à soustenir les Propositions que M. C. a contestées. Ce sera apres au Lecteur à juger qui de nous deux aura meilleur droict. Mais afin qu'il soit instruit de tout ce qui peut legitimement seruir à ma deffense, il le faut informer de l'ordre que i'y ay gardé & des motifs qui m'ont fait prendre vn autre chemin que celuy qu'on a tenu iusques icy.

APres auoir consideré que la preuue dont on s'est seruy pour monstrer que les Bestes raisonnent, ne conuainquoit point ceux qui tiennent l'opinion contraire, & que ceux-cy en eludoient toute la force par le mot d'Instinct, qui tout vain qu'il est ne laisse pas d'embarasser la question & d'en rendre la decision douteuse : Ie m'imaginay qu'il falloit chercher cette verité dans sa source, & qu'en laissant des experiences qui estoient contestées, on la pouuoit trouuer dans le Raisonnement

mesme. I'en voulus donc examiner la nature & voir s'il y auoit quelque chose que les Animaux ne peussent faire & qui surpassast les forces de l'Imagination & des autres facultez dont on est d'accord qu'ils ont esté pourueus. Mais comme le Raisonnement est vne Connoissance & qu'il y a trois sortes de connoissance, à sçauoir la premiere conception, le Iugement & le Discours, ie creus qu'il falloit sçauoir en quoy elles consistoient toutes trois, & quelle action l'Ame faisoit en chacune d'elles. Ayant donc trouué que dans la Premiere elle forme les Images des objets, que dans la Seconde elle vnit ou diuise deux de ces Images, & que dans la Troisiesme elle en assemble trois, dont elle compose plusieurs propositions lesquelles forment le Discours : Il me sembloit que toute la difficulté estoit reduite à ce poinct de sçauoir si l'Imagination peut vnir ou diuiser les Images, car si elle a ce pouuoir il faut de necessité qu'elle soit capable de faire des Propositions & en suite

des Raisonnemens. C'est-là le principal sujet du Traité que i'ay mis au iour, dont la premiere Partie est toute employée à montrer que l'Imagination peut former & vnir plusieurs Images, & par consequent qu'elle peut conceuoir, juger & Raisonner. L'autre contient la response qu'il faut faire aux plus fortes obiections qu'on propose contre ces veritez & principalement à celles que l'on tire de la Coustume & de l'Instinct, où i'ay expliqué la nature de ces causes & fait voir qu'elles ne peuuent agir sans le secours de la Raison.

Cet ordre n'a pas pleu à M. C. & dans l'examen qu'il en a voulu faire, il a non seulement commencé son liure par le discours de l'Instinct, mais encore il a voulu faire croire, *que i'auois mal fait de n'auoir pas suiuy cette Methode, puisque ie tenois* Pre-face. *que l'Instinct suppose vne connoissance naturelle & que les connoissances naturelles doiuent estre traitées deuant celles qui sont acquises.* Mais il deuoit considerer que tout mon dessein estoit de montrer que les Be-

ſtes Raiſonnent, & que ce qu'il y auoit à dire de l'Inſtinct ne deuoit eſtre qu'vn Incident à la queſtion ; de ſorte que ſi i'euſſe commencé par là, i'euſſe mis l'acceſſoire deuant le principal, & l'obiection deuant la concluſion. D'ailleurs quand cette conſideration ne m'euſt pas obligé à ſuiure cette Methode, ne ſe pouuoit-il pas reſſouuenir qu'il y en a de deux ſortes, l'vne qui commence par les choſes qui ſont les plus euidentes en elles-meſmes & par nature; l'autre qui commence par celles qui ſont les plus euidentes à noſtre eſgard & par le ſens : Que l'vne & l'autre eſt bonne, mais que la derniere a cét auantage qu'elle eſt plus conforme à noſtre façon ordinaire de connoiſtre qui commence touſiours par les choſes ſenſibles. Ainſi bien que i'euſſe peû ſans faillir parler premierement des Connoiſſances Naturelles qui ſont les premieres dans l'ordre de nature & par conſequent plus euidentes en elles-meſmes que les acquiſes ; i'ay touſiours mieux fait de commencer par les Acquiſes qui ſont les

plus ſenſibles & partant les premieres & les plus euidentes à noſtre eſgard. En effect puiſque ie deuois montrer que l'Inſtinct ſuppoſe vne connoiſſance naturelle, & qu'il me falloit auant cela chercher en quoy conſiſte la Connoiſſance en general ; pouuois-ie y arriuer par vn chemin plus aſſeuré que par les experiences certaines & indubitables que nous auons pour les Connoiſſances Acquiſes, principalement n'en ayant aucune pour les Naturelles.

Ne chicanons donc plus ny luy ny moy ſur l'ordre general que nous auons tenu en nos ouurages : Ie croy que le ſien n'eſt pas mauuais pour ce regard, & que le mien eſtoit neceſſaire à mon deſſein. Auſſi ne l'ay-ie point voulu changer icy & i'y ay obſerué la meſme diſpoſition des matieres, le meſme nombre des Raiſons & la meſme ſuite des conſequences qui ſe trouuent dans mon traité de la Connoiſſance des Beſtes. S'il y a quelque difference, c'eſt que là i'ay gardé autant que i'ay peu la forme d'vn Diſcours oratoire, & qu'icy ie traite les cho-

ses à la façon ordinaire des Escholes qui diuisent les matieres par Chapitres, qui content les Raisons & qui ne recherchent point cette exacte liaison des paroles que les loix de l'orateur demandent.

Car i'ay creu qu'il estoit à propos d'y mettre par abbregé tout ce que i'ay employé en mon premier traité, & apres d'y rapporter fidellement les Obiections de M. C. sans donner la peine au Lecteur de s'aller esclaircir ailleurs du sujet de nostre contestation.

I'ay donc diuisé tout mon Discours en quatre Parties.

Dans la premiere ie montre, *que l'Imagination pour connoistre les choses en doit former les Images.*

Dans la seconde, *Que l'Imagination peut vnir les Images qu'elle a formées & par consequent faire des Propositions.*

Dans la troisiesme, *Qu'elle peut vnir plusieurs Propositions & les lier ensemble par des termes communs en quoy consiste le Raisonnement.*

La quatriesme *contient la responſe qu'il faut faire aux obiections que l'on propoſe ordinairement contre la Raiſon des Beſtes.*

Or comme M. C. n'a pas voulu ſuiure cet ordre i'ay eſté contraint de ramaſſer les Raiſons qu'il a eſparſes çà & là & de les reduire ſous chacune de ces Parties ; ou ie les ay examinées auec toute la moderation qu'il m'a eſté poſſible. Car bien qu'il y ait en certains endroits quelques traits de cenſure & de raillerie dont il ſe pourra picquer, ie croy qu'il conſiderera, qu'outre que ie ne fais le plus ſouuent que me deffendre par les meſmes armes dont il m'a attaqué ; la Critique eſt de ſoy ſi ſeuere & ſi chagrine que ſi on n'y fait entrer quelque diuertiſſement elle ennuye l'Autheur & le Lecteur : & s'il eſt permis de le dire c'eſt vne viande qui degouſte facilement ſi elle n'a quelque douceur & quelque pointe.

Mais ie ne luy ay pas ſeulement cherché cét aſſaiſonnement dans la ciuilité de ma Cenſure, & dans l'innocence de mes railleries

leries, i'ay tasché d'y faire couler diuerses questions, qui par leur nouueauté diuertiront l'esprit du Lecteur, & le delasseront de la peine que nostre contestation luy aura peû donner. Car il aura sans doute plaisir à sçauoir.

1. *Si les Images exterieures entrent dans la memoire.*

2. *Que signifie le verbe,* est, *dans les Propositions.*

3. *Comment l'Imagination peut faire des propositions negatiues.*

4. *Si vne puissance materielle telle qu'est l'Imagination peut former des notions vniuerselles.*

5. *Si les Animaux doutent.*

6. *S'ils esperent & s'ils craignent.*

7. *Comment ils connoissent le temps à venir.*

8. *S'ils connoissent la fin & les moyens qu'ils employent pour y arriuer.*

9. *Quelle est l'action que l'Ame fait en Raisonnant.*

10. *Si l'on peut Raisonner en vn Instant.*

11. *Si le Raisonnement n'a esté donné que*

pour s'esclaircir des choses douteuses.

12. *Qu'elle est la nature de la parole*, & ainsi de quelques autres que i'ay fait entrer en ce Discours. Ou M. C. pourra s'exercer s'il veut, mais dont il ne doit point attendre aucune replique de ma part. Car s'il apporte de meilleures raisons que les miennes, i'y consens dés maintenant; et si elles sont aussi foibles que celles qu'il a apportées il me sera permis de demeurer dans mes opinions & de m'appliquer a de meilleures choses qu'a prolonger vn procez, dont toute l'vtilité va à celuy qui l'a plustost perdu, puis qu'il fait gain du temps & de la verité Sortons donc promptement de celuy-cy & commençons par nostre premiere Partie.

Mais auparauant il est à propos que le Lecteur soit aduerty que le mot d'*Imagination* qui est si frequent en cét ouurage, ne se prend pas icy pour vne faculté distincte du sens commun, de la phantaisie, & de l'estimatiue comme on fait ordinairement dans l'eschole : mais pour vne faculté gene-

rale qui comprend toutes les puiſſances de l'Ame ſenſitiue qui ſeruent à la Connoiſſance; de la meſme façon que le mot d'*Entendement* comprend toutes les facultez de l'ame intellectuelle qui font connoiſtre les choſes, telle qu'eſt l'apprehenſiue, la cogitatiue, la diſcurſiue, l'intellect agent & patient, &c.

En effect toutes ces differentes facultez qui ſe trouuent dans l'Ame ſenſitiue, ont de commun entr'elles qu'elles connoiſſent, & par conſequent il y a vne faculté generale qui connoiſt, laquelle eſt apres diuiſée en autant d'eſpeces qu'il y a de diuerſes ſortes de connoiſſance. Or cette faculté generale n'ayant point de nom particulier peut à l'exemple de pluſieurs autres genres, prendre le nom d'vne de ſes eſpeces & principalemẽt celuy de l'Imagination qui en eſt la plus conſiderable & la plus connuë. Cela ſe pratique ainſi quand dans la diſtinction des parties de l'ame, on oppoſe l'Imagination à l'Appetit tout de meſme qu'on oppoſe l'Entendement à la volonté: Car il eſt certain

qu'en ce cas l'Imagination & l'Entendement comprennent toutes les facultez connoissantes, comme l'appetit & la volonté marquent toutes les facultez motiues de l'Ame. Quoy qu'il en soit par le mot d'*Imagination* i'entends icy la faculté sensitiue qui connoist les choses sans specifier aucunes de ses differences dont l'examen ne sert de rien à mon dessein.

Ie dois encore adiouster à cet aduis que la diuision des Chapitres & Articles a esté faite apres que mon ouurage a esté acheué, car elle n'interrompt point la suite de mon discours, &ne fait pas ces grandes pauses qu'elle demanderoit en d'autres matieres. Aussi la Critique qui est dans vn combat continuel ne peut pas regler ses logemens, comme feroit vne armée qui n'a point d'ennemis en teste; sans s'arrester elle poursuit son aduersaire & ne luy donne aucune relasche qu'elle ne l'ait surmonté. C'est ainsi que i'ay fait dans la chaleur de la dispute n'ayant pas pensé à diuiser mon ouurage en tant de sections: Mais

parce qu'vn long diſcours qui n'en a point, eſtonne l'eſprit & les yeux d'vn Lecteur, ie me ſuis apres aduiſé d'en faire quelques-vnes, & de mettre en tiltre les choſes que i'eſtime les plus remarquables, afin que d'vne premiere veüe le Lecteur peuſt choiſir les matieres qui luy ſeront les plus agreables ſans s'engager aux autres qui ne ſeront pas de ſon gouſt. Mais comme cette ſorte de lecture luy ſera plus auantageuſe qu'à moy, & luy pourra laiſſer des doutes qui luy donneront mauuaiſe opinion de mes raiſons, ie luy demande cette grace qu'il ne les condamne pas ſans auoir leu tout mon ouurage & ſans auoir examiné les principes & les fondemens que i'y ay eſtablis. Apres cela s'il ne les peut approuuer ie les condamneray moy-meſme, & i'employeray les excuſes que la foibleſſe de l'eſprit humain & la difficulté qu'il y a de penetrer dans les ſecrets de la Nature, fournit à ceux qui en font la recherche.

Au reſte ce qui eſt eſcrit en groſſe Italique à l'entrée de chaque partie eſt l'ab-

bregé de mon premier traité de la Connoiſſance des Beſtes. Les Chiffres qui ſont à la marge, deſignent les pages du Liure de M. C. d'où i'ay tiré les Propoſitions que i'examine.

ERRATA.

Page 48. ligne 2. fait, liſez faits.

64. l. 23. point difference, point de difference.
106. l. 4. le Syllogiſme, ce Syllogiſme
109. l. 3. apres propoſition, liſez, du moins ſi ce qu'il dit eſt veritable, que ce ſoit vne meſme choſe à l'Animal de connoiſtre le Doux, & de connoiſtre qu'il eſt bon à manger.
[illegible] l. 21. à, ſ.
177. l. 28. les, ſe.
180. l. 22. choſes preſentes, choſes paſſées, preſentes.
180. l. 6. ces, ce.
[illegible] l. 16. propoſeé, propoſées.
218. l. 2. vn, vne.
ibid. l. 25. paroiſſoient, paroiſſent.
329. l. 8. ſa, la.
[illegible] l. 2. bonne, [illegible]
[illegible] l. 26. diſent, diſent.
[illegible] l. 23. vn moyen de, vn bon moyen pour.

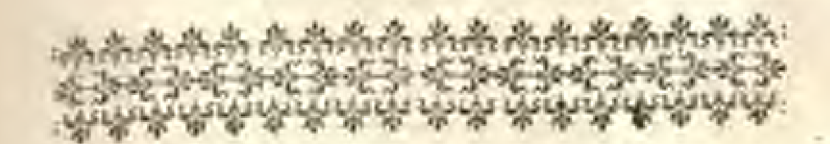


TABLE DES CHAPITRES.

PREMIERE PARTIE.

Que l'Imagination forme l'Image des choses, en quoy consiste la premiere connoissance, page 1.

SECONDE PARTIE.

tre

TROISIESME PARTIE.

QVATRIESME PARTIE.

Fin de la Table.

Extraict du Priuilege du Roy.

PAR lettres patentes le Roy a permis au Sieur DE LA CHAMBRE l'vn de ses Medecins ordinaires, de faire Imprimer en telle marge, & charactere qu'il voudra, vn Liure intitulé, *Traité de la Connoissance des Animaux, où tout ce qui a esté dict Pour & Contre le Raisonnement des Bestes, est examiné*; auec deffenses à tous Libraires Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire Imprimer ny vendre ledit Liure durant le temps & espace de six années, sans le consentement dudit Sieur DE LA CHAMBRE, sur peine de trois mille liures d'amende, confiscation des exemplaires, de tous despens, dommages, & interests, comme il est plus au long contenu esdites lettres de priuilege. DONNE' à Paris le quatriesme May, mil six cens quarante-huict. Signé, DE MONCEAVX

QVE



QVE L'IMAGINATION FORME LES IMAGES DES CHOSES;

Et que c'est là en quoy consiste la premiere Connoissance.

PREMIERE PARTIE.



Considerer l'ordre que Dieu a estably en tout l'Vniuers où les choses les moins nobles sont comme les degrez pour monter aux plus excellentes, & ont toutes quelques commencemens de la perfection qui est plus en-

tiere & plus acheuée en celle-cy ; On se pourroit facilement persuader que puisque l'Ame Sensitiue est subordonnée à la Raisonnable, il faut qu'il se fasse vn tel progrez dans leurs connoissances, que les premieres soient des acheminemens aux dernieres, & que les actions de l'Entendement soient commencées & comme esbauchées dans celles de l'Imagination: Et pour le dire en vn mot, puis que l'Entendement conçoit les choses, qu'il en fait des iugemens & qu'il en tire des consequences, il faut qu'il se fasse quelque chose dans l'ame Sensitiue qui serue de crayon à ces actions, & où l'on en puisse remarquer quelque image & quelques vestiges. En effet elle conçoit les choses, elle iuge si elles sont bonnes ou mauuaises & conclud à les poursuiure ou à les fuyr ; Et pour faire ces actions elle se sert de la mesme maniere dont l'Entendement agit ; car comme il iuge & raisonne en vnissant les choses qui sont diuisées & diuisant celles qui sont vnies, elle ne fait rien aussi qu'vnir & separer les Images des objets pour iuger de ce

qui est bon ou mauuais à l'Animal. Il est vray qu'elle fait cela fort imparfaitement, & parce que son pouuoir n'est pas de grande estenduë, & parce que ses Connoissances sont comme les premieres veuës dont l'ame regarde les choses, & les premiers essays qu'elle fait pour les discerner.

Mais pour entendre cecy, il est necessaire de voir comment l'Imagination Connoist & iusques ou peut aller sa Connoissance. Apres auoir donc presupposé que la Connoissance est la seule fonction de l'Ame Raisonnable & de la Sensitiue, parce que sentir, conceuoir, iuger, raisonner, n'est autre chose que Connoistre; i'ay inferé de là, que puisque toutes les choses qui sont au dessous d'elles ont la vertu d'agir, il falloit qu'elles l'eussent aussi, & par consequent que la Connoissance qui est leur seule fonction, fust vne Action. De sorte que ceux qui disent que les sens ne connoissent leurs objets qu'en receuant leurs Images, & que la Sensation n'est qu'vne pure passion, mettent l'ame Sensitiue au dessous de toutes les choses corporelles, & destruisent mesme Que la connoissance est vne action.

la nature de la Connoissance qui a tousiours esté mise au rang des actions vitales.

Cette action est vne production d'Image.

Or parce que la connoissance ne se peut conceuoir autrement que comme vne representation des objets qui se fait dans l'Ame; si l'Ame sensitiue connoist & si connoistre c'est agir, il faut de necessité qu'elle se represente les objets; et parce qu'elle ne peut se representer vne chose qu'en formant son portrait, il s'ensuit qu'en connoissant les choses elle en fait les portraits & les Images, & qu'il n'y a point d'autre action qu'on luy puisse donner qui soit proportionnee à la perfection & à l'excellence de sa nature.

Ces Images sont differentes de celles qui sont exterieures. 1. Raison.

Pour confirmer cette verité, nous auons fait voir en suitte que ces Images deuoient estre differentes de celles qui viennent de dehors. 1. Parce que celles-cy ne sont pas capables de faire la representation où consiste la Connoissance, puis qu'elles ne subsistent qu'en la presense des Objets & que l'Ame ne laisse pas de se les representer quoy qu'ils soient absens.

2. Raison. *2. Parce que celles dont l'Entendement se*

sert, sont differentes de celles que l'Imagination & les Sens luy peuuent fournir; Et que puis qu'il se les forme à luy-mesme, l'Imagination en doit vser de la mesme sorte.

3. *Dautant que les Images sensibles ne representent que les seuls Accidens, & qu'il faut que l'Imagination connoisse non seulement les Accidens sensibles, mais le Corps sensible, & qu'ainsi les Images qu'elle forme representent tout ensemble les accidens & leur sujet.* 3. Raison.

Cette derniere proposition qui deuoit seruir de Principe pour monstrer l'impuissance que l'Imagination a de faire des abstractions & des notions vniuerselles, a esté soustenue de 4. Raisons. Ces Images representent les accidens & leur sujet.

La 1. que l'Imagination estant vne puissance enseuelie dans la Matiere, deuoit auoir vn objet de mesme Genre & vne action qui se terminast à quelque chose qui fust en quelque façon composée comme elle. 1. Raison.

La 2. Qu'estant destinée pour representer les choses sensibles, & n'ayant point d'autre vertu que d'en faire les Portraits & les 2. Raison

Images, elle les deuoit representer toutes entieres et telles qu'elles sont, ce qu'elle ne feroit pas si elle ne formoit l'Image que des seuls Accidens.

3. Raison. *La 3. Que les Images deuant seruir de modelle à l'Entendement pour former ses Idées, elles doiuent en quelque façon luy representer la Substance des objets, autrement il n'en pourroit auoir la connoissance; parce qu'apres auoir separé tous les Accidens, il ne luy resteroit plus rien surquoy il peust faire la representation de la Substance.*

4. Raison. *Qu'enfin l'experience nous apprenoit que les Accidens sensibles ne sont que des marques & des signes qui font connoistre à l'Imagination les choses qu'elle doit craindre ou desirer, et qu'à la premiere veuë que nous auions des Objets, nous ne croyons pas voir seulement les Accidens visibles, mais les Corps mesmes; la distinction que nous en faisions apres estant vn effet de la Raison qui distinguoit ce que l'Imagination auoit confondu.*

De sorte qu'on peut conclure de là qu'à

proprement parler l'Imagination ne sent & ne connoist pas la Couleur ny la Chaleur, mais ce qui est coloré & ce qui est chaud: Et quoy qu'il semble qu'il n'y ait rien que la Couleur qui se presente à l'œil, & que la Chaleur toute seule frappe le sens; Neantmoins quand l'Imagination vient à former la dessus son Phantosme, elle mesle l'Image de ces qualitez auec celle du Corps, & confond les accidens auec leur sujet; parce qu'elle ne peut agir que conformement à sa nature qui est composée, & à sa fin qui est la connoissance du Corps sensible; Et partant il faut que le Phantosme qu'elle produit, soit en quelque façon composé comme elle est, & comme est le Corps sensible.

Ce sont-là les Raisons qui nous ont fait croire que l'Imagination forme elle-mesme ses Images; Qu'elle les forme sur les especes sensibles que les objets enuoyent dans les organes des Sens; Qu'en les formant elle connoist les choses qu'elles representent; Et qu'enfin, il n'y a aucune nature crée qui puisse connoistre autrement qu'en produisant en

foy-mesme les Images des choses qui viennent a sa connoissance.

Les Images qui sont dans la memoire, ne sont pas la connoissance.

Mais sur ce qu'on pourroit dire que la Connoissance ne consiste pas en cette production d'Images, puis que l'on connoist les choses qui se sont conseruées dans la Memoire, & qu'il n'est point necessaire que l'ame en forme les Images puis qu'elle les y trouue toutes formées. Nous auons respondu, que bien que l'Image d'vn objet soit dans la Memoire, il ne fait pas pour cela la Connoissance, parce que l'Imagination ne la peut connoistre si elle n'agit sur elle; or elle n'a point d'autre action que la representation qui est la production de l'Image; Et partant quoy que l'Image de cet objet soit dans la Memoire, l'ame n'en peut auoir aucune connoissance si elle n'en forme vn autre sur elle; Et toutes les fois qu'elle la voudra connoistre, il faudra qu'autant de fois elle en fasse de nouuelles figures, & que ce soient comme de nouuelles couleurs qu'elle applique sur son premier dessein. Il ne faut point aussi s'arrester sur l'inconuenient qui arriueroit de la multi-

multiplicité des Images que l'Ame formeroit d'vne mesme chose; parce que tout de mesme que les deux Images qui sont receuës par les deux yeux ou par les deux oreilles se confondent en vne & ne representent qu'vn seul objet; aussi tous les Phantosmes que l'Ame forme d'vne mesme chose s'vnissent en vn seul, & la multiplicité ne sert qu'à le rendre plus expressif. Et c'est la raison pour laquelle la Memoire se fortifie par la Repetition, d'autant que les Images qu'elle garde sont rafraischies & renouuellées par celles que l'ame y adiouste de nouueau, & sont comme retouchées par de nouueaux traicts & par de nouuelles couleurs.

Or quoy que les Images qui sont dans la Memoire ne fassent pas la Connoissance, elles ne luy sont pas toutesfois inutiles, parce qu'elles seruent à la reproduire vne autre fois. Car comme il estoit necessaire aux Animaux de se souuenir des choses passées afin de pouruoir à leur conseruation, il falloit qu'en l'absence des objets exterieurs il demeurast quelque chose qui les peut remettre dans la veuë de

Elles, seruent neant-moins.

l'Ame, qui suppleast au deffaut des especes exterieures & qui par consequent seruist au mesme vsage où elles sont employées. De sorte que comme celles-cy ne sont autre chose que les exemplaires sur lesquels l'Ame forme ses Phantosmes pour connoistre les choses, aussi ces Phantosmes qui demeurent apres son action, luy seruent de nouueaux modelles sur lesquels elle fait de nouuelles representations & de nouuelles connoissances.

De toutes ces choses ainsi establies nous auons tiré cette autre consequence, que puisque l'Imagination est du rang des choses Materielles, elle est incapable de former aucunes notions Vniuerselles, dautant que ce qui est materiel, est determiné & singulier: Et parce que son objet est le Corps sensible, & que l'Image qu'elle s'en forme confond les accidens auec la matiere, elle ne peut faire de pures abstractions comme l'Entendement, ny separer les accidens de leur sujet.

Elle peut bien faire de ces abstractions qu'on appelle Negatiues, par lesquelles on s'arreste à considerer vn accident d'vne chose

ſans prendre garde aux autres ; car elle peut conceuoir & iuger qu'vne choſe eſt douce, ſans penſer qu'elle ſoit chaude ; Parce que cette ſorte d'abſtraction ne deſtruit pas ſon objet comme les autres qui ſeparent tout à fait les accidens & les formes de la Matiere.

De ſorte qu'on peut dire que l'Entendement fait en ces rencontres comme le Mathematicien qui aſſemble les figures toutes ſimples, mais que l'Imagination imite l'Architecte qui aſſemble non pas les figures, mais les pierres de telle figure. Car elle ne connoiſt pas la Couleur ny la Chaleur, mais ce qui eſt coloré & ce qui eſt chaud ; Et quand elle iuge qu'vne choſe eſt bonne, c'eſt autant que ſi on diſoit qu'elle vnit vne telle choſe auec vne bonne choſe ; parce qu'elle ne peut former aucune Image qui ne ſoit composée ; & qu'en aſſemblant vne Image auec vne autre, il faut qu'elle vniſſe deux composez enſemble.

Ce ſont-là les principaux poincts que nous auons employez dans la premiere Partie du Traité de la Connoiſſance des Animaux, voyons maintenant ce que M. C. leur a oppoſé.

Que la perfection des choses est commencée dans celles qui leur sont inferieures.

CHAPITRE I.

PRemierement, il condamne l'Ordre que i'ay remarqué dans la Nature, & ne veut pas que dans les choses subordonnées les vnes aux autres la perfection qui se trouue aux plus nobles, soit commencée en celles qui leur sont inferieures. Par cette premiere attaque on doit bien reconnoistre l'esprit dont il est poussé, & le dessein qu'il a de ne m'espargner pas quand il en trouuera l'occasion : puis qu'il se met en peine de destruire vne chose qui ne luy peut nuire, & dont ie ne pretends tirer aucun auantage ; et qu'il imite en cela ces ennemis passionnez qui abbatent les ornemens des villes qu'ils assiegent, quoy qu'ils ne puissent leur porter aucun dommage, ny seruir à la deffense des assiegez. Car la proposition qu'il veut ruiner n'a esté mise à l'entrée de mon discours que comme vne agreable auenuë, ou comme vne piece d'architecture qui ne fait point partie

41. Fa 8? ... Lim... M. C.

de l'edifice que ie veux bastir : en vn mot c'est la Preface de mon ouurage qui ne deuoit pas decider la Question que i'auois à y traiter, mais preparer seulement l'esprit du Lecteur & luy donner quelque soubçon & quelque coniecture de la verité que ie luy voulois montrer. Aussi ne la trouuera t'on point au rang des preuues que i'ay employées pour l'establir ; quoy que ie ne l'eusse pas deu oublier si i'en eusse fait vne Raison fondamentale comme M. C. s'est imaginé. Car bien qu'elle soit tres-certaine, elle n'est pas toutesfois propre pour persuader toutes sortes d'Esprits ; Et ie preuoyois bien que l'application que i'en deuois faire pourroit estre contestée : Apres tout si ie m'en fusse voulu seruir comme d'vn principe necessaire à mon dessein, ie ne l'eusse pas proposée toute nuë & toute simple ainsi que i'ay fait, ie l'eusse appuyée des Raisons & de l'Induction qui pouuoit conuaincre ceux qui en eussent voulu douter.

Cela ne m'eust pas esté difficile à faire puisque la Philosophie nous apprend que dans tout ordre de choses, il y en a tousiours vne premiere qui possede en perfection la nature sur laquelle l'ordre est estably ; Et que toutes les autres qui luy sont inferieures n'en ont que des portions, qui sont plus grandes ou plus petites,

à mesure qu'elles s'approchent ou qu'elles s'éloignent d'elle. Ainsi le Feu est le premier entre les corps chauds, le Ciel entre les diaphanes, le Soleil entre les lumineux, & ainsi de tous les autres. Et chacun d'eux a au souuerain degré la qualité qui sert de fondement à l'ordre où ils sont ; tout ce qui est au dessous l'ayant plus ou moins affoiblie. Ce n'est pas seulement dans les qualitez que cette disposition se rencontre, on la remarque encore dans l'Essence & dans la Substance mesme des choses : Car il y a vn premier Estre qui possede toute l'estenduë & toute la perfection de l'essence, dont les autres n'ont que de petites portions qui vont tousiours en diminuant iusques à la Matiere qui est presque vn rien & vn non-estre. La Philosophie Platonique est toute pleine de ces considerations ; elle reconnoist vn premier Vn, vn premier Bon, vn premier Beau, dont tous les autres ne sont que des participations. Aristote mesme veut que dans l'ordre des Substances, il y en ait qui soient plus substances les vnes que les autres ; que la Forme le soit plus que la Matiere ; que la Premiere le soit dauantage que celles qu'il appelle Secondes. Et pour nous approcher de nostre sujet ; Il n'y a aucune Faculté dans les choses viuantes & animées qui puisse entrer en ordre, ou

le mesme partage ne se fasse remarquer. Il y a des Plantes qui se nourrissent, qui croissent & qui se multiplient plus les vnes que les autres, et qui en connoistroit bien la nature, verroit que les plus parfaites en chaque genre, auroient en vn souuerain degré la vertu qui leur seroit conuenable. Quelle inégalité ne trouuera-t'on pas dans la distribution des Sens, si l'on veut mesurer la difference qu'il y a entre les Animaux; pour la Veuë, depuis la Taupe iusqu'à l'Aigle; pour l'Odorat, depuis les Insectes iusques aux Chiens; pour le Toucher depuis les Esponges, où si l'on veut depuis l'Herbe sensitiue iusqu'à l'Homme, & ainsi de toutes les autres vertus Animales. Enfin qui considerera tous les Genres des choses, il rencontrera des especes qui sont comme les liens qui les vnissent ensemble, & comme des degrez pour monter insensiblement de l'vn à l'autre. Car entre les Pierres & les Plantes, il se trouue des Pierre-plantes; entre les Plantes & les Animaux, il y a des Zoophytes; entre les Poissons & les Animaux terrestres, on remarque des Amphibies; Iusques-là mesme que pour conseruer cét ordre, il a fallu souuent des especes en quelque façon monstrueuses pour mettre entre les choses qui estoient les plus opposées. Telle est la Chauue-

souris entre les Oyseaux & les Bestes à quatre pieds, car c'est vn oyseau monstrueux qui n'a ny plumes ny bec, qui a des dents & des mammelles, & qui marche à quatre pieds quoy qu'il n'en ait que deux. Tel est le Triton entre les Animaux aquatiques & l'Homme; tel est encore entre luy & les Animaux terrestres, le Cinge de la Guinée nommé Barris, & mille autres semblables que l'on peut remarquer en parcourant toutes les especes qui sont dans l'Vniuers. Toutes lesquelles font voir euidemment que c'est vne loy que la Nature s'est imposée, de faire l'essay de ses ouurages dans les choses les plus basses pour les acheuer dans les plus hautes, & de mettre dans celles-là le commencement de la Vertu qu'elle veut rendre accomplie en celles-cy. Cela estant ainsi n'auois-ie pas sujet de laisser ce soubçon dans l'esprit du Lecteur, qu'il en pouuoit estre de mesme du Raisonnement; et puisque l'Ame Sensitiue estoit subordonnée à la Raisonnable, qu'il deuoit y auoir quelque vestige & quelque esbauche de la Raison qui estoit parfaite en celle-cy. En tout cas c'estoit vne proposition qui se deuoit trouuer veritable par la preuue que i'auois à donner du Raisonnement des Bestes; et i'eusse esté coupable de la supprimer, puis qu'elle deuoit

seruir

ſeruir d'vn nouuel exemple pour confirmer cette belle diſpoſition que la Sageſſe & la Prouidence de Dieu a eſtablie dans le monde.

M. C. s'eſt donc bien abuſé non ſeulement, quand il a creu que i'en faiſois le fondement de ma preuue, mais encore quand il l'a voulu accuſer de fauſſeté ; puis qu'il n'a pas connu l'vſage où ie l'auois d'eſtinée, & qu'il n'apporte aucune raiſon qui la puiſſe conuaincre d'erreur.
42. Il dit bien, *Qu'il y a mille facultez tres-excellentes dans les Mineraux, dont il ne paroiſt pas la moindre trace dans les Elemens ; Que la nourriture & les autres parties de la Vegetation ſont accomplies dans les Plantes & ne ſont point commencées dans les choſes qui leur ſont inferieures ; Que la Veuë, la Memoire & l'Imagination ne ſe trouuent que dans les Animaux.* Mais tout cela ne fait rien contre la verité de cette propoſition : Quand elle aſſeure que les choſes les plus baſſes ont les commencemens de la perfection qui ſe trouue aux plus hautes ; cela ſe doit entendre de celles qui ſont en vn meſme ordre & qui par conſequent ont vne vertu ou vne nature commune entr'elles. Car toutes choſes ne ſont pas en vn meſme ordre, & autant qu'il y a de differentes vertus & de diuerſes natures qui peuuent eſtre communes, autant y a-t'il de diuers ordres de

choſes, tel qu'eſt celuy des corps diaphanes, lumineux, &c.

Il y a ſans doute dans les Mineraux des qualitez qui leur ſont communes auec les Elemens, & qui par conſequent font vn certain ordre entr'eux, comme eſt la dureté, la peſanteur, & autres ſemblables. Mais il y en a auſſi qui leur ſont particulieres, & l'ordre qui s'y trouue eſt renfermé dans le genre des Mineraux ; mais c'eſt toûjours dans la proportion que nous auons marquée. Car l'Or, par exemple, poſſede en perfection la nature Metallique, & tous les autres Metaux n'en ont que des portions qui ſont plus grandes ou plus petites, à meſure qu'ils ſont plus proches ou plus eſloignez de ce riche Metal. Il en faut dire autant des Plantes & des Animaux. De ſorte que quand M. C. nous objecte, *Que les facultez Vegetatiues des Plantes ne ſe trouuent point dans les choſes qui leur ſont inferieures, & que les Senſitiues ne ſont que dans les Animaux;* cela n'exclud pas l'ordre & la diſpoſition dont nous parlons, au contraire il la ſuppoſe & la confirme, puiſque toutes ces facultez ſont diuerſement partagées, & qu'il y a des ſujets qui n'en ont que les commencemens, & d'autres qui les ont entieres & parfaites, comme nous auons montré. Auſſi à bien peſer la Raiſon de

M. C. on trouuera que c'est vn pur Paralogisme, qui d'vne proposition veritable tire vne consequence qui luy est contradictoire, puis qu'elle destruit l'Ordre que celle-là suppose.

Mais peut-estre que celle qu'il adiouste sera plus reguliere : Car il dit en suite que *comme Dieu a voulu que les Vertus specifiques fussent celles qui sont les plus parfaites, il a voulu aussi qu'elles fussent incommunicables, d'où il s'ensuit que bien loin d'auoir estably l'ordre que ie veux persuader, il en a estably vn tout contraire.* Il y auroit bien des choses à dire sur ce sujet, si cela seruoit à nostre dessein ; mais comme ie le tiens indifferent, ie ne veux pas examiner si les Vertus specifiques sont les plus parfaites, & en quel sens cela peut estre veritable : Ie me contenteray de dire en passant, qu'elles ne sont pas proprement en ordre; parce qu'elles sont Incommunicables & Indiuisibles, & qu'il faut quelque chose qui se communique & qui se puisse partager pour former l'ordre dont nous parlons, qui est vn ordre de dignité & de perfection : Elles y sont seulement par Accident, c'est à dire, parce qu'elles sont jointes aux choses qui peuuent veritablement entrer en ordre. C'est iustement comme si dans celuy des Corps transparens, on en marquoit quelqu'vn qui fust chaud ; car comme

chaud il n'entreroit en cét ordre que par accident, à ſçauoir parce qu'il ſe trouueroit joint auec la tranſparence. On pourroit meſme aſſeurer que les Eſpeces & les Vertus ſpecifiques ne ſont en ordre que comme les Marques de l'ordre: Dautant que les Eſpeces ſont comme les Nombres, & que les Nombres ne font pas l'ordre, mais ſeruent de Marques à l'ordre qui eſt fait. Car comme la quantité Numerale (s'il eſt permis de ſubſtituer ce mot à celuy de l'Eſchole) eſt celle qui ſe diuiſe, & que chaque diuiſion eſt marquée par telle eſpece de nombre qui eſt indiuiſible & qui ne peut eſtre augmenté ny diminué ſans perdre ſon nom & ſa nature; auſſi l'Eſſence eſtant partagée diuerſement à tous les Eſtres, fait autant d'eſpeces qu'elle ſouffre de diuiſions, & chaque Eſpece eſt la marque de telle diuiſion & de tel partage qui s'eſt fait dans l'Eſſence: Or la Marque de l'ordre n'eſt de l'ordre que par accident. Mais ce n'eſt pas icy le lieu d'approfondir ces matieres; contentons-nous de conclure que puiſque les vertus ſpecifiques ne ſont capables d'aucun ordre, ne pouuant eſtre diuiſées ny partagées, M. C. a mal pris ſes meſures quand il les a oppoſées à la propoſition que i'ay faite, qui ne parle que des choſes qui peuuent eſtre ordonnées & partagées diuerſemét.

Enfin il conclud, *Que si cet ordre se trouue dans la Connoissance, Les Bestes, l'Homme & l'Ange seront de mesme espece, parce qu'ils ne seront differens l'vn de l'autre, que par le plus & par le moins, où l'on ne sçauroit fonder des differences specifiques.* Mais comme les choses dont nous traitons maintenant, ne sont pas essentielles à nostre question, pour les raisons que nous auons dites, & que cette obiection en regarde le fonds; ce n'est pas icy le lieu de l'examiner, & i'attends à y respondre dans la IV. Partie de cét Ouurage, où ie feray voir que le plus & le moins marque & cause bien souuent de differentes especes.

Cependant pour ne nous amuser pas dauantage à l'Incident qu'a formé M. C. dont il ne peut tirer aucun auantage, il faut entrer dans l'examen des pieces decisiues du procez que nous auons ensemble.

Que la Connoissance est vne Action & vne production d'Images.

CHAPITRE II.

D'Abord il ne veut pas que la Connoissance soit la seule fonction de l'Ame

Senſitiue ; *Parce*, dit-il, *qu'elle a encore la Memoire, l'Appetit, & la Vertu Motiue qui luy font faire des actions differentes de la Connoiſſance.* Mais M. C. n'agit pas icy de bonne foy, ou bien il n'a pas pris garde que ce mot de *Senſitiue*, eſt vn terme precis qui marque la raiſon particuliere dans laquelle l'Ame doit eſtre icy conſideree, & qui pour ce ſujet eſt equiualent à ceux que l'Eſcole appelle *Reduplicatifs*. Si cela eſt ainſi, ma propoſition ne reçoit aucune difficulté ; Car il eſt certain que l'Ame Senſitiue, comme Senſitiue, n'a point d'autre fonction que la Connoiſſance ; Parce que Sentir c'eſt connoiſtre, & que Senſitiue veut dire la meſme choſe que Connoiſſante : Or il eſt veritable que l'Ame comme Connoiſſante, n'a point d'autre fonction que la Connoiſſance, & ſi elle produit d'autres actions, ce n'eſt plus comme Senſitiue & comme Connoiſſante.

Mais quand il ſeroit vray que comme Senſitiue elle euſt d'autres puiſſances, il faudroit touſiours que celle qui connoiſt les choſes fuſt plus noble que toutes les autres, comme M. C. le confeſſe luy-meſme, page 42. Et partant on pourroit touſiours conclure de là que c'eſt vne puiſſance actiue, puiſque les autres qui luy ſont inferieures ont la vertu d'agir : De ſorte que la

Raison que nous auons establie demeure en toute sa force, & prouue necessairement que la Connoissance doit estre vne Action. En effet elle a tiré cette confession de M. C. & luy a fait abandonner le party de Fracastor, quoy qu'à son aduis il n'y ait personne qui ait si bien parlé de la Connoissance que luy.

Il est donc constant entre nous deux que la Connoissance est vne Action, mais il n'est pas d'accord auec moy que cette Action soit vne *Representation*, autrement il seroit contraint d'aduoüer qu'il n'y a point d'autre moyen de connoistre qu'en formant les Images des objets, parce qu'on ne peut faire de representation qu'en faisant le portrait de la chose qui est representée. Et certes il y a grande apparence que cette Raison l'a conuaincu, puisque luy, qui ne pardonne pas aux moindres syllables, n'a rien trouué à dire contre cette consequence, & s'est
121. contenté d'en renuoyer la decision à Fracastor qui est d'vne opinion tout a fait contraire à la sienne. Quoy qu'il en soit, si tout de bon il a creu que la Connoissance ne consistoit pas en cette Representation & production d'Images, il deuoit nous enseigner quelle estoit l'Action que la Faculté faisoit en cette rencontre, & n'imiter

pas ces mauuais Plaideurs qui se reseruent toûjours à déduire leurs raisons en temps & lieu. Le Tribunal de la Philosophie ne souffre pas ces delais & ces fuites, il veut que de bonne foy chacun contribuë à la connoissance de la Verité & qu'il apporte dans la Societé comme dans le Thresor public, toutes les richesses qu'il pense auoir descouuertes.

Ce n'est pas pourtant l'aduis de M. C. qui en diuers endroits de son Ouurage proteste hautement, *Qu'il ne doit rien establir, Qu'il tient la partie Negatiue ; Et qu'il est seulement deffendeur en cette Instance.* 158. Où neantmoins nous pouuons dire en passant qu'il n'a iamais esté appellé, & qu'il n'y a pas esté plus consideré qu'vne infinité d'autres qui sont aussi interessez que luy en cette question. Mais il ne s'agist pas icy des formes, il faut en examiner le fonds, & voir quelle autre Action, que celle que nous auons marquée, peut interuenir pour former la Connoissance. Car il est vray que quelques-vns aussi-bien que M. C. ont pensé qu'il ne suffisoit pas pour connoistre les choses, que la Faculté en receust les Images ; Qu'elle deuoit outre cela *les Apperceuoir, les Considerer, les Comprendre.* Mais qui voudra bien examiner tous ces termes, trouuera qu'ils laissent la chose aussi douteuse qu'auparauant.

parauant.

parceuant. Car on peut demander ce que c'est qu'Apperceuoir, Considerer ou Comprendre les Images ? Qu'est-ce que l'Ame fait en les Considerant, en les Comprenant, en les Apperceuant? Est-ce qu'elle s'applique, & qu'elle s'vnit auec elles ? Outre que l'application n'est pas vne action principale, & n'est qu'vne condition pour agir, il ne paroist point là d'action qui responde à la noblesse d'vne si haute Faculté. Est-ce point qu'elle les esclaire & qu'elle les illumine ? Ce sont-là des termes metaphoriques qui n'expriment pas nettement les choses, & toutes ces clartez & ces lumieres n'apportent rien que de l'obscurité en ces matieres.

Sans nous arrester donc à ces façons de parler vagues & inutiles, & sans vouloir entreprendre sur la qualité de M. C. qui fait profession de destruire tout & ne rien establir : Concluons qu'il n'y a point d'autre moyen de Connoistre que de former les Images, & qu'il n'y a point aussi d'autre Action qu'on puisse donner à la faculté Connoissante, qui soit proportionnée à l'excellence de sa Nature que celle-là ; puisque par son moyen elle fait en quelque façon les objets qu'elle connoist, qu'elle se transforme en eux, et comme dit Aristote, qu'elle fait, & se fait toutes choses, πάντα ποιεῖ καὶ πάντα γίνεται.

M. C. oppose à ces veritez, *Que les Sens connoissent leurs objets sans en former aucunes Images,* 121.
n'en ayant point d'autres que celles qu'ils en ont receuës. Mais cettte obiection n'estant accompagnée d'aucune preuue, ne destruit point nostre proposition. Comme nous croyons que l'Ame sensitiue connoist en formant ses Images, nous tenons aussi, que par tout où elle connoist elle fait la mesme chose; et partant quand elle connoist dans les Organes des sens, elle forme en elle-mesme le portrait des choses dont ils ont receu les especes. C'est pourquoy quand elle est diuertie ailleurs & qu'elle ne peut faire cette production, elle ne connoist rien de tous leurs objets, quoy qu'ils en ayent receu parfaitement les Images. Mais nous retoucherons encore cy-apres cette matiere.

Les Especes Sensibles n'entrent point dans la Memoire.

Voyons s'il est vray que *les Especes sensibles entrent dans la Memoire, & si elles s'y peuuent conser-* 122.
uer, comme M. C. asseure sans le prouuer.

Tous ceux qui ont parlé des Especes visibles ont dit qu'elles n'auoient point d'estre permanent estant dans vn flus continuel; Que leur

conſeruation dependoit d'vne influence continuelle de la cauſe qui les produit ; Et qu'elles ne ſe communiquoient qu'en lignes droites. Si cela eſt ainſi comme l'experience nous empeſche d'en douter ; Ie voudrois bien demander comment les Eſpeces qui entrent dans les yeux ſe peuuent porter dans la Memoire ; Et ſi cette Faculté eſt placée dans le fonds du Cerueau comme tout le monde croit, quelle voye peuuent-elles tenir pour aller droit vers elle, ſe rencontrant tant de deſtours & d'obſtacles dans les nerfs, & dans les autres canaux par où elles peuuent couler. Car il eſt inutile de nous oppoſer qu'elles s'y rendent par les diuerſes reflexions qu'elles font, puiſque la ſubſtance des nerfs & des humeurs eſt trop groſſiere pour leur donner paſſage, & que la reflexion tant de fois redoublée affoiblit les Images & ne repreſente que confuſement les objets. Mais quand elles pourroient aborder dans la Memoire, y pourroient-elles ſubſiſter, puis qu'elles n'ont point d'eſtre permanent ? Cela ſans doute ne ſe peut conceuoir ſans contradiction : Car ſi c'eſt leur nature d'eſtre dans vn flus continuel, elles ne peuuent iamais eſtre fixes & permanentes non plus que le mouuement. Et c'eſt la Raiſon pour laquelle elles s'éuanouyſſent ſi toſt que

l'objet disparoist; parce que se perdant au mesme instant qu'elles sont produites, elles ont besoin d'estre renouuellées de moment en moment; et si la cause qui les produit s'absente il ne s'en peut plus faire d'autres. S'il estoit donc vray que la memoire les peust conseruer en l'absence des objects, il faudroit qu'elle suppleast à leur deffaut & qu'elle eust comme eux la vertu de les produire incessamment: Or si elle auoit cette vertu, elle les pourroit former toute seule sans l'aide des objets; il ne seroit point de besoin d'auoir veu les couleurs pour s'en souuenir, & les Aueugles en pourroient iuger aussi bien que les plus clair-voyans. D'ailleurs, si les Especes visibles ne sont rien que les rayons des couleurs, lesquelles à proprement parler ne sont que des lumieres affoiblies & diminuées, comme nous auons monstré autresfois, il faudra que la Memoire qui peut produire ces especes ait des couleurs interieures, & qu'elle soit veritablement colorée aussi-bien que les objets qui les produisent.

M. C. a l'esprit trop bon pour n'auoir pas veu ces impossibilitez; mais il les a voulu dissimuler, pour auoir plus ample matiere de contester, & pour n'estre pas obligé de conclure auec moy; Que puisque les Images des objets que

les Sens ont apperceus, se conseruent dans la Memoire, il faut qu'elles soient differentes de celles que les objets enuoyent; et qu'autrement elles ne seroient pas proportionnées à la nature de l'Ame.

Les Images que forme l'Imagination, sont differentes de celles qui partent des objets comme celles de l'Entendement.

Sur ce que i'ay dit que l'Imagination doit former ses Images differentes de celles qui viennent de dehors, puisque l'Entendement en forme qui sont differentes de celles que l'Imagination & le Sens luy fournissent. M. C. respond,
281. *Que ie ne prouue pas cette Consequence, & que ie ne sçaurois rien dire qui l'empesche de la nier.* Pour moy, ie ne doute point qu'il ne nie tout ce que ie pourray apporter de plus certain & de plus euident: Apres auoir protesté qu'il veut demeurer sur la Negatiue, s'il agissoit autrement il trahiroit sa cause, & se dementiroit luy-mesme. Quoy qu'il en soit, tout autre que luy trouuera sans doute que cette Conséquence est bonne. L'Entendement pour connoistre, forme des Images conformes à sa nature: donc l'Imagination pour connoistre, doit aussi former des

Images conformes à sa nature. Car puisque ces deux Facultez ont cela de commun qu'elles Connoissent, il faut aussi qu'elles ayent quelque action qui leur soit commune pour former la Connoissance. Or il est certain que l'Entendement forme ses Images parce qu'elles sont spirituelles & qu'il n'y a que l'Entendement qui les puisse produire : Il faut donc que l'Imagination produise aussi les siennes ; puis qu'il n'y a point d'Action qui puisse estre commune à ces deux facultez que la production des Images.

M.C. adiouste qu'il s'ensuiuroit de là, *Que l'Imagination doit faire des Conceptions Vniuerselles & Spirituelles, puisque l'Entendement en fait.* Mais, ie le supplie de me dire s'il croit en verité que cette Consequence qu'il tire soit bonne ; *L'Entendement forme des Images, donc* [illegible] *l'Imagination forme des Images Spirituelles.* Car ie n'ay pas dit, l'Entendement forme des Images Spirituelles ; mais i'ay monstré qu'il forme ses Images, parce qu'elles sont spirituelles. Cela s'appelle dans l'Escole, Argumenter des choses dites simplement à celles qui sont conditionnées ; ou de celles qui sont diuisées à celles qui sont conjointes. Mais passons à vne autre Matiere, qui luy sera peut-estre plus auantageuse.

L'Imagination represente non seulement les Accidens, mais encore leur sujet.

CHAPITRE III.

AYant dessein de monstrer que l'Imagination ne forme pas les Images des seuls Accidens, mais qu'elle y fait entrer quelque chose de leur suiet; Et que son Phantosme n'est pas vne Representation, par exemple de la Couleur, mais de ce qui est coloré, ny de la Chaleur, mais de ce qui est chaud; En vn mot, que tous les Accidens sensibles y sont representez, *Per modum concreti*, comme on parle dans les Escoles. La premiere Raison que i'ay apportée, est que l'Imagination est vne puissance ensevelie dans la Matiere, qui doit auoir vn objet de mesme Genre & vne action qui se termine à quelque chose qui soit en quelque façon composée comme elle. M. C. trouue cette Raison *fort estrange*, & respond, *Que l'Imagination n'est pas plus ensevelie dans la Matiere que les accidens que nous luy donnons pour objet, & qu'ils sont aussi composez qu'elle.* Mais s'il dit cela tout de bon,

Parce que c'est vne puissance Materielle.

112

nous sommes d'accord ensemble; et il faut qu'il confesse auec moy, que l'imagination estant vne Faculté dans la Matiere, la Couleur qui est representée, est aussi vne qualité dans la Matiere; et ie ne veux autre chose, sinon que le chaud qui est vne Chaleur dans la matiere soit representé par l'Imagination, & non pas la Chaleur toute seule.

Il semble neantmoins que ce n'est pas là le sentiment, où il veut s'arrester: Car il nous oppose, *Qu'on ne sçauroit donner à l'Imagination vn objet qui soit de mesme Genre, ny qui soit composé comme elle, si ce n'est vn pur accident, puisque l'Imagination est vne Faculté, & que la Faculté est vn pur accident, comme nous auons dit au discours de l'Instinct, page 9.*

Cette objection est captieuse & j'interpelle icy la sincerité de M.C. pour sçauoir s'il est permis en bonne Logique, de changer le sens des termes dont on a conuenu. Il est icy question des Accidens Physiques qui ne peuuent estre separez de la Matiere, & il nous donne le change aux Accidens Metaphysiques qui ne subsistent que dans l'Entendement. Il est vray que lors que nous auons examiné quelle estoit la difference essentielle de l'Homme, nous auons dit que la faculté de Raisonner ne la pouuoit pas

estre, parce que c'est vn par Accident & que la difference de l'Homme doit estre vne substance. Or il ne peut des-aduoüer que la recherche des differences essentielles ne soit du ressort de la Metaphysique & que la Faculté n'y doiue estre considerée d'vne autre façon que dans la Physique: Et partant il trauaille inutilement de vouloir ruiner ce que nous establissons maintenant, par ce que nous auons dit en ce lieu là. Nous considerons icy l'Imagination comme vne Faculté qui agit: Or elle ne peut agir sans la Matiere qui luy sert d'Organe; elle n'y peut donc estre conceuë que dans la Matiere, & par consequent il faut qu'elle ait vn objet qui soit materiel & vne action qui se termine à quelque chose qui soit composée comme elle.

112 *Mais quoy*, dit-il, *l'Imagination n'est pas plus materielle que les Sens externes qui ne connoissent pourtant que les seuls Accidens.* Ie luy pourrois respondre là dessus qu'il suppose ce qui est en question: Car il n'a prouué en aucun endroit de son Ouurage que les Sens externes ne connoissent que les seuls Accidens. Mais comme ce n'est pas son esprit d'establir aucune chose, ie me contenteray de luy demander; Si par les Sens externes il entend parler des Organes des Sens, ou de la Faculté qui est dans les Organes. Car

si ce sont seulement les Organes, les Sens externes ne connoissent point ; Si c'est la Faculté sensitiue, il faut qu'elle agisse, & par consequent qu'elle forme son Image : Or cette Image represente autre chose que les Accidens, comme nous pretendons auoir monstré.

L'Imagination represente les choses toutes entieres.

LA seconde Raison que i'ay apportée pour confirmer cette Verité, est fondée sur cette belle Remarque que quelques-vns ont faite sur la mesme matiere dont nous traitons : A sçauoir qu'il y a deux ordres de choses dans l'Vniuers, les vnes qui dans la premiere intention de la Nature, ont esté faites pour estre absolument ; les autres qui sont destinées pour les representer. Dans ce dernier ordre sont les facultez Connoissantes, car elles n'ont point d'autre vertu que de Connoistre & ne peuuent connoistre qu'en representant les choses. C'est ce que disoit Aristote en parlant de l'Entendement, qu'il n'auoit point d'autre nature que celle d'estre en puissance, *ὥστε μηδ' αὐτοῦ εἶναι φύσιν τινὰ μηδεμίαν, ἀλλ' ἢ ταύτην, ὅτι δυνατόν*. C'est à dire, *de pouuoir faire ou estre fait toutes choses*, en quoy consi-

ſte la repreſentation. De là nous auons conclu que ſi ces facultez ſont deſtinées pour repreſenter les choſes, il faut qu'elles les repreſentent toutes entieres & telles qu'elles ſont, autrement ce ne ſeroit pas les repreſenter; tout de meſme qu'on ne diroit iamais qu'vn Peintre auroit fait le portrait d'vn Homme qui n'en auroit peint que les yeux ou la bouche. En effect, comme les membres de cette diuiſion ſe rapportent l'vn à l'autre, puiſque le premier comprend tout ce qui eſt abſolument, il faut que l'autre ait la meſme eſtenduë, & partant que les facultez Connoiſſantes repreſentent toutes les choſes qui ſont abſolument; Or les repreſenter de la ſorte, c'eſt les repreſenter toutes entieres. Ainſi l'Imagination qui eſt deſtinée pour connoiſtre les choſes Senſibles & Corporelles ſe les doit repreſenter telles qu'elles ſont, c'eſt à dire, comme ſenſibles & corporelles; Et parce qu'elles ne ſont pas corporelles ſans la matiere, elle doit neceſſairement ſe les repreſenter auec la matiere; Et par conſequent les Images qu'elle fait ne repreſentent pas ſeulement les Accidens, mais encore le Sujet qui les ſouſtient. Il eſt vray que ſa repreſentation n'eſt pas exacte, qu'elle ne diſtingue pas le Sujet d'auec les Accidens, & qu'elle ne le repreſente que confuſement; mais cela

ſuffit pour dire qu'elle le connoiſt : Et l'ordre que tient la Nature dans toutes choſes, vouloit que la Connoiſſance de l'Imagination ne fut pas plus parfaite & que ce ne fuſt que le Commencement & comme le premier coup d'eſſay pour arriuer à la perfection de celle que deuoit former l'Entendement.

M. C. employe diuerſes reſponſes pour éluder la force de ce Raiſonnement; et quoy que dans 122
la premiere il ſemble qu'il ait ſeulement voulu ſe joüer & ſe diuertir; neantmoins, afin qu'on ne luy puiſſe reprocher qu'il n'eſt pas aſſez ſerieux dans vne matiere importante, je veux traiter auec luy, comme s'il auoit creu tout de bon, *Que ſi l'Imagination pour eſtre repreſentatiue des choſes, les doit repreſenter toutes entieres; Il s'enſuit que la Peinture qui eſt auſſi repreſentatiue des choſes, les doit repreſenter toutes entieres, & que lors qu'elle deura faire le portrait d'vn Homme, il faudra qu'elle peigne ſon Ame & ſes facultez les plus cachées.*

Ie luy accorde non ſeulement que la Peinture repreſente les choſes toutes entieres; mais encore que tout ce qui doit repreſenter quelque choſe la doit repreſenter toute entiere, parce que ſi elle n'eſtoit entiere, ce ne ſeroit pas la choſe qu'il doit repreſenter. Mais il ne s'enſuit

pas de là que la Peinture doiue representer l'Ame & les facultez de l'Homme, dautant que cela ne fait point partie de ce qu'elle doit represen-ter. S'il auoit monstré que la Peinture doit ve-ritablement representer l'Homme ; certaine-ment elle seroit obligée de peindre son Ame & son Corps, puisque l'Homme est vn composé des deux. Mais il est certain qu'elle ne repre-sente que la figure exterieure des choses : Et si l'on dit qu'elle represente l'Homme, ce n'est que par accident & parce que la Connoissance sup-plée à son impuissance, se representant la Natu-re de l'Homme dont l'Art ne luy fournit que la figure. Il n'en est pas ainsi des facultez Con-noissantes qui sont comme les Peintres naturels de toutes les choses, & qui par vn Art s'il faut ainsi dire plus excellent que tous ceux que les Hommes ont inuentez, ont la puissance de re-presenter la substance mesme de leurs ob-jets.

Le deffaut qu'il y a donc dans la consequen-ce de M. C. vient de ce qu'il prend le mot de *Choses* dans sa signification generale, quoy que ie l'aye restraint à vn certain Genre ; Et comme parlent les Logiciens, il change la supposition, & d'vn terme qui est distribué, il en fait vn di-stributif. Mais c'est peser trop exactement ce

qu'il n'a dit qu'en raillant. Voyons les autres responses qui expliquent ses veritables sentimens.

La nature de l'Imagination est toute representatiue.

IL dit, *Que l'Imagination esmeut l'appetit, & partant que sa Nature n'est pas toute representatiue.* Et moy ie nie cette consequence, quoy que ie sois d'accord de l'antecedent. Car l'Imagination n'esmeut l'appetit qu'en luy representant les choses où il se doit porter. Et à parler proprement, elle ne l'esmeut pas, c'est plustost luy qui s'esmeut en suite des iugemens qu'elle fait. 181

Quant aux autres vertus que M. C. luy donne, par lesquelles il pretend que sa Nature n'est pas toute representatiue, nous auons desia respondu à cette obiection page 22. Aussi-bien qu'à ce qu'il adiouste, *Que la nature des Sens externes est autant ou plus representatiue que l'Imagination.* Car si par les Sens Externes il entend la Faculté sensitiue qui est dans les Organes, elle n'est ny plus ny moins representatiue que l'Imagination, puisque c'est vne mesme chose. Il pouuoit se souuenir que i'auois marqué expressement que par le mot d'*Imagination*, ie comprenois tou- 182

tes les puissances de l'Ame sensitiue qui forment la Connoissance. Car bien que le sens de ce mot n'ait pas d'ordinaire vne si grande estenduë que celle que ie luy donne icy : Neantmoins apres m'en estre expliqué assez clairement, il n'y restoit aucun equiuoque ; et puis qu'il est question des choses & non pas des paroles qui ne seruent qu'autant qu'on les veut faire valoir, M. C. deuoit bien comprendre la chose dont ie parlois auant que de proposer ses contredits.

12 ENfin il nous obiecte, *Que les Especes visibles sont plus representatiues que l'Imagination & qu'elles representent plus parfaitement les Objets que ne fait le Phantosme qui est dans la Memoire*. C'est ce qu'il deuoit prouuer : Car s'il suppose que l'Imagination ne represente pas le Sujet des Accidens, il suppose ce qui est en question : et s'il veut auoüer qu'elle le represente, il faudra qu'il confesse aussi que le Phantosme represente plus parfaitement les choses que les Especes visibles, puis qu'elles ne representent que les accidens, & qu'il represente les accidens & le suiet tout ensemble. D'ailleurs le mot de *Representer* se prend actiuement quand on l'employe pour l'Imagination & signifie la mesme L'Imagination est plus representatiue que les especes sensibles.

chose que faire le portrait : Or si cela est, les Especes ne representent point en ce sens là, puis qu'elles ne sont pas les portraits & qu'elles mesmes sont les portraits des choses : Et partant M. C, s'est trompé quand il les a voulu comparer auec l'Imagination qui fait les portraits & les Images des choses. Que s'il veut les comparer seulement auec le Phantosme, il faut qu'il abandonne la moitié de sa proposition ; Et pour le reste, qu'il la garantisse du Dilemme que nous luy venons de faire.

3. Raison Parce que l'Entendement ne pourroit former l'Idée de la Substance.

LA 3. Raison dont nous nous sommes seruis pour monstrer que l'Imagination represente autre chose que les Accidens, c'est que si elle ne representoit en quelque façon la Substance des obiects, l'Entendement ne trouueroit pas le fondement de ses Connoissances dans le Phantosme qu'elle luy represente : Car apres en auoir separé tous les accidens, il ne luy resteroit plus rien surquoy il peust former l'Idée de la Substance. La dessus M. C. dit, *Que ie deuois adiouster que l'Entendement ne connoistroit pas les choses uniuerselles si le Phantosme ne representoit l'Vniuersalité, & qu'il ne connoistroit pas l'Homme, si l'Imagination ne formoit vne Image Spirituelle de son Ame.* Ie luy ay grande obligation de l'aduis qu'il me donne, mais

mais les Loix de la Logique me deffendent de m'en seruir & m'apprennent que lors que l'on change les termes d'vne proposition que l'on veut reduire à vne Absurdité, on trauaille vainement & qu'on ne conclud rien du tout. Puisque i'auois dit que l'Entendement n'auroit rien sur quoy former l'Idée de la Substance, si le Phantosme ne luy representoit en quelque façon la Substance; Tout ce que M. C. pouuoit legitimement inferer, estoit, que l'Entendement n'auroit rien sur quoy former l'Idée des choses Vniuerselles, si le Phantosme ne luy representoit en quelque façon les choses Vniuerselles; et alors, quoy que les consequences qui se tirent des premieres intentions aux secondes, soient ordinairement captieuses, l'aurois neantmoins librement consenty à celles-cy sans crainte d'aucun inconuenient; parce que ie puis soustenir que les Natures Vniuerselles sont toutes dans chacun de leurs Indiuidus, non pas formellement & precisement comme on dit, mais neantmoins reellement: De sorte qu'en ce sens estant vray que le Phantosme peut representer vn tel Animal, il peut aussi representer en quelque façon la Nature Vniuerselle de l'Animal. Mais ie ne veux pas m'engager dans les Combats que l'Escole donne sur cette ma-

tiere : Et pour n'entrer pas mesme plus auant en contestation auec M. C. Ie luy veux accorder que l'Entendement connoist des choses qui ne sont point representées dans les Phantosmes; Et que par le moyen des discours qu'il fait & des consequences qu'il tire, il descouure dans les obiets des Natures & des Vertus dont l'Imagination ne luy donne aucun Indice. Mais il ne s'ensuit pas de là qu'il connoisse toutes les choses de là mesme sorte. Outre ces connoissances qui sont Obliques, il en a de Directes & d'Intuitiues, par lesquelles il void & connoist les choses comme elles sont representées par les sens ; Et si les Phantosmes ne les exprimoient, il ne les pourroit iamais connoistre par cette sorte de Connoissance. Si cela est ainsi, comme personne n'en peut douter M. C. ne peut tirer aucun auantage de ce qu'il vient de m'opposer. Car quand il seroit vray que l'Entendement connust les choses Vniuerselles & Spirituelles sans le secours de l'Imagination, il ne s'ensuiuroit pas de là qu'il connust la Substance dont nous parlons de la mesme maniere, puis qu'il y a vne autre sorte de Connoissance par laquelle il la peut connoistre. En effect l'Imagination conçoit ce qui est chaud, ce qui est animé ; Et

L'Entendement a des connoissances directes & obliques.

il n'y a pas d'apparence quand vne Beste voit vn autre Animal, qu'elle conçoiue seulement la Couleur, la Figure & le Mouuement qu'elle y apperçoit; mais elle conçoit quelque chose qui a tous ces Accidens là: Et cette chose ne peut estre que la Substance, laquelle dans l'Homme sert d'obiet à la Connoissance directe de l'Entendement: Car en separant tous les Accidens que l'Imagination auoit confondus, il découure à la fin cette chose dénuée de ses Accidens, sans qu'on puisse dire qu'il la fasse de nouueau, non plus que celuy qui trouue vn Tresor ne fait pas le Tresor en foüillant la terre & ostant ce qui le tenoit caché. En suitte de cette découuerte l'Entendement employe ses connoissances obliques, & par diuers rapports & diuerses Inductions qu'il fait, il adiouste à cette Substance d'autres Notions qui veritablement n'estoient point representées dans le Phantosme, comme l'Vniuersalité, la Spiritualité & autres semblables.

Mais ce n'est pas icy le lieu où il faut examiner cette matiere, & sans nous mettre en peine d'establir nos Raisons, il suffit de monstrer que celle dont M. C. s'est seruy pour les destruire ne leur fait aucun preiudice.

Car pour ce qu'il adiouste, *Qu'il ne sçait pourquoy ie ne veux pas que l'Entendement connoisse des choses qui ne sont point representées dans le Phantosme, puisque ie veux que l'Imagination connoisse la substance sans l'ayde des Sens Externes & des Especes Sensibles.* Il me fait parler là comme il luy plaist; s'il prend garde à mes paroles, il trouuera tout au contraire de ce qu'il dit, et que ie veux que l'Entendement connoisse des choses qui ne sont point representées dans le Phantosme, et que ie ne veux point que l'Imagination connoisse la Substance sans l'aide des Sens & des Especes sensibles. Car bien que i'aye asseuré que l'Imagination forme elle-mesme son Phantosme, i'ay neantmoins tousiours dit qu'elle le formoit sur le modelle des Especes sensibles qui sont receuës dans les Organes des Sens: et partant ce n'est pas sans leur aide, comme il veut que i'aye dit. Ie connois neantmoins que ce n'est pas là le sens qu'il donne à ses paroles; aussi ne veux-ie pas m'y arrester, et i'ay seulement voulu marquer cet Equiuoque pour le faire souuenir que ceux qui entreprennent la Censure des Ouurages d'autruy doiuent se tenir sur leurs gardes & ne s'exposer pas au danger d'estre repris par ceux qu'ils veulent corriger.

Ie voy donc bien que la Raison qu'il employe

contre moy est, *Que si l'Imagination peut representer la Substance sans que les Especes Sensibles luy en fassent le portrait, l'Entendement qui est incomparablement plus connoissant & plus parfait, se la peut aussi representer sans que le Phantosme luy en donne aucune Image.* Mais cette Objection est facile à resoudre, parce que nous ne considerons pas icy l'Entendement en soy & dans sa pure Nature qui peut auoir cette puissance; Et peut-estre que les Ames separées connoissent ainsi les choses corporelles: Mais nous le regardons dans l'estat qu'il est en nous & dans sa maniere ordinaire d'agir qui demande le secours des Facultez inferieures; autrement on pourroit prouuer qu'il n'est pas besoin d'auoir des yeux pour voir les choses, puis qu'il les peut voir sans eux comme font les Esprits. C'est la loy que la Nature a imposée à cette haute Faculté, que tout autant de temps qu'elle est attachée au Corps, elle doit se seruir des Sens & de l'Imagination, & n'anticiper pas sur la Connoissance qu'ils luy doiuent donner: Et puis qu'ils sont destinez pour luy representer les choses corporelles, elle doit attendre le rapport qu'ils luy en doiuent faire & le prendre pour le fondement de ses premieres connoissances. Or il est certain qu'ils luy rendent compte de la Sub-

ſtance meſme des choſes, parce qu'ils ne peuuent faire autrement pour les raiſons que nous auons dites cy-deuant. Et certainement la Nature auroit eſté vne trompeuſe d'auoir reduit toute la Connoiſſance des Animaux aux Accidens exterieurs, & de leur auoir deſnié celle qui eſtoit la plus importante pour leur conſeruation.

Ce ſont là les plus grands efforts que M. C. ait fait contre noſtre I. Partie : Car ce qu'il adjouſte apres eſt ſi foible qu'il n'y a rien qui le puiſſe excuſer, ſinon qu'il eſtoit à la fin de ſon Ouurage, et que vray-ſemblablement il auoit l'Eſprit laſſé du long trauail qu'il auoit entrepris.

En effect, ſur ce que nous auons dit que l'Imagination confondoit les Accidens auec leur Sujet, *La ſeule Raiſon qu'il objecte, eſt que cela n'eſt pas veritable.* Car s'il pretend l'auoir bien prouué, *Parce que l'Imagination ne connoiſt pas le* 114
Subject, et que les qualitez ne ſeruent point de marques pour les connoiſtre. C'eſt ce qui eſt en queſtion & qui par conſequent ne peut paſſer pour preuue.

QVant à l'experience que i'ay proposée, qu'à la premiere Veuë que nous auions des Accidens Visibles, nous ne croyons pas voir seulement ces Accidens mais les Corps mesmes où

4 Raison née de l'Experience.

ils sont. Il respond, *Que cette experience est fauss-*
13. *se, Parce*, dit-il, *que les premieres veuës ou simples conceptions precedent tousiours les affirmations & les raisonnemens sans lesquels on ne peut conclure ny connoistre vne Substance par l'entremise d'vn Accident.* Mais à quel propos parler icy d'*Affirmations & de Raisonnemens*: Nous ne voulons pas que l'Imagination raisonne en cette rencontre, ny mesme qu'elle affirme aucune chose; Et ce n'est point par l'entremise de l'Accident qu'elle connoist la Substance: D'vne seule veuë elle void l'vn & l'autre, comme elle void la Couleur & la Figure. Et quand ie dis qu'elle croit voir le subject des Accidens, ce n'est pas par reflexion qu'elle fasse sur sa premiere connoissance; mais c'est en la façon ordinaire de parler des choses que l'on pense connoistre certainement. Car quand quelque Object se presente à la veuë, il est vray que l'on croit le voir, & que l'on ne pense pas estre trompé dans la connoissance que les yeux en donnent; Sans que pour cela on puisse dire qu'on fasse aucune Affirmation,

Conclusion ou Raiſonnement. Quoy qu'il en ſoit il importe fort peu pour la verité & pour moy, que M. C. nie cette experience qui ſera auoüée du reſte des Hommes, pourueu qu'ils ne ſoient pas Aueugles: Et ſi l'on veut conſulter les plus Ignorans qui ſont d'ordinaire les Iuges les plus certains & les plus ſinceres qu'on puiſſe choiſir pour ce qui concerne les Sens, ils diront tous que lors qu'ils voyent vne Pierre, ils ne penſent pas voir ſeulement la Couleur & la Figure, mais la choſe meſme qui a ces qualitez là. Ce n'eſt pas que dans cette premiere veuë ils la diſtinguent d'auec ſes Accidens, parce que l'Imagination les confond & les conçoit l'vn auec l'autre; et s'ils viennent apres à les diſtinguer, c'eſt vn effect de leur Raiſon qui ſepare ce que l'Imagination a confondu.

MAis M. C. ne ſçauroit comprendre, *Que*
la Raiſon ſepare ce que l'Imagination a confon- 114
du; Parce, dit-il, *que ſi l'Imagination forme vne Idée de Subſtance differente de celle de l'Accident, il faut qu'elle les diſtingue.* Et moy, ie ne puis auſſi comprendre pourquoy il apporte en preuue vne propoſition qui eſt contraire à ſes ſentimens & aux miens. Car il ne croit pas que l'Imagination forme vne Idée de Subſtance differente de celle

celle des Accidens, s'il ne veut destruire tout ce qu'il a proposé. Et moy, bien loin d'auoir eu cette pensée i'ay tousiours dit que l'Imagination representoit l'Accident & la Substance confusement, et partant sans distinction aucune. I'aduoüe bien que cette representation se fait sur le modelle des Especes Sensibles, qui ne representent que les seuls Accidens: Mais la Faculté Sensitiue ne fait pas cette distinction, parce qu'elle ne la pourroit faire sans connoistre & qu'elle ne peut connoistre sans former son Phantosme: Or le Phantosme doit necessairement representer les Accidens *In concreto*, c'est à dire, auec sa Substance comme nous auons prouué, et partant elle ne peut distinguer la Substance de l'Accident.

L'Imagination fait ses Images comme le Fondeur ses Statuës.

Au reste pour conceuoir plus facilement cette maniere d'agir de laquelle l'Imagination ne se peut dispenser, il faut considerer l'Art qui jette en fonte les Statuës: Car bien que le Moule sur lequel on les veut faire soit creux & qu'il ne puisse donner que la seule Figure qui y est emprainte; neantmoins la Statuë ne laisse pas d'en sortir toute massiue: et sur vn Patron vuide & qui n'a que la superficie, le Fondeur fait vn Ouurage plain & solide. L'Imagination en fait de mesme, puisque sur les Especes Sensibles qui ne

portent que l'Image des ſeuls Accidens, elle forme ſon Phantoſme de telle façon qu'il comprend auec ces accidens la Maſſe & le Corps qui les ſouſtient.

Pour reuenir à M. C. l'Hypotheſe ſur laquelle il fonde ſa Concluſion eſt imaginaire, & il ne ſe peut ſauuer du reproche qu'on luy fera de m'auoir impoſé des choſes que ie n'ay point dites, ou de s'eſtre formé des Chimeres pour les combatre.

Il demande en ſuite, *Comment ſelon mes Principes, l'Entendement peut faire cette diſtinction, puiſque le Phantoſme ne luy en repreſente pas le fondement, & qu'apres en auoir ſeparé ce qui eſt confus, il ne luy reſte plus rien qui luy en faſſe connoiſtre la diſtinction?* Il me ſeroit facile de luy reſpondre que le Phantoſme repreſente à l'Entendement le fondement de cette diſtinction, puis qu'il luy repreſente deux choſes confuſes qui peuuent eſtre ſeparées; & qu'apres qu'il a ſeparé ce qui eſt confus, les choſes ſeparées qui reſtent luy en font connoiſtre la diſtinction; car la ſeparation ne differe pas reellement des choſes qui ſont ſeparées, non plus que le mouuement des choſes qui ſont meües. Mais pour couper chemin à ces vaines ſubtilitez qui ſe deſtruiſent 18

par elles-mesmes si l'on veut prendre garde aux termes dont elles sont conceuës ; Nous disons en vn mot, que cette Distinction est du rang de ces choses que nous auons monstrées pouuoir estre connuës par l'Entendement sans estre representées dans les Phantosmes ; Car soit qu'on la prenne pour l'action mesme qu'il fait, ou pour vne notion generale qu'il forme sur cette action, il est certain qu'il ne peut en auoir vne connoissance directe, & qu'il faut qu'il se reflechisse & qu'il se replie sur luy-mesme pour la Connoistre.

CE sont-là les belles Obseruations que M. C. a faites contre la premiere Partie de mon Ouurage, & qu'il a mises à la fin de son Liure pour couronner son trauail & pour auoir sujet de dire non seulement, *Qu'il a examiné tous mes Raisonnemens*, mais encore qu'il n'y a rien en tout son Ouurage qui ne soit directement opposé au mien, ayant mesme recherché de finir par ou i'auois commencé. Le tout est de sçauoir s'il y a bien reüssi & s'il a eu raison de croire *que son seiziesme Chapitre le deuoit dispenser de s'arrester aux choses que i'ay traittées icy.* Pour moy apres auoir veu le Tiltre de son Liure qui promet de parler de la *Connoissance des Animaux*, Ie pense

Remarque sur la Censure de cette I. Partie.

qu'il deuoit expliquer en quelque endroit, ce que c'est que la Connoissance & comment elle se fait; et puis qu'il ne veut pas qu'ils fassent des Propositions ny des Raisonnemens, que du moins pour satisfaire à ses promesses il estoit obligé de montrer comment ils connoissent les choses, c'est à dire, comment se fait la simple Conception que tout le monde & luy-mesme leur accorde. Cependant il n'y a pas vn seul mot de tout cela en son Ouurage, & ce 16. Chapitre qui le deuoit dispenser d'examiner ce que i'en auois dit, ne parle de rien moins que de cette premiere Connoissance & ne traite que du Raisonnement. Il faut bien dire apres cela que la Passion l'a tout a fait aueuglé & qu'elle luy a osté la veuë des choses qu'il deuoit le plus soigneusement examiner. Car c'estoit-là le fondement de tout ce que nous auions à dire tous deux, puisque nous auions tous deux dessein de parler de la Connoissance des Animaux. Et si i'ay bien prouué qu'ils connoissent les choses en formant leurs Images, i'ay vn grand preiugé pour conclure qu'ils peuuent Iuger & Raisonner; puisque le Iugement & le Discours se font par l'vnion des Images qui n'est pas si difficile à faire que leur production. Et si d'autre costé il eust fait voir que la premiere Connoissance ne

ſe forme pas de la ſorte, il euſt ſans doute fort eſbranlé tout le corps de mes preuues, & il ſe fuſt peû vanter d'auoir renuerſé vn des plus forts arc-boutans de mon Ouurage.

Quoy qu'il en ſoit, s'il euſt eu le veritable eſprit de la Philoſophie, au lieu de rechercher cette petite vanité qu'il a euë de pouuoir dire, *Qu'il n'y a aucun de mes Raiſonnemens qu'il n'ayt examiné*, & pour parler dans ſon ſentiment, qu'il n'ait choqué & combatu : Il deuoit m'ayder à reconnoiſtre exactement des veritez dont i'auois fait les premieres découuertes ; Il deuoit de bonne foy approuuer les choſes qui eſtoient conformes à la Raiſon & y adiouſter apres ſes lumieres, qui euſſent fait voir ce que ie n'auois pas apperceu ; Il deuoit enfin aller auec quelque retenuë dans la Cenſure de Propoſitions qui ſont ſi glorieuſes au Souuerain Maiſtre de l'Vniuers, & qui ſont plus capables de porter dans les Eſprits l'admiration de ſa Bonté & de ſa Magnificence, que quelque autre choſe qu'il y ait dans la Nature. Car ſi l'Ame peut produire les Images des Choſes & qu'elle n'ait point d'autre moyen de les Connoiſtre que celuy-là ; qui n'admirera pas la fecondité merueilleuſe que Dieu luy a donnée ; puis qu'autant de fois qu'elle connoiſt, qu'autant de fois qu'elle ſe reſou-

uient des choses qu'elle a connuës ; Il faut qu'autant de fois elle en produise les Images & qu'elle en fasse par consequent vn nombre infiny, sans iamais se lasser dans leur production & sans pouuoir épuiser la source d'où elle les tire. Mais s'il est encore vray qu'elle produise ces Images en telle sorte qu'elles representent non seulement les Accidens Sensibles mais aussi le Corps & la Substance des choses, qui ne sera pas rauy d'estonnement de trouuer icy-bas vn si parfait racourcy de la Toute-puissance Diuine & de voir que l'Ame crée en quelque façon comme vn nouueau Monde, & qu'elle forme en elle-mesme tout ce que Dieu a fait dans le Monde visible? Apres tout quand M. C. n'eust pas trouué bon qu'on eust porté si haut cette Doctrine, il deuoit pour le moins considerer la clarté qu'elle estoit capable de donner à toutes les difficultez qui se rencontrent sur la Nature & sur les operations de l'Ame : Car outre qu'elle fait voir euidemment pourquoy la Repetition fortifie la Memoire, pourquoy l'Imagination ne peut faire aucune abstraction, ny reflexion ny par consequent aucune notion Vniuerselle; elle sert de fondement & de preiugé pour monstrer que l'Entendement agit par des moyens plus courts & plus faciles que ceux que l'on a

marquez dans les Escoles , et qu'en fin c'est vne faculté qui n'est point attachée à la Matiere & qui par consequent est dans l'ordre des choses Spirituelles.

Si M. C. eust donc fait quelque reflexion là dessus ie ne doute point que cela ne l'eust obligé à peser plus iustement mes Raisons qu'il n'a fait ; et que le moins fauorable Iugement que i'en eusse peû attendre, c'eust esté que si mon opinion n'est vraye, elle est du moins fort vraysemblable, & qu'on la peut mettre au rang de ces nouueaux Systemes du Monde que les Astronomes ont inuentez , lesquels ne sont pas peut estre plus certains que les autres , mais qui rendent plus facilement Raison de tous les Phenomenes.

Fin de la Premiere Partie.



QVE L'IMAGINATION PEVT VNIR OV DIVISER LES IMAGES QV'ELLE A FORMEES

En quoy consiste le Iugement.

DEVXIESME PARTIE.

IL y a quatre Raisons principales que nous auons employées pour prouuer que l'Imagination peut vnir les Images.

La 1. est tirée des Songes que font les Animaux pendant leur som-

meil : Car comme leur Imagination se figure alors d'autres choses que celles que les Sens leur ont representées, tout de mesme qu'il arriue en ceux des Hommes, il faut par necessité qu'elle dispose les Images qui se sont conseruées dans la Memoire d'vne autre façon & qu'elle les ordonne autrement qu'elles n'estoient, et par consequent qu'elle en assemble quelques-vnes qui estoient separées & qu'elle en separe d'autres qui estoient jointes ensemble.

La 2. est prise des Maladies qui troublent leur Connoissance & leur Iugement: Car on ne peut douter qu'en cet estat ils ne se representent les choses tout autrement que les Sens & la Memoire ne les leur font connoistre, & qu'ils ne prennent celles qui sont petites pour grandes, les bonnes pour mauuaises, &c. Ce qui ne se peut faire que par le meslange que leur Imagination fait des Images, contre l'ordre naturel qu'elles doiuent garder.

La 3. est euidente dans les Oyseaux qui apprennent à parler, lesquels troublent à

tous momens la suite des mots qu'on leur a enseignez : Car il n'y a personne qui n'infere de là que les Images des choses qu'ils gardent dans la Memoire se peuuent mesler, & que leur Imagination est capable de les vnir & de les assembler comme il luy plaist.

La derniere est que la presence du bien & du mal les fait ressouuenir de celuy qu'ils ont eu autrefois & leur en fait esperer ou craindre vn semblable ; ce qui n'arriueroit iamais si l'Imagination n'vnissoit les Images des choses presentes auec celles du passé & de l'auenir.

De cette verité ainsi establie nous auons conclu, que l'Imagination pouuoit faire des Propositions Affirmatiues aussi bien que l'Entendement : Car lors qu'il iuge qu'vn Aliment est bon, il ne fait autre chose qu'vnir l'Idée du Bon auec celle de l'Aliment; Et partant l'Imagination pouuant former les mesmes Images & les vnir ensemble, elle peut faire comme luy des Propositions Affirmatiues. Et de fait puisque tout le monde est d'accord que les Bestes Iugent que

les choses leur sont bonnes ou mauuaises, il est certain qu'elles ne peuuent faire ce Iugement sans vnir les Images qu'elles en ont formées. Or en les vnissant il faut qu'elles fassent des Propositions Affirmatiues; tout de mesme qu'elles en font de Negatiues quand elles les separent l'vne de l'autre; estant veritable que si elles les peuuent assembler, elles les peuuent aussi diuiser.

Que l'Imagination fait des Propositions Affirmatiues.

CHAPITRE I.

I'Attendois icy l'examen d'vn Philosophe, & ie ne trouue que l'artifice d'vn Orateur qui dissimule les Raisons qui le pressent & qui passe par dessus comme si *elles ne meritoient pas qu'il s'y deust arrester, & qu'elles ne fussent pas mesmes dignes de celuy qui les propose.* Car ce sont les mesmes paroles dont M. C. s'est seruy contre moy; Apres auoir dit, *Que si ie me fusse attaché fortement à prouuer la proposition que i'ay*

auancée, il eust fait merueilles en faueur de l'Opinion commune. Mais ie voudrois bien sçauoir ce qu'il eust fait, si ie l'eusse bien prouuée. Auroit-il refuté mes raisons ? Sans doute il ne l'eust pas deu faire s'il n'eust voulu combatre la Verité. C'estoit donc icy le lieu qui le deuoit exercer, puis qu'il croit que mes preuues ne sont pas bonnes ; Et ne l'ayant pas fait, il me donne sujet de croire qu'il trouue mauuais tout ce qu'il n'a point voulu examiner, & que tout ce qu'il a examiné n'est pas mauuais : Et qu'ainsi il y a fort peu de choses dans mon Ouurage qui ne soient bonnes, puis qu'il y en a si peu qui se soient sauuées de sa Censure.

Quoy qu'il en soit, ie pense qu'il est à propos de voir si ma preuue est si mauuaise qu'il dit : Car ie ne l'ay pas seulement estimée *digne de moy*, qui seroit vne forte petite recommendation ; mais ie l'ay creuë la plus solide & la plus euidente qu'on pouuoit apporter. En effect, s'il est vray que pour faire des Propositions Affirmatiues, il ne faut qu'vnir & assembler les Images qui les doiuent composer, comme les Escoles sont d'accord ;* I'auois pensé que c'estoit vne consequence necessaire que l'Imagination estoit capable de faire ces Propositions si elle pouuoit vnir les Images qu'elle for-

me ; Et ie m'estois imaginé que sans qu'il fust besoin de m'attacher dauantage à prouuer vne Consequence si certaine & si euidente, il suffisoit de monstrer que l'Imagination pouuoit vnir ses Images ; Et qu'ainsi toute la question se deuoit reduire à ce poinct de sçauoir si les Raisons que i'ay proposées establissoient bien cette Verité.

M. C. qui le nie n'en a pas sans doute connu la force : Car bien que d'abord elles semblent ne prouuer autre chose sinon que les Images s'vnissent dans l'Ame, sans dire si elles s'vnissent d'elles-mesmes, ou si c'est l'Imagination qui les vnist ; Neantmoins si l'on veut se souuenir du fondement que i'ay à mon aduis solidement estably, Que l'Imagination ne connoist aucune chose qu'elle n'en forme l'Image, on sera contraint d'aduoüer qu'elle ne se represente rien dans les Songes, dans les Maladies, & dans la Repetition des choses qu'on a enseignées aux Animaux, qu'elle n'en forme aussi les Images, parce qu'il est certain qu'elle connoist en ces rencontres tout de mesme qu'aux autres. Or si elle forme elle-mesme ses Images & qu'elle les dispose d'vne autre façon qu'elles ne sont dans la Memoire, il est certain qu'elle les as-

ſemble elle-meſme & qu'elle fait par conſequent des Propoſitions Affirmatiues.

D'où vient la confuſion des Penſées dans les Songes & dans les Maladies.

M. C. dit là deſſus, *Qu'elle conçoit ces choſes toutes vnies, & que la Confuſion qui s'y trouue n'eſt dans l'Imagination que parce qu'elle eſt dans les Phantoſmes que la Memoire luy fournit.* Mais ſi cela eſtoit veritable, comment ſeroit-il poſſible que les Images qui ſe ſont confonduës pendant le Sommeil, ſe remiſſent ſi facilement en leur ordre apres qu'on eſt éueillé? Comment apres la longue agitation d'vne Maladie qui les a broüillées & meſlées auec tant de deſreglement ſe pourroit-elles remettre en leur rang & dans la premiere diſpoſition où elles eſtoient? Si M. C. auoit bien pris garde à cecy, il auroit creu comme nous que la Confuſion ne vient pas des Phantoſmes qui ſont dans la Memoire, mais de la ſeule Imagination, qui dans le mouuement continuel où elle eſt ſe jette ſur diuerſes Images ſeparées les vnes des autres, ſans que la ſuite & la diſpoſition naturelle qu'elles ont enſemble en ſoit alterée. C'eſt proprement comme vne Bale qui par les diuers bonds

qu'elle fait, tombe, sur diuers Carreaux : Car sa cheute n'en change pas l'ordre, et quoy qu'elle touche les vns plustost que les autres, ils demeurent tous dans la mesme situation où on les a placez. Ainsi l'Imagination qui ne peut iamais estre en repos & qui s'agite tousiours, tombe sur diuerses Images de la Memoire, & forme sur elles les Songes & les Chimeres dont elle s'entretient durant le Sommeil : Mais l'ordre naturel des Figures sur lesquelles elle a trauaillé n'en souffre aucun changement, et quand on est éueillé, l'Ame les trouue dans la mesme disposition où elles estoient auparauant. La mesme chose arriue dans les Maladies qui troublent le Iugement, & il n'y a point difference sinon que dans les Songes l'Imagination s'agite ordinairement elle-mesme sans estre solicitée par aucune cause externe ; et qu'icy elle est emportée par la tempeste qui est dans les esprits & dans les humeurs, dont la violence est si grande que sans se pouuoir plus arrester à ce que les sens luy presentent, elle court çà & là vers les Images qui sont dans la Memoire, & fait vne confusion de tous les Objets qu'elle rencontre. Mais quand l'Orage a cessé, tout se trouue au mesme estat qu'il estoit, & les Images qui sont dans la Memoire n'ont pas plus

changé

changé de place que les Isles & les Rochers d'vne Mer qui a souffert la tempeste.

Si cela est ainsi, il faut que l'Imagination qui seule fait la confusion en ces rencontres, assemble les Images qu'elle a formées, & qu'elle les ioigne de telle sorte qu'elles fassent suite & liaison ensemble, comme il est necessaire pour faire les Songes & les Extrauagances qui se remarquent dans les Maladies: Et pour lors il n'y a aucune difference de l'vnion qu'elle fait, auec celle que fait l'Entendement quand il assemble vne Idée auec vne autre pour en faire vne Proposition Affirmatiue.

L'Imagination peut adiouster vn Est, & vn Non-est aux termes qu'elle joint.

M. C. nous oppose, *Qu'il n'est pas au pouuoir*
241 *de l'Imagination d'adiouster vn Est, ou vn Non-est, entre deux termes, Et qu'ainsi elle ne peut nier ou affirmer aucune chose, ny par consequent faire aucune Proposition.*

Mais quand elle ne pourroit se seruir du Verbe *Est*, Il ne s'ensuiuroit pas qu'elle ne peust faire des Propositions, puis qu'il y en a où il n'est iamais employé, comme sont presque toutes celles où il n'y a que deux termes,

que l'Escole appelle de *Secundo Adiacente.* Car quand on dit qu'vn Animal court, qu'il fuit, &c. ce sont de parfaites Propositions où le Verbe *Est*, ne se trouue point. Et bien que l'on die qu'elles se reduisent à la forme des autres en mettant le Participe au lieu du Verbe : Neantmoins comme cette façon de parler n'est point naturelle, c'est vne marque que le Phantosme ne represente point naturellement la chose de cette sorte. En effect de mille personnes qui diront qu'vn Animal court, il ne s'en trouuera pas deux qui croyent que par ces paroles ils entendent que l'Animal est courant. Et ces Philosophes qu'Aristote cite dans sa Physique qui ne vouloient iamais employer le Verbe *Est* en leurs discours, n'auoient garde de croire que ces Propositions fussent equiualentes.

Ce n'est pas là pourtant où nous voulons nous arrester, il faut voir quelle est la pensée de M. C. quand il dit que *l'Imagination ne peut adiouster le Verbe Est aux notions qu'elle fait.* Entend-il le mot ou la chose qui est signifiée par luy ? Si c'est le mot, ie suis d'accord que les Bestes ne s'en seruent point, par ce que leur langage est naturel, & que ce Verbe est vn terme d'Institution dont les Hommes ont conuenu ensemble. Mais il ne s'ensuit pas de là que l'I-

magination des Hommes ne le puisse employer puisque la parole explique les pensées de l'Imagination aussi-bien que celles de l'Entendement. Que s'il entend la chose qui est signifiée par ce mot, il faut voir si l'Imagination est capable de la former : Car si elle à ce pouuoir, elle pourra alors adiouster le Verbe *Est*; Et si les Bestes se communiquent leurs pensées, elles auront quelque Accent qui aura la mesme force que le mot dont nous parlons.

Que represente le Verbe, *Est*, dans les Propositions ?

Tous ceux qui ont parlé de ce Verbe, sans oublier mesme Fracastor qui est le grand Docteur de M. C. en matiere de Connoissance, disent que c'est vn signe exterieur par lequel les Hommes marquent l'vnion ou la diuision que l'Entendement fait dans les Images : Et certainement puisque les paroles sont les signes des pensées, il faut que ce mot qui entre dans les Propositions n'y soit pas inutile & qu'il marque quelque chose qui soit dans la pensée. Or il n'y a rien dans la Proposition interieure que l'Entendement fait, à quoy le Verbe *Est* responde que l'vnion ou la diuision des Images ; Et partant il est vray que cette vnion ou diuision est la chose qui est signifiée par luy. Si cela est ainsi toute la difficulté se reduict au poinct de

ſçauoir ſi l'Imagination eſt capable d'vnir les Images ; car ſi elle les peut vnir, elle fait la choſe qui eſt ſignifiée par le Verbe *Eſt* : Et comme l'Entendement en vniſſant l'Idée du Bon auec celle de l'Aliment, fait tout ce qui eſt neceſſaire pour dire que l'Aliment eſt bon, S'il eſt vray que l'Imagination puiſſe faire vne pareille vnion, quand elle le voudra exprimer par le langage, elle aura le meſme fondement que luy, de dire que la choſe eſt telle qu'elle la conçoit, puiſque ce mot *Eſt* ne marque autre choſe que l'vnion des Images. Or à mon aduis, quoy qu'en penſe M. C. nous auons demonſtré que l'Imagination vnit les Images, Et partant elle fait des Propoſitions.

L'imagination peut adiouſter des Images à celles de ſon objet.

Tout ce que M. C. apporte pour deſtruire cette verité eſt, *Qu'vne Faculté materielle ne peut* 141
adiouſter à ſon objet aucune choſe ; Que le Verbe Eſt n'eſt point dans les Eſpeces qui viennent de dehors ; et que de le meſler auec les termes, cela marque vn redoublement dans la Connoiſſance & quelque choſe qui approche fort de la Reflexion. Pour moy ie ne voy pas le Sens qu'il donne à ces dernieres pa-

roles : Car dans la façon ordinaire de parler, vn redoublement dans la Connoissance est vne Reflexion, & ie ne puis comprendre qu'vne Reflexion approche fort de la Reflexion, puisque ce seroit vne Reflexion qui ne seroit pas Reflexion. Mais i'aurois trop à faire si ie voulois m'arrester aux façons de parler dont il se sert, disons seulement que le mot de *Chose* qu'il employe, a vne signification trop vague pour en pouuoir induire ce qu'il pretend. Il est vray que l'Imagination ne peut adiouster à son object aucune Chose, si par ce mot on entend quelque Nature : Mais elle y peut adiouster des conditions & des modifications. L'Vnion n'est pas vne Nature absoluë, ce n'est qu'vne modification qui n'est point differente reellement des choses qui s'vnissent : Et cela ne surpasse point les forces de l'Imagination non plus que les autres actions qu'elle fait : Car l'Vnion est l'action de l'Imagination aussi-bien que la premiere Conception ; et s'il estoit vray *que l'Vnion fust au dessus de son pouuoir parce qu'elle n'est pas comprise dans les Especes qui viennent de dehors* ; par la mesme raison, la premiere Conception & toute autre Connoissance seroit aussi au dessus de son pouuoir, puis qu'elle n'est pas plus comprise dans les Especes que l'Vnion.

Ce qu'il adiouste de la Reflexion est hors de propos : Car l'Imagination ne doit pas estre plus obligee de faire reflexion quand elle connoist les Images auec l'Vnion qu'elle leur donne, que l'Entendement qui n'en fait point en de pareilles rencontres. Autrement il faudroit qu'il ne peust iamais former de Iugemens qui fussent directs, ny d'affirmations sans reflexion, qui sont des choses innoüies dans les Escoles. Car quoy qu'il die *qu'en toute affirmation il se fait vne refle-* 141.
xion de l'Esprit sur la Connoissance des Sens, dautant que si nous ne connoissions que les Especes sans en connoistre la reception nous n'affirmerions iamais rien. Il est certain que cette Raison combat l'experience ; La plusspart des Hommes affirmans les choses, sans sçauoir s'ils en ont receu les Especes, puis qu'ils n'en ont iamais ouy parler & qu'ils ne les connoissent point du tout.

Au reste ie n'oserois dire que M. C. s'est trompé icy, attribuant à l'Imagination tout ce que l'Entendement est capable de faire sur l'vnion des Images, croyant que comme l'Entendement peut faire reflexion sur son action, & former vne notion du Verbe *Est* tout a fait distincte & separée de celle des termes ; l'Imagination doit estre aussi obligée d'en faire autant

si elle peut faire des Propositions. Non, i'ay trop grande opinion de sa suffisance pour auoir cette pensée; mais ie m'imagine qu'il a voulu esprouuer par les objections qu'il a faites si i'auois quelque connoissance des ruses de l'Escole. Et en cela certes ie confesse ingenuëment que i'y suis peu versé comme en toute autre chose, Et que c'est vn malheur pour luy & pour moy que ie n'en sçay dauantage, parce qu'il y aura sans doute beaucoup d'endroits de son Ouurage où ie n'apperceueray pas l'artifice qu'il y aura caché, & où par consequent ie ne pourray faire paroistre la subtilité de son Esprit.

Que l'Imagination peut faire des Propositions Negatiues.

CHAPITRE II.

CE qui suit est peut-estre de ce rang là : Car ie ne voy pas là force ou l'addresse des Raisons qu'il apporte, pour monstrer que l'Imagination ne fait point de Propositions Negatiues, quoy que ce fust la vne matiere qui luy pouuoit fournir quantité de belles medita-

tions, & où il pouuoit exercer toutes les finesses de sa Logique. Cependant il s'est contenté de dire, *Que l'Imagination ne fait point de Negations, & ne les connoist point, parce qu'elles ne sont rien en ef-* 142 *fect, & qu'elles ne peuuent fournir d'Images pour se faire connoistre.* Pouuoit-il ignorer, ou pensoit-il que ie ne sceusse pas moy-mesme, que la Negation se peut considerer en deux manieres: Directement, en portant tout droit nostre pensée sur l'absence & la priuation qui est dans le sujet: Et Obliquement, en considerant le sujet priué de telle chose & qui n'est pas telle chose. Nous sommes d'accord que la Negation directe est vn non-estre & n'est rien en effect, & qu'il n'y a que l'Entendement qui la puisse conceuoir, parce qu'elle demande vne tres-subtile abstraction & vne exacte reflexion sur la Connoissance: Mais nous tenons aussi que le sujet qui n'a point quelque chose, est veritablement priué de la chose qu'il n'a pas, et que l'Imagination peut faire cette sorte de Negation. Car tout de mesme que celuy qui tuë vn Homme fait que l'Homme n'est plus, quoy qu'il ne fasse pas directement la Negation de l'Homme: Aussi l'Imagination en separant les Images qui composent vn tout, fait que ce tout n'est plus.

D'ailleurs, comme toutes les choses se font de soy ou par accident, la Negation que forment les Facultez Connoissantes se fait seulement par Accident, parce qu'il n'y a point d'action qui se puisse terminer precisement à vn non-estre : Car celuy qui tuë, donne le Coup, & la perte de la Vie vient par Accident en suitte du Coup. Ainsi l'Imagination separe les Images, & à cette separation qui est vne Action reelle & veritable, suruient la Negation.

Comment la Negation peut estre representée par l'Imagination.

Mais M. C. dit, *Que la Negation quelle qu'elle*
142 *soit ne peut fournir aucune Image pour se faire connoistre.* Nous auons desia respondu à cette Objection. Car si le mot d'Image signifie seulement la representation d'vne chose absoluë, il est vray que la Negation ne fournit aucune Image pour se faire connoistre : Mais s'il comprend encore la Modification des Images, comme il n'en faut point douter, il est certain que la Negation fournit vne Image pour se faire connoistre du moins par Accident : Dautant que la separation qui est vne Modification des Images est representée dans les Images ; Et que par cet-

te ſeparation la choſe n'eſt plus ce qu'elle eſtoit auparauant dans la penſée. De ſorte que tout de meſme que l'Imagination fait des Propoſitions Affirmatiues quand elle vnit les Phantoſmes, il faut ſi elle les peut ſeparer qu'elle en faſſe auſſi de Negatiues; Et que comme elle employe le Verbe *Eſt*, pour marquer l'vnion des Images, elle ait auſſi quelque ſigne exterieur qui deſigne la ſeparation qu'elle en fait, & qu'elle l'exprime par le terme de *Non-eſt*, ou par quelque autre qui luy ſoit equiualent.

Il ne reſte donc qu'à monſtrer à M. C. que l'Imagination ſepare les Images. Mais le moyen de faire voir quelque choſe à celuy qui ferme les yeux & qui ne les en voudroit pas meſme croire quand ils la luy feroient connoiſtre. Toutes les Raiſons que nous auons apportées ont la meſme euidence pour la ſeparation des Images que pour leur vnion; Et puis qu'il eſt certain que dans les Songes & dans les Maladies l'Imagination aſſemble des Phantoſmes qui ne ſont pas de meſme ordre, il faut pour les aſſembler qu'elle les ſepare auparauant de ceux auec leſquels ils auoient vne liaiſon naturelle.

M. C. ne veut pas pourtant conſentir à cette verité toute claire & euidente qu'elle eſt; Et il

142 dit, *Que pour la luy persuader il faudroit que i'employasse des Raisonnemens semblables à ceux dont ie me sers pour prouuer que l'Imagination connoist la Substance des objets.* Ie suis bien aise que M. C. qui est si serieux, se soit voulu diuertir icy : Il me permettra neantmoins de luy dire qu'il le pouuoit faire plus modestement qu'il n'a fait, car en pensant se joüer il m'offense, & au lieu de me railler il m'outrage. Si ie voulois en tirer ma reuanche ie n'aurois qu'à luy respondre, que puisqu'il n'a pas compris les raisonnemens dont il parle, il m'eust esté inutile d'en apporter icy de sẽblables. Mais comme il y a grande apparence qu'il sera mieux instruit maintenant qu'il n'estoit alors, & que la confusion qu'il aura de m'auoir traité si indignement m'est vne assez grande vengeance, ie me contente de l'asseurer que i'ay pris non seulement le loisir, mais encore le soing d'examiner les raisons qu'il condamne, & que d'autres aussi judicieux que luy ont approuuées ; Et qu'il eust esté à souhaitter pour sa reputation que luy-mesme n'eust pas eu le loisir de les examiner; Car s'il se fust contenté de ce qu'il en a dit icy. *Il eust peu faire accroire à ceux qui n'auront pas la commodité de les lire* qu'elles eussent esté aussi estranges qu'il se les est imaginées. Mais la passion qu'il a eüe de n'en laisser aucune sans la

contredire a fait paroistre dans l'*Addition* par où il y a voulu finir son Liure, qu'il ne les auoit point entenduës, et ie suis bien asseuré que cela est arriué par sa faute, & non pas par la mienne.

Apres tout quand ie n'aurois peû montrer que l'Imagination fait des Propositions Negatiues, cela seroit indifferent pour le dessein que i'ay de prouuer que les Animaux Raisonnent. Il suffit qu'elle en puisse faire d'Affirmatiues pour en inferer ce que ie pretends, comme nous verrons en suitte. I'auois bien fait voir dans mon premier discours que ie ne faisois pas fonds de la preuue que ie pouuois tirer de ces Propositions Negatiues, n'en ayant parlé qu'en passant & dans la briefueté que demande l'examen des choses qui se trouuent contraires à celles dont on a traité amplement. C'est pourquoy, sans me departir de l'opinion que i'ay de ces Propositions, ie veux bien accorder à M. C. que ie ne les ay pas bien establies, pourueu qu'il confesse qu'il ne les a pas bien destruites; et quand il y auroit reüssi, que cela ne feroit aucun preiudice au droit que ie deffends.

Comment les Bestes iugent des choses.

Mais finissons ce fascheux discours par l'addresse dont il se sert à monstrer que les Bestes ne iugent point que les choses leur sont bonnes ou mauuaises. Car il veut faire passer pour vne preuue authentique le sentiment *de la plusspart des*
143 *Philosophes qui croyent qu'elles ne iugent de rien, & qu'elles connoissent les choses qui leur sont bonnes par de simples conceptions, sans affirmer qu'elles soient bonnes.* A la verité s'il pouuoit m'obliger à receuoir pour Iuges de nostre different ceux qui sont mes parties, il auroit trouué vn merueilleux expedient pour gaigner son procez. Ie sçay que c'est l'opinion commune; & que l'Escole enseigne que l'Imagination *n'est dite composer qu'entant qu'elle considere deux Images à la fois* comme il dit. Mais ce sont-là des Iuges ou des tesmoins interessez que ie recuse en cette cause: S'il la falloit decider par authorité, celle de M. C. auroit toute seule autant de pouuoir sur moy que celle de tous les Philosophes qu'il cite; Et où il ne sera point necessaire d'apporter de Raisons, ie suiuray aussi volontiers son aduis que celuy de toute l'Escole. Mais icy il en faut par necessité, & il ne suffit pas de dire que les Bestes ne

Iugent de rien, il le faut prouuer par quelques raisons qui soient du moins apparentes, & ne nous assujettir pas à la tyrannie de ces Philosophes qui n'auoient point d'autre motif pour croire les choses, sinon que leur Maistre l'auoit dit.

Quoy! M. C. voudroit-il que sur sa simple parole on creust, *Que les Bestes ne Iugent des objets de leur appetit que comme les Sens Externes iugent qu'vne odeur fait bien ou mal, que le Feu brûle, que le Miel est doux & l'Absynthe amer, sans qu'il soit necessaire pour connoistre ces choses que la Langue die, cela est doux, cela est amer?* 125

Premierement il confond des Connoissances qui sont tout a fait differentes: Car les Sens connoissent d'vne autre façon que le Miel est doux & l'Absynthe amer, qu'ils ne font que le feu brusle, & qu'vne odeur fait du bien ou du mal. Et ie luy accorderay tousiours que les Bestes ne Iugent des objets de leur appetit que comme les Sens connoissent que le Feu brusle, ou qu'vne odeur est mauuaise. Mais ie luy nieray en mesme temps qu'ils Iugent des objets de leur appetit de la mesme sorte que le Goust juge de la douceur du Miel & de l'amertume de l'Absynthe.

Car le Sens peut connoistre par vne simple

conception la douceur du Miel, dautant que c'est l'objet propre & immediat du Goust, & qu'il n'est pas tousiours necessaire que l'Imagination fasse progrez d'vne chose à l'autre: Mais quand il iuge que le Feu brusle, elle passe non seulement de la cause à l'effect, mais elle adiouste encore vne Image qui n'est pas sensible à celle qui l'est, en iugeant que la brusture est mauuaise, qui est vne Image que les Sens ne luy ont point fournie; puisque estre Bon ou mauuais, vtile ou inutile, sont des choses qui se connoissent *per Species non sensatas*, comme dit l'Escole, & qui demandent outre le Iugement des Sens celuy de la Faculté Estimatiue.

Mais ie dis bien plus, pour faire ce Iugement la Raison y est souuent employée: Car quand vn Animal void le feu, & qu'il ne veut pas s'en approcher de crainte d'en estre bruslé, il faut qu'il ait esprouué que c'est l'effect du Feu de brusler, & qu'il se souuienne du mal que cela luy a fait autresfois; et par consequent il faut qu'il vnisse l'Image de la brusture & du mal qu'il en a receu, auec celle de l'objet present & celle du mal qu'il en apprehende. Ce qu'il ne sçauroit faire sans discours comme nous monstrerons icy apres.

D'ailleurs qu'estoit-il besoin d'adiouster, *Que pour connoistre les choses il n'est point necessaire que la Langue die cela est doux, cela est amer.* Croit-il qu'on ne puisse faire de Propositions sans parler, & que les iugemens que l'Ame fait en soy-mesme sans les exprimer par le langage, ne soient pas de veritables Iugemens? Si cela estoit les Muets seroient bien plus mal-heureux que l'on ne pense, puis qu'ils n'auroient pas seulement perdu la parole, mais encore le iugement & la raison. Quoy qu'il en soit, ce n'est pas la Langue qui fait les Propositions, c'est la Faculté de l'Ame, & les paroles n'en sont que les Images & les copies.

Mais peut-estre que M. C. a voulu dire la mesme chose, & que sa Langue, comme on dit, a preuenu sa pensée. Car il y a grande apparence qu'au lieu de dire que lors que le Sens iuge de la douceur du Miel & de l'amertume de l'Absynthe, il n'est pas necessaire pour connoistre ces choses que l'Imagination conçoiue que cela est doux, que cela est amer, puis qu'il connoist ces objets par vne premiere & simple conception; Il a escrit sans y penser, *qu'il n'est pas necessaire que la Langue le die.* Pour moy qui veux traiter de bonne foy auec luy, ie veux bien quitter

quitter l'auantage que ses paroles m'ont donné, et luy accorder qu'il est veritable que quand les Sens connoissent leurs objets par vne simple Conception, l'Imagination ne fait point de Propositions, parce qu'elle ne fait alors aucune vnion & que les choses se presentent à elle toutes vnies : Mais ce n'est pas à dire qu'elle se les represente tousiours ainsi, & qu'elle ne les connoisse souuent l'vne apres l'autre : Car vn Animal peut voir du Miel sans sçauoir s'il est Doux ; et apres qu'il en aura connu la douceur, vnir l'Image du Doux auec celle du Miel ; auquel cas il fait sans doute vne Proposition. Et certes il est impossible de conceuoir la nature actiue & remuante de cette faculté, sans voir en mesme temps qu'elle peut passer d'vne chose à l'autre; et qu'ayant la puissance d'en conseruer les Images, elle ne les assemble & ne les separe *comme il luy plaist*.

142 I'adiouste ce mot pour des-abuser M. C. qui a creu qu'il emportoit tousiours choix & liberté. Car nostre Langue s'en sert d'ordinaire aussi-bien que de *Vouloir*, pour marquer les actions que les Animaux font de leur mouuement propre ; ainsi l'on dit qu'vne Beste va où elle veut ; qu'elle mange ce qui luy plaist, &c. Et en ce sens il n'y a aucun inconuenient

que l'Imagination vniſſe les Images comme il luy plaiſt.

Qu'eſt-ce que l'Abſtraction Negatiue.

Mais c'eſt l'ordinaire de M. C. de s'amuſer à critiquer ſur les paroles, & à leur donner telle explication qu'il veut, comme il fait icy, & comme il a encore fait ſur le mot *d'Abſtraction Negatiue.* Car ſur ce que i'auois dit que l'Imagination peut conceuoir vn Accident ſans prendre garde aux autres, & que cela s'appelloit *Abſtraction Negatiue*, Il dit, *que cela ſe peut faire ſans negation, & que ce n'eſt pas parler dans les termes de l'Art que de l'appeller ainſi.*

Mais outre qu'apres m'eſtre expliqué de ce que i'entendois par ce mot, il n'y auoit plus de difficulté dans la choſe, & qu'il m'eſtoit permis de l'appeller comme ie voudrois: Ie pourrois luy reſpondre qu'il me fait bien iuger que tous les termes de l'Art ne luy ſont pas connus, et qu'il n'a point ouy parler de certaines choſes que l'Eſcole dit eſtre par tout Negatiuement : ou ce terme auſſi-bien que celuy *d'Abſtraction Negatiue*, quoy qu'il n'emporte pas vne Negation directe, en marque neantmoins vne oblique & indirecte. En effect quand l'on dit que l'Imagination conçoit vne choſe ſans prendre garde aux autres, on deſigne indirectement la Nega-

ſion des choſes auſquelles on ne prend pas garde. Mais laiſſons ces vetilles, & demandons à M. C. ſi apres luy auoir fait voir le deffaut des obiections qu'il a apportées, il croit encore *qu'il y ait eu de la temerite en moy à ſouſtenir que l'Imagination des Beſtes fait des Propoſitions*; Et s'il ne craint point que ce reproche ne retombe iuſtement ſur luy, ayant fait tant de bruit & ſi peu d'effect, & voulant triompher apres s'eſtre ſi mal deffendu. Certainement s'il n'y reüſſiſt mieux cy-apres: Ie voy bien qu'il aura grande part à la gloire que i'auray d'auoir montré que les Beſtes Raiſonnent, la foibleſſe de ſes Raiſons eſtant capable de perſuader autant cette verité que la force des miennes.

Fin de la Deuxieſme Partie.

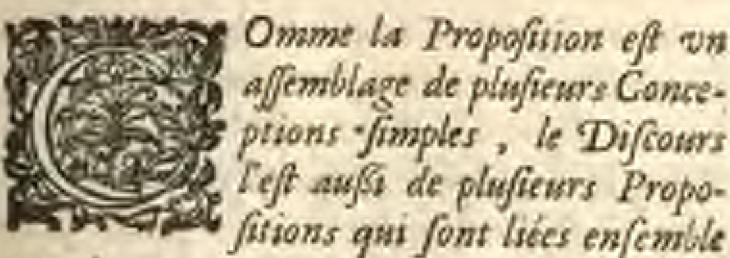




QVE L'IMAGINATION PEVT VNIR PLVSIEVRS PROPOSITIONS.

Et en faire des Raisonnemens.

TROISIESME PARTIE.



Omme la Proposition est vn assemblage de plusieurs Conceptions simples, le Discours l'est aussi de plusieurs Propositions qui sont liées ensemble par des termes communs : De sorte que si l'Imagination peut faire des Propositions, c'est vn grand prejugé qu'elle peut aussi fai-

re des Raisonnemens, supposé qu'elle puisse employer des termes communs qui les lient ensemble. Apres auoir donc montré au Chapitre precedent qu'elle peut faire des Propositions, il faut maintenant prouuer qu'elle y peut employer ces termes communs: Car delà il s'ensuiura necessairement qu'elle pourra Raisonner, & passer d'vne chose plus connuë à celle qui l'est moins, en sorte que la Connoissance de la premiere soit cause de celle qu'elle acquiert apres; En quoy l'on veut que consiste la nature du Raisonnement.

Les Images ne se cõfondent pas.

A ce dessein nous auons fait voir que quand plusieurs Images s'vnissent dans l'Ame, elles ne se confondent pas de telle sorte qu'elles ne gardent tousiours leur distinction naturelle; Et qu'elles sont semblables en cela aux Especes visibles qui s'vnissent dans l'air sans confusion & qui se ramassent, s'il faut ainsi dire, iusques à vn poinct sans rompre l'ordre & la distinction naturelle qu'elles ont. De sorte qu'à proprement parler l'Imagination Joint plustost les Phantos-

mes qu'elle ne les Vnist, car elle les range & les place sans les mesler, elle les assemble sans les confondre, & faisant vn tout de plusieurs parties differentes, elle laisse chacune en son ordre & dans sa determination particuliere. Cela presupposé puisque l'Imagination par le consentement mesme de nos aduersaires peut considerer vn accident d'vne chose sans prendre garde aux autres, & s'arrester à ce qui est Doux sans penser à ce qui est Blanc; Elle peut aussi considerer ce qui est Blanc sans penser à ce qui est Doux: Et par consequent elle peut connoistre separement toutes les Images qui sont vnies & jointes ensemble. Or si elle peut vnir deux Images differentes comme nous auons montré, elle peut r'assembler celles qu'elle a conceuës separement, & former autant de diuerses Propositions qu'elle fera de diuerses vnions, puisque la Proposition n'est autre chose que l'vnion qu'elle fait de deux conceptions simples. Car ayant conceu vne chose qui est Blanche, Molle, Douce & bonne à manger; *elle peut s'arrester au* Blanc,

L'Imagination les peut separer l'vne apres l'autre & les vnit ensemble.

au Mol, *au* Doux, *ou au* Bon à manger, *sans les considerer tous ensemble : Et dans le pouuoir qu'elle a d'vnir les Images, elle peut aussi assembler le* Blanc *auec le* Mol, *&* le Mol *auec le* Doux, *& le* Doux *auec le* Bon à manger, *& joindre en suite le premier auec le dernier, n'y ayant pas plus de raison pourquoy elle puisse vnir le* Blanc *auec le* Mol, *que le* Blanc *auec le* Bon à manger. *En vn mot, elle peut faire plusieurs Propositions & retourner apres sur sa premiere notion pour l'vnir auec la derniere, en quoy consiste la Nature du Raisonnement, comme nous montrerons plus amplement cy-apres.*

Exemple du Syllogisme que l'Imagination fait.

Or si elle est capable de ces actions elle fait sans doute vn Raisonnement qu'on appelle Gradation, *& mesme vn parfait Syllogisme si l'on en retranche vne Proposition comme il luy arriue souuent : Car elle fait trois Propositions, dont la premiere est jointe auec la seconde par vn terme commun à sçauoir le* Doux, *Et la derniere auec les deux autres à sçauoir par celuy de* Blanc

&

& par celuy de Bon à manger; *comme on peut voir icy,*

Ce Blanc eſt Doux,
Ce Doux eſt bon à manger,
Donc ce Blanc eſt bon à manger.

L'Imagination va d'vne choſe connuë à vne inconnuë.

Mais outre la liaiſon de ces Propoſitions, quand il ſeroit de l'Eſſence du Raiſonnement de paſſer d'vne choſe connuë à vne inconnuë, il eſt certain que l'Imagination fait le meſme progrez en ces rencontres. Car elle ne connoiſt pas d'abord que ce Blanc eſt bon à manger, *mais ſeulement apres qu'ell'a connu qu'il eſt* Doux, *et que* le Doux eſt bon à manger. *En effect, quand vn Chien a veu vne choſe blanche quoy qu'il s'en approche pour la manger, il ne la mange pas neantmoins ſans l'auoir ſentie & gouſtée auparauant; qui eſt vne marque euidente qu'il ne ſçait pas certainement que cette choſe blanche eſt bonne à manger s'il ne paſſe par les autres qualitez qui luy en peuuent donner vne parfaite connoiſſance. Et certainement qui voudra conſiderer la differente Connexion que les As-*

cidens sensibles ont auec la nature des choses, & que la Saueur par exemple en a plus auec la bonté des alimens que l'Odeur ou la Couleur ; Il sera contraint d'auoüer que c'est vne necessité que l'Imagination passe souuent d'vne chose plus connuë à celle qui l'est moins ; et par consequent qu'elle fasse diuers jugemens qui ont la liaison & le progrez que demandent les vrays Syllogismes, & qui luy font connoistre des choses dont elle n'estoit pas asseurée, par d'autres qui luy sont euidentes.

Cette Raison que nous auons icy vn peu plus estenduë qu'elle n'est en nostre premier Discours, a esté confirmée par trois diuerses experiences qui regnent presque en toutes les actions des Animaux.

I. Experience. *La premiere est telle. Vn Chien veut manger quelque chose qui est penduë en haut: Il la considere, il abboye contr'elle, il tourne, il saute sans y pouuoir atteindre : En fin il remarque vn lieu esleué par lequel il peut monter sur vn autre, & par celuy cy attraper la chose qu'il desire. Ie dis que ce-*

là ne se peut faire qu'il ne joigne le Phantosme du lieu où il est auec celuy du premier degré, & celuy-cy auec le dernier, & en suite auec la chose qu'il veut auoir; et que tout cela luy seroit inutile s'il ne r'assembloit la premiere notion auec la derniere; puisque c'est par cette derniere action qu'il connoist que la chose qu'il auoit auparauant iugée impossible, ne l'est plus. Et partant comme cet assemblage ne se peut faire sans ioindre diuerses Propositions par des termes communs, & sans passer d'vne chose plus connuë à vne autre qui l'est moins, il faut qu'il y ait là vn veritable Raisonnement.

La seconde, consiste dans les Ruses dont les Animaux se seruent à la Chasse qu'ils se font les vns aux autres, où il est necessaire que leur Imagination se figure des moyens sans lesquels ils voyent bien qu'ils ne pourroient rien prendre. Car il faut qu'ils fassent alors vn dessein de poursuiure leur Proye; et que la difficulté qu'ils y rencontrent les oblige d'en former vn autre pour employer la Ruse sans laquelle ils ne la II. Experience.

peuuent prendre ; Et qu'enfin ils ioignent la Ruse auec la Prise : Ce qui ne se peut faire sans discours comme il est aisé à iuger.

III. Experience. La derniere, que l'ordre de nostre premier Traité nous a obligé de detacher de celles-cy pour monstrer, *Que la Coustume & l'Instruction ne s'acquierent iamais sans discours*, peut icy reprendre son rang comme celle qui est decisiue, & qui ne reçoit aucune responce vallable. Il est donc vray que quand l'on instruit ou que l'on accoustume les Animaux à faire quelque chose par les caresses ou par les menaces qu'on leur fait, et qu'apres cela le souuenir qu'ils en ont les engage à faire la mesme chose qu'on leur a enseignée, il faut que l'Imagination raisonne ainsi : Que puisque telle chose leur a autrefois causé du bien ou du mal, celle qui se presente luy estant semblable, doit aussi causer le mesme effect. Car les Images des Coups qu'ils ont receus sont differentes de celles que l'Imagination forme alors, puisque celles-là sont des choses passées, & que

celles-cy sont des presentes & des futures; De sorte qu'il faut qu'elle vnisse l'Image de la chose presente auec celle du passé qui luy est connuë, et que par celle-cy elle connoisse celle qui est a venir. Or si ce n'est là Raisonner, il n'y a point de Raisonnement au monde; et si c'est vn veritable Discours, il n'y a guere d'actions ou les Bestes ne Raisonnent. Tout ce qui peut faire icy quelque difficulté est de sçauoir si l'imagination peut connoistre les choses passées, presentes & à venir. Mais si l'on considere que les Bestes esperent, qu'elles craignent, & qu'elles desirent, il n'y aura plus lieu de douter de cette verité, puisque ces passions supposent la connoissance du bien & du mal a venir: Car si elles sont capables de connoistre cette difference de temps qui est la plus difficile à connoistre, les autres qui sont plus faciles ne leur seront pas inconnuës, la Memoire estant destinée pour les choses passées, & les Sens pour celles qui sont presentes.

Nous pouuons encore adiouster icy la preuue que nous auons apportée pour mon- 4. Preuue du Raisonnement des Bestes.

trer que l'instinct est tousiours accompagné de la Raison, puis qu'elle confirme la verité que nous establissons. Car comme le mouuement de l'Appetit doit preceder toutes les actions des Bestes, & que ce mouuement là est tousiours deuancé de plusieurs Propositions qui sont terminées par l'Operation qui en est comme la Conclusion, ainsi que veut Aristote; Il faut que toutes ces Propositions qui se lient par des Termes communs & qui instruisent l'Ame de ce qu'elle doit faire, ayent la forme d'vn veritable Raisonnement. En effect, auant qu'vn Animal se porte à faire quelque chose, il est necessaire qu'il connoisse qu'elle est bonne, & puis apres qu'elle est faisable, et enfin que le Iugement practic interuienne par lequel l'Imagination juge qu'il la faut faire; En suite dequoy l'Appetit s'esmeut & fait agir les Organes. Et pour montrer que ces diuerses Propositions sont necessaires en ces rencontres, outre que le Sens commun nous l'apprend; C'est que souuent les Chiens & les Oyseaux de Chas-

ſe voyent leur Proye ſans la pourſuiure, ne iugeant pas qu'ils la puiſſent prendre à cauſe qu'elle eſt trop eſloignée ; Quelquefois meſme ils ſemblent douter, & ont apparemment de la peine à ſe reſoudre s'ils la doiuent pourſuiure ou non. Or il eſt certain qu'en voyant la Proye ils la iugent bonne, & que ne la voulant pas pourſuiure, ils iugent que la choſe n'eſt pas faiſable : Ainſi la Concluſion qui conſiſte dans l'operation manque, faute d'vne des Propoſitions, comme il arriue dans tous les vrays Syllogiſmes.

CE ſont là les Raiſons que nous auons creu deuoir employer pour monstrer que les Animaux Raiſonnent : Car bien qu'il y en ait vne infinité d'autres, d'vne partie deſquelles quelques grands Perſonnages ſe ſont deſia ſeruis, & qui peuuent eſtre augmentées par celles que les gens d'Eſprit peuuent tirer d'vne ſi riche & ſi feconde matiere : Nous n'auons pas iugé qu'elles peuſſent s'accommoder aux Principes que nous auons poſez, ny à la briefueté.

Obſeruation ſur la Cenſure de cette 3. Partie.

que nous auons recherchée, n'y à la creance que nous auons euë que les nostres pouuoient toutes seules demonstrer cette verité. Il faut voir maintenant quelles atteintes elles ont receu de la Critique de M. C. & si elles ont esté affoiblies par ses attaques.

Mais auparauant ie suis contraint de dire que i'ay vn Ennemy en teste fort sage & fort aduisé, & qui dans la deffiance qu'il a de ses forces s'est serui de toute l'addresse des grands Capitaines qui prennent autant qu'ils peuuent l'auantage du Soleil & du vent, & qui amusent l'ennemy par de legeres escarmouches, sans le vouloir choquer de front & decider l'affaire par vn iuste combat.

Car outre que M. C. pense auoir mis Aristote de son party, & nous auoir opposé toutes les loix des Syllogismes; Comme si luy-mesme eust esté le Chef de mes Raisons, il les a disposées comme il a voulu, & par vn ordre bien estrange il a refuté mes Conclusions auant que d'en examiner les fondemens, et pour toutes Objections il n'a apporté que des inconueniens imaginaires ou des Paralogismes. En effect au Chapitre 14. Il traite à fonds la question de la Raison des Bestes; Au 16. il monstre qu'elles ne font point de Propositions;

Et

et sur la fin il parle de la Connoissance des Sens qui est la premiere de toutes les Connoissances. D'ailleurs souuent il detache vne Raison d'vn sujet où elle est affectée pour la ioindre auec vn autre où elle est inutile ; Et ce que ie trouue de meilleur, comme s'il s'estoit imaginé que i'eusse suiuy l'ordre qu'il tient, il m'accuse en beaucoup d'endroits de supposition de choses comme non prouuées, à cause qu'il n'en a point encore parlé, sans se souuenir que ie les ay demonstrées auparauant. Mais à toutes ces ruses qui perdent leur nom & leur effect quand elles sont decouuertes, nous pouuons dire icy en gros à M. C. en attendant que nous les considerions en detail.

Les regles de Logique ne destruisent pour le raisonnement des Bestes.

Premierement qu'Aristote, ny toutes les regles de Logique qu'il nous a données ne destruisent point la forme de Raisonner dont les Animaux se seruent ; parce que ce sont comme deux Estats differens qui se gouuernent par de differentes Loix ; Et si Aristote a donné celles qui sont necessaires à l'Entendement pour former ses discours, ce n'est pas à dire qu'il n'y en ait d'autres pour ceux de l'Imagination. Ie veux bien que ce soit vne Maxime indubitable, que de Propositions particulieres on ne peut tirer au-

cune Conclusion legitime, et que la Quatriesme Figure de Galien soit inutile & mesme vicieuse : mais cela à lieu seulement dans le Raisonnement Humain qui demande tousiours quelque Proposition vniuerselle, & non pas en celuy des Bestes qui ne se peut former que de Iugemens particuliers. Si M.C. eust voulu bien appuyer la consequence qu'il tire de ce qui se dit dans l'Escole, il deuoit premierement faire voir que l'on ne peut faire de Raisonnement sans quelque Proposition vniuerselle. Car quoy qu'il ait tasché à le prouuer, outre que le Syllogisme Expositif le conuaincra tousiours, il ne sçauroit iamais faire que ce ne soit là vn veritable Syllogisme.

Ce Blanc est Doux,
Ce Doux est bon à manger.
Donc ce Blanc est bon à manger.

Et il ne sert de rien de nous opposer qu'il est dans la Quatriesme Figure : Car quand cela seroit veritable, cette Figure n'est point vicieuse dans les Raisonnemens de l'Imagination comme nous montrerons cy-apres : Et quand elle le seroit, il seroit tousiours vray qu'vn Syllogisme vicieux, est vn Syllogisme ; et l'on ne dira iamais que celuy qui Raisonne mal, ne Raisonne pas.

Au fonds il est certain que le Raisonnement en soy & sans en considerer les differences est vn discours qui de deux Propositions liées ensemble par vn terme commun en infere vne troisiesme : Et comme cela se peut faire par des Propositions particulieres aussi-bien que par des vniuerselles, il est indifferent pour la nature du Raisonnement en general que les vnes ou les autres y soient employées. Car s'il faut pour Raisonner que deux choses qui conuiennent en vne troisiesme, conuiennent aussi entr'elles-mesmes, & au contraire, cette Conuenance se trouue aussi-bien dans les Propositions particulieres que dans les vniuerselles ; comme on peut voir dans l'exemple proposé, où le *Blanc*, & le *Bon à manger* conuiennent auec le *Doux* qui leur est commun. En effect comme cette Conuenance est fondée sur vn *Tout* dans lequel beaucoup de choses sont comprises, et qu'il y a deux sortes de Tout, à sçauoir le particulier & l'vniuersel, il y a aussi deux sortes de Conuenance, l'vne qui est particuliere qui sert aux Raisonnemens particuliers, & l'autre vniuerselle qui sert aux Raisonnemens generaux. Mais nous expliquerons cecy plus amplement dans l'examen des Raisons de Monsieur C.

Le fondement du Raisonnement.

Ie dis en ſecond lieu pour ce qui regarde l'ordre qu'il a donné à ſes Matieres, Qu'encore qu'il ait penſé faire beaucoup pour ſa cauſe d'auoir tranſpoſé mes Raiſons & mes preuues, & d'eſtre allé d'abord à deſtruire le Raiſonnement des Beſtes, ſans auoir examiné les Principes ſur leſquels ie penſe l'auoir eſtably ; I'ay peur qu'on ne luy reproche qu'il n'a pas procedé de bonne foy, ny en bonne forme.

Comme les Raiſons ſont des lumieres qui perdent ou qui augmentent leur eſclat ſelon la ſituation qu'on leur donne ; Il eſt certain qu'ayant placé les miennes autrement qu'elles ne doiuent eſtre, il les a beaucoup affoiblies ; et que ceux qui ne ſe donneront pas la peine de les conſiderer exactement, n'y verront pas la clarté ny la force qu'elles peuuent auoir dans mon diſcours. Mais la queſtion eſt de ſçauoir s'il a deu me faire cette ſuperchetie : Car bien que chacun ſoit Maiſtre de l'ordre des choſes dont il traite, cela a ſon exception dans la Critique, & principalement quand on prend à taſche d'examiner tout ce qu'vn Autheur a eſcrit ſur quelque ſujet : Car alors la ſincerité & la bonne foy nous obligent de conſeruer les auantages legitimes qu'il s'eſt acquis dans la diſpoſition de

ses Matieres ; et qui les luy fait perdre, perd aussi la qualité de fidelle & de sincere.

Ie veux bien neantmoins que M. C. se deffende de tous ces deffaux ; mais ie ne croy pas qu'il puisse excuser celuy où il est tombé en s'attachant à ma Conclusion sans auoir destruit auparauant les fondemens sur lesquels elle est appuyée. Car quelque chose qu'il puisse dire à l'encontre, si i'ay bien prouué que l'Imagination vnit plusieurs Termes & plusieurs Propositions, & que la liaison que demande le Syllogisme se rencontre dans cette vnion ; il faudra qu'il confesse luy-mesme qu'elle discourt en ces rencontres: Et quelques Raisons qu'il apporte au contraire, elles ne decideront pas absolument la question, tandis que la mienne subsistera. Tout ce qu'elles pourront faire, ce sera de la rendre douteuse, & de nous reduire à l'aduis d'Aristote qui ne veut pas que l'on abandonne vne opinion bien establie pour quelques Objections, quand mesmes on n'y pourroit pas respondre.

Certainement M. C. deuoit suiure la Maxime des Conquerans qui ne laissent iamais derriere eux aucune place qui puisse empescher leurs progrez ou leur retraite : et luy qui ne tient que la partie Negatiue, & qui est seulement à ce qu'il

dit deffendeur en cette instance, il eust bien plustost fait de destruire mes Principes, & de rendre ainsi toutes mes consequences vaines, que de s'amuser à establir des choses incertaines sur des fondemens ruineux & à proposer des inconueniens dans les exemples que i'apporte, dont il ne peut tirer aucune Conclusion vniuerselle.

Encore si apres toutes ces grandes Conquestes qu'il pense auoir faites, il eust enfin attaqué le Fort où ie m'estois retranché, il y auroit quelque lieu de l'excuser : Mais quand il s'est presenté deuant, il a passé outre & a dit, *Que cela ne meritoit pas de l'arrester.* Pour moy i'en pourrois dire autant de ses Responces si ie ne sçauois qu'en quelque guerre que ce soit il n'y a rien qui soit à mespriser, & que mesme les fausses allarmes n'y sont pas inutiles pour la discipline. Celles qu'il nous a données icy ne regardent que les Exemples dont nous nous sommes seruis pour esclaircir la Raison fondamentale, par laquelle nous auons demonstré que les Bestes Raisonnent : De sorte qu'on peut dire en quelque façon qu'il n'en veut pas à nostre Corps d'armée, & qu'il n'a dessein que de nous enleuer quelque quartier.

Examen des Raisons que M. C. à apportées contre le Syllogisme que nous auons mis pour exemple du Raisonnement des Bestes.

CHAPITRE I.

130 IL dit donc en premier lieu, *Que quand ie suppose qu'vn Animal pressé de la faim void vne chose blanche, qu'il la sent molle, qu'il la trouue sauoureuse, & qu'apres cela il conclud que cette chose blanche est bonne à manger, Ie luy fais faire vne sorte de Raisonnement que l'Escole appelle* Sorites, *dont les Bestes ne sont nullement capables, puis qu'il y a beaucoup de personnes qui n'en sçauroient faire n'ayant pas assez d'haleine pour faire tant de Propositions, ny pour reprendre sans confusion vn terme fort esloigné. Et que d'ailleurs cette façon d'argumenter est fort incertaine & captieuse.*

Ie responds en vn mot à cette Objection, que quand cette forme d'argumenter est conduite par les Sens comme elle est icy, elle est fort facile à faire, par ce que la presence des objects empesche que l'Imagination ne se con-

Que les Bestes peuuent former vne Gradation.

fonde. En effect il n'y a point d'Homme si stupide qui n'en puisse faire d'vne infinité de Propositions de ce genre-là. Car qu'on luy presente vne vingtaine de choses mises par ordre, il peut dire que la premiere est deuant la seconde, que la seconde est deuant la troisiesme; et apres les auoir ainsi toutes parcouruës, conclure sans peine que la premiere est deuant la vingtiesme. D'ailleurs elle n'est point incertaine dans les choses qui sont confuses ensemble & comme Identifiées : Car si vne mesme chose est toute blanche, toute Molle, toute Douce, & toute bonne à manger ; il est certain que l'on peut dire asseurement que cette chose est Blanche, & que cette chose Blanche est bonne à manger. De sorte que l'Imagination allant d'vne qualité à l'autre par le moyen des Sens, elle ne peut iamais se tromper quand elle joint la premiere auec la derniere. Apres tout comme cette forme de discours n'est pas tousiours incertaine & captieuse, M. C. ne peut conclure autre chose sinon qu'il s'en trouue quelqu'vne qui est incertaine & captieuse, mais il ne s'ensuit pas que celle-cy ou celle-là le soit. Au pis aller, il prouueroit seulement que les Bestes se tromperoient souuent quand elles se seruiroient de cette forme de Raisonner. Ce qu'on luy accordera volontiers,

lontiers, puisque personne ne croit qu'elles soient infaillibles dans leurs Iugemens.

131. Il adiouste, *Que quand on retrancheroit vne de ces Propositions pour en faire ce Syllogisme.* Si ce Syllogisme est dans la 4. figure.

Ce Blanc est Doux,
Ce Doux est bon à manger,
Donc ce Blanc est bon à manger.

On n'en pourroit rien conclure Parce qu'il est en la Quatriesme Figure. Mais il nous deuoit dire en mesme temps quelle forme il donne à cette Quatriesme Figure, puisque tous ne la font pas d'vne mesme façon: Les vns se contentant de la disposition du Medium, les autres voulant que la Conclusion en soit Indirecte. Car s'il croit qu'il suffit que le Medium soit placé tout au contraire de ce qu'il est dans la Premiere Figure, cette Figure n'est point vicieuse, puis qu'elle proune & conclud sur le mesme principe & de la mesme façon que la Premiere: Elle est seulement inutile, puisque c'est la mesme en effect que la Premiere; à laquelle il est indifferent pour la force de l'Illation que le Medium soit Subiect ou Attribut dans l'vne des deux premieres Propositions. Or si cela est ainsi le Syllogisme proposé n'est point vicieux & conclud directement comme feroit le Syllogis-

me Expositif dans la Premiere Figure.

Mais si M. C. croit qu'il faille que la Conclusion y soit Indirecte, il s'est trompé quand il a voulu que le Syllogisme fust dans cette Figure. Car pour l'y mettre il faudroit en changer la Conclusion, & au lieu qu'elle porte, *Donc ce Blanc est bon à manger*, il faudroit dire, *Donc ce bon à manger est Blanc*. Ie dis bien dauantage, quand on l'auroit faite ainsi, encore ne seroit-elle pas Indirecte; parce qu'*estre Blanc, Doux & bon à manger*, sont icy des choses particulieres qui sont Identifiées en vn mesme sujet: Et partant on peut dire, *que ce Blanc est bon à manger*, et *que ce bon à manger est Blanc* sans se mettre au hazard de changer l'ordre naturel que ces choses doiuent garder entr'elles. Il n'en est pas ainsi quand il y a des Termes Generaux; car il faut necessairement que comme ils sont superieurs aux autres, ils gardent l'ordre naturel que leur superiorité demande; et quand ils entrent dans vne Conclusion contre cét ordre-là, la Conclusion est alors indirecte. En effect le vice qui se trouue dans la Quatriesme Figure où la Conclusion est indirecte ne vient que de ce que les Termes Generaux qui naturellement doiuent estre enoncez de leurs inferieurs, ne le sont pas dans la Conclusion. Or cette Raison

suppose qu'il y a des Termes Generaux & des Propositions Vniuerselles, & partant elle ne conclud rien s'il se trouue des Syllogismes en cette Figure où il n'y ait que des Termes & des Propositions particulieres. De sorte que nous pouuons conclure que le deffaut que l'on a remarqué dans cette façon d'argumenter ne regarde que le discours de l'Entendement, & non celuy de l'Imagination qui a ses Regles à part & qui n'est point assujetty à toutes les Maximes qui se tirent des Notions vniuerselles: Et de fait le Syllogisme Expositif à lieu dans toutes les Figures nonobstant les Loix qu'elles gardent pour l'vniuersalité des Propositions.

Qu'il y a quelque chose dans la Conclusion de ce Syllogisme qui n'est pas dans les antecedens.

Mais tirons nous de ces Espines ou l'Inaduertance de M. C. nous a conduits; Et voyons
113. s'il est vray, *Qu'il n'y ait rien dans la Conclusion de nostre Syllogisme qui ne soit dans la seconde Proposition*, comme il dit, d'où il infere *qu'elle est inutile, & partant qu'il n'y a là aucun Syllogisme.* La Raison qu'il en apporte est, *Que puisque de-*

nant que l'Animal forme la Conclusion de ce Syllogisme, il juge que le Doux qu'il tient entre les dents est bon à manger, il faut de necessité qu'il le mange, parce que la Connoissance n'est donnée aux Bestes que pour esmouuoir leur appetit, qui est forcé à se mouuoir par le premier Iugement practic qu'elles font, & qui par consequent ne leur donne pas le loisir de Philosopher sur des Propositions inutiles.

Et moy ie dis que M. C. ne s'est pas donné le loisir de Philosopher sur des Propositions vtiles & necessaires. Car il n'y a pas vne des Raisons qu'il apporte qui ne marque sa precipitation, les vnes se trouuant contraires à ce qu'il dit incontinent apres, les autres estant douteuses ou fausses, et toutes manquant de cette estroicte Connexion qui fait les bonnes Consequences.

En effect apres m'auoir objecté, qu'il n'y a rien dans la Conclusion du Syllogisme proposé qui ne soit dans la seconde Proposition : Il dit, *Que i'eusse mieux fait de le reduire à cét Enthymeme, Ce Blanc est Doux, donc il est bon à manger.* Mais ie voudrois bien luy demander, si dans cet Enthymeme il y a quelque chose dans la Conclusion qui ne soit pas dans l'Antecedent. S'il l'accorde, il faudra necessairement que dans la Conclusion de nostre Syllogisme il y ait aussi

quelque chose qui ne soit pas dans la seconde proposition, puisque cét Antecedent est semblable à cette seconde proposition. S'il le nie, comment veut-il que i'en fasse vn Enthymeme qui doit estre composé de deux Propositions. Car bien qu'il l'ait condamné en suite, ce n'est pas à cause qu'il n'y a rien dans la Conclusion qui ne soit dans l'Antecedent; mais parce qu'il faudroit, à ce qu'il dit, que l'Animal connust que tout ce qui est Doux est bon à manger. Nous examinerons cette Raison cy-apres; cependant M. C. se tirera s'il peut de l'embarras où cette responce le doit mettre.

Pour prendre l'affaire au fonds, il faut voir *si veritablement il n'y a rien dans la Conclusion de nostre Syllogisme qui ne soit dans la seconde Proposition.* Certainement si les Propositions sont differentes, parce qu'elles sont composées de Termes qui signifient de differentes choses; Ces deux cy sont aussi differentes l'vne de l'autre que quelques autres qui puissent entrer en vn Syllogisme; puisque le *Doux* est le subiect de la Mineure, et que le *Blanc* est le subiect de la Conclusion, et qu'il n'est pas possible de conceuoir qu'*estre Doux*, soit la mesme chose qu'*estre Blanc*. M. C. ne sçauroit raisonnablement contester cette verité. Mais il dit, *Que l'Animal s'arreste à la mineure*

sans passer à la Conclusion, parce qu'au mesme temps qu'il connoist que le Blanc est Doux, il connoist aussi qu'il est bon à manger, & qu'il faut necessairement qu'il le mange sans auoir le temps de former la Conclusion. Et quoy! ne peut-on pas l'empescher qu'il ne le mange? Et en ce cas il n'est pas vray que ce soit vne chose necessaire qu'il le mange, & qu'il ne puisse auoir le loisir de conclure. Sans doute M.C. a confondu l'Action auec le Desir: car il est certain que quand vn Animal connoist vne chose Douce, pour l'ordinaire il connoist en mesme temps qu'elle est bonne à manger, & qu'il la desire en mesme temps: Mais il ne s'ensuit pas de là qu'il la mange, & qu'il ne fasse autant de differentes Propositions qu'il vnit de differentes Notions: Or la notion du *Blanc* & du *Doux* est differente de celle de *bon à manger*, Et partant l'Animal fait autant de diuerses Propositions de ces trois Termes qu'il les vnit diuersement ensemble. Le plus fort de la difficulté & de l'obiection de M. C. consiste en cecy, que ces Propositions se font en mesme temps, & que le Discours demande qu'elle se fassent l'vne apres l'autre: Surquoy nous auons deux choses à montrer, à sçauoir, *Qu'elles ne se font pas tousiours en mesme temps, Et qu'il n'est pas necessaire pour le Discours qu'elle se fassent auec du temps.*

Les Propositions du Syllogisme ne se font pas tousjours en mesme temps.

Quant à la premiere, il est certain qu'vn Animal peut connoistre qu'vne chose est Douce, sans qu'il la Iuge bonne à manger; parce que s'il la iugeoit bonne à manger, il desireroit de la manger, & la mangeroit en effect s'il n'en estoit empesché: Or vn Animal qui n'a point de faim ne desire pas de manger ce qu'il a trouué de Doux, Et par consequent il ne iuge pas qu'il soit bon à manger. Car puisque l'Appetit sensitif est forcé à se mouuoir par le premier Iugement practic que fait l'Imagination comme dit M. C. & comme il est veritable; Si cét Animal auoit iugé qu'vne chose fust bonne à manger, il faudroit necessairement qu'apres ce Iugement practic il desirast de la manger, & par la mesme necessité qu'il la mangeast en effect, s'il n'y auoit aucun empeschement. Il peut donc connoistre vne chose Douce par le Iugement du goust qui ne le peut tromper, Et ne la iuger pas bonne à manger, parce qu'il n'a pas besoin de manger: Ainsi ces deux notions ne se font pas en mesme temps comme veut M. C. & partant elles peuuent entrer dans la forme du Syllogisme. Il nous obiectera peut estre que l'Exemple que nous auons mis en auant suppose que l'Animal est pressé de

la faim, qu'il a besoin de manger, & qu'en ce cas ces deux Propositions se feroient en mesme temps. Mais tout ce qu'il pourroit inferer de là ce seroit que cét Exemple ne seroit pas bon, & qu'il en faudroit apporter vn autre où ces Propositions se fissent l'vne apres l'autre, ce qui seroit tres-facile à faire. Neantmoins outre que nous pourrions dire que cet Animal auant qu'il fut pressé de la faim, pourroit auoir connu que la chose est Douce, & s'en ressouuenir apres que la faim luy seroit venuë, sans en faire vne nouuelle espreuue ; qu'alors il iugeroit qu'elle est bonne à manger ayant iugé auparauant qu'elle estoit Douce ; et qu'ainsi ces deux notions n'auroient pas esté faites en mesme temps. Sans nous amuser à respondre à ces vaines objections, il faut faire voir à M. C. *Qu'il n'est point necessaire pour le Discours que les Propositions qui le composent se fassent auec du temps.*

Qu'on peut Raisonner en vn moment.

Premierement si l'on en veut iuger par la nature de la Connoissance, on verra bien qu'vne action si excellente se doit faire auec toute la promptitude qui se remarque aux autres qui sont moins nobles qu'elle ; puisque cette façon d'agir

d'agir fait vne partie de leur perfection, & qu'à mesure que les causes sont plus parfaites, elles agissent plus promptement. En effect il n'y a rien du costé de la Faculté qui empesche qu'elle ne connoisse en vn instant; Et il ne luy est pas moins naturel d'agir de cette sorte qu'à la Lumiere & aux Couleurs qui n'ont pas besoin de temps pour produire leurs especes. L'experience nous fait voir euidemment cette verité dans les Sens qui connoissent leurs objects au mesme moment qu'ils se presentent à eux: Car s'il faut pour connoistre les choses qu'ils en produisent les Images, il est necessaire que les connoissant en vn moment ils en forment aussi les Images en vn moment. Mais cela ne paroist pas seulement dans les premieres Conceptions de l'Ame: Nous l'experimentons encore dans les Propositions & dans les Desseins qu'elle fait en vn instant; Et ce que nous auons dit des Songes marque assez qu'elle n'a pas besoin de temps pour vnir des choses qui sont differentes, & qui mesmes n'ont aucune connexion naturelle l'vne auec l'autre. De sorte que tout le doute qui peut naistre icy semble tomber sur l'vnion de diuerses Propositions, & principalement quand elles composent vn Raisonnement parfait.

Neantmoins qui voudra se consulter soy-

mesme & prendre garde à ses propres pensées, croira facilement qu'il n'y a point de choses qui se suiuent auec tant de vitesse ; Et que s'il y a quelque succession entr'elles, c'est vne succession d'ordre ou de nature, & non pas de temps. Que s'il ne veut pas s'en fier à son Iugement propre, & qu'il vueille encore sçauoir quel a esté celuy d'Aristote, il apprendra de luy que la Mineure & la Conclusion d'vn Syllogisme se connoissent en mesme temps & partant qu'elles se font en mesme temps, puisque connoistre & faire vne proposition est la mesme chose : Et de là on peut conclure que du moins deux Propositions qui ont connexion ensemble se peuuent former en vn moment. Or si cela est veritable comme les Escoles l'asseurent c'est vn grand prejugé que les deux premieres Propositions d'vn Syllogisme se peuuent connoistre de la mesme sorte, puis qu'il semble qu'il n'y a pas plus de raison pourquoy la Mineure & la Conclusion se connoissent en mesme temps, que la Majeure & la Mineure: Ainsi on sera contraint d'aduoüer que tout le Syllogisme se peut faire en mesme temps.

2. Poster. l. de mem. & remin. (marginal note)

Mais sans nous seruir de la force des authoritez celle de la Raison suiuante peut leuer tous les doutes & decider entierement la question.

Ceux qui s'exercent à Raisonner sur quelque Matiere y trouuent à la fin vne si grande facilité qu'ils voyent en vn moment toutes les consequences qu'on en sçauroit tirer, & connoissent comme l'on dit, les Conclusions dans leurs principes. En ces rencontres il faut de necessité qu'ils Raisonnent; autrement il s'ensuiuroit qu'à force de Raisonner ils ne pourroient plus Raisonner, & que l'habitude qu'ils en auroient acquise, au lieu de perfectionner leur Raisonnement le destruiroit tout à fait. Ce qui seroit vne chose bien estrange & bien singuliere, veu que toutes les autres habitudes ne changent point la nature & l'essence de leurs actions, & ne tendent qu'à les rendre plus parfaites & plus accomplies: Or ce ne seroit pas laisser le Raisonnement en sa nature ny le rendre plus accompli que de l'oster entierement; comme il arriueroit sans doute s'il passoit à vne autre sorte de connoissance qui fust incompatible auec luy.

Et il ne sert de rien dire, *Que l'Intelligence* que l'on acquiert en suite est vne plus haute & plus noble action que celle de Raisonner; Et que pour ce sujet les Anges ne Raisonnent point, n'ayant point d'autre connoissance que

Que l'Intelligence suppose le Raisonnement.

l'Intelligence comme celle qui eſt la plus parfaite & la plus conforme à leur nature. Car on ne peut inferer de là que l'Intelligence ne ſoit pas vn veritable Raiſonnement, mais ſeulement que c'en eſt vn plus exquis, & qui n'a pas les deffaux qui ſe rencontrent aux noſtres.

En verité le temps que nous employons pour les former n'eſt pas vne choſe qui leur ſoit eſſentielle, c'eſt vne imperfection qui leur vient de la peſanteur & de la foibleſſe de noſtre Eſprit qui l'empeſchent de pouuoir penetrer tout d'vn coup la nature de certaines choſes, & de voir tout d'vne veuë les diuers rapports qu'elles ont entr'elles. Mais comme il peut corriger ces deffaux par l'exercice & par l'habitude, il peut auſſi oſter cette imperfection de ſes Raiſonnemens & les former auec tant de viteſſe qu'il n'y aura aucun interualle entre les Antecedens & les Concluſions qu'il en tire.

Pour reuenir à l'Intelligence, quoy qu'elle ſe faſſe en vn Inſtant, elle ne change pas l'ordre ny la connexion que les choſes ont entr'elles: Dautant qu'elle fait connoiſtre les premieres comme premieres, les ſecondes comme ſecondes, & ainſi des autres ſelon la ſuite naturelle qu'elles gardent. Or cela emporte neceſſaire-

ment la disposition & la liaison qui se trouue dans le Syllogisme, parce que si l'on connoist la connexion que la premiere a auec la seconde, & celle que la Seconde a auec la troisiesme ; Il faut de necessité qu'en fin on vienne à connoistre la connexion que la premiere a auec cette troisiesme, puisque c'est l'effect des precedentes & que l'effect est tousiours posterieur à sa cause dans l'ordre de nature, quoy qu'il ne le soit pas tousiours dans l'ordre du temps.

Qu'on ne dise point que ces choses se presentent toutes vnies, & qu'il en est de mesme que de diuers objects qui se font voir en mesme temps, sans qu'il soit besoin que l'Ame les vnisse, ny par consequent qu'elle en fasse aucun Iugement ny aucun Discours. Outre que ces diuers rapports & ces differentes connexions ne se peuuent connoistre sans comparer les choses, & qu'on ne les peut comparer que l'esprit n'aille alternatiuement de l'vne à l'autre pour voir les Relations mutuelles qu'elles ont ensemble ; ce qui ne se peut faire sans discours : Il n'est pas croyable que cette haute connoissance que l'on attribuë aux Anges soit semblable à la premiere notion des Sens, ny que ce soit vne simple conception ou apprehension des objects. L'ordre de la nature veut,

Que les Anges Raisonnent.

que s'il y a en nous quelque faculté ou action qui se doiue communiquer à des Esprits si purs & si parfaits ; ce doit estre la plus noble & la plus excellente : Or par le consentement de tous les Philosophes la troisiesme operation de l'Entendement est plus noble que la premiere ; et partant il faut que ce soit elle qui nous soit commune auec eux, il faut qu'ils connoissent toutes les choses par elle. Et i'oserois mesme dire que toute leur Connoissance n'est qu'vn perpetuel Raisonnement parce qu'ils ne connoissent pas comme nous les choses par parcelles ny successiuement ; mais voyant tout d'vn coup tout ce qui est en elles & remarquant tous les rapports qu'elles ont auec les autres, il est comme impossible que dans vn si grand concours de differens objects, & dans les diuers Retours que leur entendement est obligé de faire sur eux ils ne Raisonnent incessamment. Il semble mesme que cette admirable disposition que *Dieu* a mise dans tout l'Vniuers, demande, que puisque les choses qui tiennent les derniers degrez de la connoissance ne connoissent leurs objects que par de simples & de premieres notions : Celles qui sont au supréme degré & qui sont les plus parfaites de toutes, ne doiuent connoistre les leurs que par le Discours.

Ie ſçay bien que dans l'Eſcole il y en a qui diſent que les Anges n'ont pas de ſimples Conceptions & Apprehenſions , & qu'ils connoiſſent les choſes en faiſant des Affirmations ou des Negations par vn ſimple Iugement qu'ils appellent d'Intelligence. Mais en ce cas il faut qu'ils aſſemblent ou qu'ils diuiſent les Images des choſes , parce que l'Affirmation & la Negation ne ſe peuuent former autrement que par l'vnion & la ſeparation des Images. Or ſi cela eſt ainſi il faut qu'ils Raiſonnent, parce que dans l'vnion de tant de diuerſes Images que la relation & la comparaiſon des choſes demande, la forme & la liaiſon du Diſcours s'y doit neceſſairement trouuer.

Quoy qu'il en ſoit le Diſcours qui ſe fait ainſi eſt tres-parfait, & n'a point les defauts qui ſe trouuent ordinairement aux autres, parce qu'il ſe fait en vn inſtant, & qu'il donne tout à la fois la connoiſſance de toutes les propoſitions qui le compoſent.

Vn Syllogiſme qui eſt fait en vn inſtant va des choſes connuës aux inconnuës.

Mais quoy ! Si cela eſt ainſi l'Entendement n'ira pas des choſes plus connuës à celles qui le ſont moins, comme on dit qu'il ſe fait touſiours dans le Diſcours. Certainement ſi par les choſes *plus connuës* on entend qu'elles doiuent eſtre

connuës quelque temps auant les autres, il est certain que ce progrez ne se fait pas icy où elles sont toutes connuës en mesme temps. Que si l'on entend que ces choses sont par Nature & par Raison plus connuës, parce que ce sont comme les principes & la source des autres; il ne faut pas douter qu'il ne s'y fasse vn progrez des choses qui sont par Nature plus connuës, à celles qui le sont moins : or les choses vniuerselles sont par Nature & par Raison plus connuës que les particulieres, les causes que les effects, en vn mot les premieres que les dernieres; quoy qu'elles se puissent toutes connoistre en mesme temps.

Mais ce n'est pas icy le lieu d'approfondir dauantage cette Matiere : Il suffit de dire que s'il y a quelque chose en cette opinion qui soit contraire aux sentimens ordinaires de l'Escole; C'est que l'Escole n'a pas consideré le Raisonnement en sa nature, mais en ses Especes, qu'elle a definy le Genre par ses differences, et qu'en fin elle s'est arrestée à la plus ordinaire façon de Raisonner qui se remarque aux Hommes, sans prendre garde aux autres, & sans s'aduiser que les Conditions qu'elle y a demandées estoient des deffaux & non pas des choses qui luy fussent essentielles.

Apres tout quand le Discours ne se pourroit

pas

pas faire en vn instant, il est tousiours vray qu'il se fait quelquefois si viste qu'il est impossible d'y pouuoir remarquer aucune succession de temps qui soit sensible & manifeste; et il n'y a point d'Esprit si pesant ny si stupide qui ne puisse faire espreuue en soy-mesme de l'extrême vitesse qu'il apporte à tirer certaines consequences & à Raisonner sur les choses que les Sens ou la Memoire luy presentent. Or ie n'en veux pas dauantage dans le different que i'ay auec M.C. pour luy fermer la bouche. Quand il m'oppose si souuent *le grand nombre de Propositions & de*
137 *Syllogismes que l'Animal seroit obligé de faire auant que de se porter à quelque chose s'il auoit la faculté de*
139. *Raisonner que nous luy donnons; Que quand il a trouué quelque obiect agreable son appetit le presse si fort qu'il n'a pas loisir de Raisonner là dessus; Et qu'en fin la precipitation auec laquelle il agit est incompatible auec tant de Propositions que nous luy faisons faire.* Car si tout cela se peut faire en vn moment, c'est à dire, en vn temps imperceptible, il n'y a point à craindre que l'Imagination n'ait pas le loisir de l'executer, ny que cela soit contraire à la precipitation auec laquelle les Animaux ont accoustumé d'agir.

Ce n'est pas pourtant que ie vueille que toutes les Propositions qu'ils font sur vn mesme

obiect se fassent en vn moment : Ie sçay qu'ils peuuent voir vne chose long-temps auant que de la gouster, et qu'apres l'auoir goustée ils n'auront pas à la mesme heure enuie de la manger, quoy qu'ils la trouuent bonne au goust ; parce que n'ayant pas besoin de manger, ils ne la conçoiuent pas bonne à manger. Mais ie pretends seulement de montrer par ce que nous venons de dire, qu'il y en a quelques-vnes qui se suiuent fort promptement, sans qu'il soit necessaire qu'il y ait vn espace sensible de temps entr'elles, & d'autres qui se forment l'vne apres l'autre auec beaucoup de temps, comme il arriue dans celles que nous faisons.

Les Termes de ce Syllogisme ne sont pas vniuersels.

Retournons à l'Examen du Syllogisme qui a fait tant de peine à M. C. & le deffendons des autres attaques qu'il luy donne. Il dit donc p. 126. *Que tous les termes qui le composent sont vniuersels, & partant qu'il est impossible que les Bestes s'en puissent seruir, puis qu'elles ne sont pas capables de former aucunes notions vniuerselles.*

Certainement ie dois croire que M. C. a bien mauuaise opinion de moy, de me faire vne obiection si puerile, & de penser me mettre en peine par vne petite subtilité de l'Escole qui n'est pas capable d'arrester le moindre Logicien.

Il n'y en a pas vn qui ne ſçache que les Termes ſont Communs & Generaux en deux manieres, ou parce qu'ils ſe peuuent appliquer à pluſieurs choſes, ou parce qu'ils ſignifient vne nature que l'on conçoit eſtre commune à pluſieurs choſes. On peut appliquer celuy de *Doux* à tous les objets particuliers que le Sens iuge eſtre doux, ſans que pour cela on penſe que la Douceur ſoit vne nature commune à tous ces ſubjects-là : Et c'eſt ainſi que l'Imagination s'en ſert, comme de tous les autres qui entrent dans le Syllogiſme propoſé : Mais en ce ſens là ils ne repreſentent aucune Idée vniuerſelle, Et partant M. C. n'en peut inferer ce qu'il pretend. En effect ſi ſa Raiſon eſtoit bonne, il faudroit qu'vn Animal ne peût pas meſme connoiſtre qu'vne choſe fut Douce, parce que le terme de *Doux* eſt à ce qu'il dit vn terme vniuerſel qui ſuppoſe vne Idée vniuerſelle dont les Beſtes ne ſont pas capables. S'il eſt donc vray que le Sens connoiſt le Doux, & que le Doux ne ſoit pas vn Terme vniuerſel, puiſque le Sens ne connoiſt que les choſes ſingulieres, pourquoy ſera-t'il pluſtoſt vniuerſel dans ce Syllogiſme que dans le Iugement que le Sens en fait. D'ailleurs quand tous ces termes de *Doux*, de *Bon*, de *Choſe* auroient vne ſignification plus generale

& plus transcendente qu'ils n'ont, ils la perdroient par la Restriction que leur donne le pronom demonstratif : Car quand on dit, *ce Doux, ce Bon, cette Chose*, on ne se figure plus rien de general ny de transcendant, mais l'Esprit s'arreste ordinairement à la singularité de la chose qui est exprimée par ces termes.

Pour conclure il n'est pas necessaire de sçauoir la connexion generale des Termes.

Il adjouste, *Que ce Syllogisme ne conclud rien à moins que de sçauoir que tout ce qui est Doux est bon à manger ; Et que si vne Beste ne sçait non seulement cette Proposition vniuerselle, mais encore son vniuersalité, elle ne peut employer la Douceur comme vn moyen pour en conclure la bonté de l'aliment.* Cette raison a pleu à M. C. car il la repete en la p. 152. où il insiste fort sur la connoissance que l'Animal doit auoir de la Connexion vniuerselle qu'il y a entre la Douceur & la Bonté de l'Aliment, pour en conclure que telle chose est bonne à manger.

Auant que d'entrer dans l'examen de nos opinions il faut que nous demeurions d'accord tous deux d'vne verité qui ne peut estre contredite, A sçauoir que quand vn Animal mange

quelque chose qu'il connoist estre Douce, il est certain qu'il la veut manger ; et qu'il ne la voudroit pas manger s'il ne la trouuoit bonne à manger parce qu'il n'y a que le Bon qui puisse esmouuoir l'Appetit : Et partant il connoist la connexion que la Douceur a auec la Bonté, puis qu'il ne trouue la chose bonne que parce qu'elle est douce, & que si elle n'estoit douce il ne la trouueroit pas bonne. La question est donc de sçauoir s'il est necessaire qu'il conoisse la Connexion vniuerselle de la Douceur auec la Bonté, ou s'il suffit qu'il connoisse seulement celle qui se trouue entre ces deux qualitez particulieres. Et il faut de necessité que M. C. prenne l'vn ou l'autre party, s'il n'a dessein de faire vn procez à la Nature aussi-bien qu'à moy. S'il croit donc que l'Animal connoisse la Connexion vniuerselle de la Douceur auec la Bonté, il n'y a rien alors qui empesche que l'Animal ne puisse tirer la consequence proposée, & qu'il ne concluë apres auoir connu qu'vne chose est douce, que telle chose est bonne à manger, parce qu'il connoist que tout ce qui est Doux est bon à manger : Et de cette sorte M. C. viendroit dans l'opinion que nous tenons que les Bestes Raisonnent, quoy que ce fut par vne autre voye. Car nous croyons qu'il suffit qu'elles

connoiſſent la Connexion particuliere de la Douceur auec la Bonté pour conclure que telle choſe eſt bonne à manger.

En effect s'il eſt vray qu'elles connoiſſent la Connexion que ces deux qualitez ont l'vne auec l'autre comme nous venons de montrer, & qu'elles ne puiſſent conceuoir rien d'vniuerſel cela eſtant au deſſus d'vne Faculté materielle, il eſt neceſſaire qu'elles connoiſſent la Connexion particuliere que ces deux choſes ont enſemble. Ainſi puis qu'elles iugent qu'vne choſe eſt bonne à manger, parce qu'elles la trouuent Douce, il s'enſuit que la Connoiſſance de cette Connexion particuliere ſuffit pour leur faire conclure que telle choſe eſt bonne à manger puis qu'en effect elles le font, & qu'elles ne ſont pas trompées en leur Iugement. I'aduoüe bien qu'il y a vne Connexion vniuerſelle de la Douceur auec la Bonté qui ſert de fondement à la verité particuliere que l'Animal connoiſt, mais elle eſt dans la Nature & non pas dans l'Imagination qui n'eſt point obligée de la connoiſtre pour inferer certainement qu'vne telle choſe en particulier eſt bonne à manger. Il en eſt comme de celuy qui fait quelque choſe par routine; car ce qu'il fait ſe trouue conforme aux Regles de l'Art quoy qu'il ne les ſçache point,

& son ignorance n'empesche pas qu'il ne le fasse aussi parfait qu'il sçauroit estre. Ainsi l'Imagination ne sçait point que tout ce qui est Doux est bon à manger, mais seulement que ce Doux est bon à manger ; Et auec cette connoissance particuliere elle sçait aussi certainement qu'elle le doit manger que si elle en auoit vne generale. Apres tout puisque ce qu'elle connoist ainsi se trouue veritable, qu'est-il besoin de le luy faire chercher par vne autre voye ? Et puis qu'on peut faire des Syllogismes de Propositions particulieres qui concluent bien, pourquoy celuy qu'elle fait ne pourra-t'il pas estre bon ?

M. C. dit là dessus, *Que de ce que quelque chose Douce est bonne à manger il ne s'ensuit pas que celle-là le soit.*

Il est vray & ie confesse que les Animaux s'y trompent quelquefois, aussi n'ay-ie point dit que leurs Syllogismes fussent demonstratifs ; c'est assez qu'ils soient probables, & que pour l'ordinaire ils leur fassent connoistre la Connexion particuliere que la Nature a mise entre ces deux qualitez : Car par elle ils sçauent que telle chose est bonne à manger auec autant de certitude que l'on peut sçauoir toutes les autres choses sensibles. Il est certain qu'ils ne sçauent pas

qu'ils le ſçachent : Car ſçauoir quelque choſe, & ſçauoir qu'on la ſçait, ſont deux choſes differentes quoy qu'il ſemble que M. C. les ait confonduës. Pour ſcauoir que l'on ſcait il faut conſiderer les Raiſons generales & la forme de Raiſonner dont on ſe ſert ; en vn mot il faut faire reflexion ſur ſa connoiſſance dont les Beſtes ne ſont pas capables. Mais pour ſcauoir & pour connoiſtre ſimplement vne choſe, cela n'eſt point neceſſaire, & il ſuffit que la notion que l'on en a ſoit ſemblable à la nature de la choſe qui ſe preſente ſans en examiner les principes ny les moyens par leſquels on la connoiſt.

Que la Douceur ne peut exciter l'Appetit, que l'imagination ne l'ait iugée Bonne.

Apres cela M. C. me fait 3. grandes Queſtions, & me demande, *Qui me peut auoir dit que les Beſtes ne mangent point qu'elles n'ayent fait tous ces beaux Raiſonnemens : Que la douceur ne ſuffit pas à mouuoir l'Appetit ſi l'Imagination ne connoiſt qu'elle eſt bonne à manger : Et qu'elle fait trois Jugemens differens, des deux premiers deſquels elle en infere vn troiſieſme?*

Mais ie n'ay qu'vn mot à luy reſpondre, c'eſt la Raiſon qui me la dit ; et ie m'eſtonne qu'a-

pres la luy auoir fait voir si claire & si euidente elle ne luy a persuadé la mesme chose. I'aurois bien plus de subjet de luy demander qui luy a dit ; *Que la Douceur suffit à mouuoir l'Appetit sans qu'il soit necessaire que l'Imagination iuge que la chose douce est bonne à manger.* Car il n'y a point de Philosophe qui luy ait pû apprendre cette Maxime, ny de Raison qui l'ait peû engager en vne proposition qui destruit les premiers elemens de la Philosophie. Tout le monde est d'accord que l'Appetit ne peut estre esmeu que par le bien, Et partant la Douceur comme Douceur ne le peut esmouuoir : il faut qu'elle soit connuë comme bonne, & non seulement comme bonne, mais encore comme bonne à manger si l'appetit la veut manger. Or le Sens ne connoist point cette bonté comme M. C. confesse incontinent apres, & partant il faut que ce soit l'Imagination, puisque l'Appetit ne donne aucune sorte de Connoissance.

Certainement il y à danger que ceux qui verront que M. C. s'est laissé abuser à des Erreurs si grossieres, ne se scandalisent du reproche
133. qu'il me fait, *De n'auoir apporté que de belles paroles pour soustenir mon opinion, sans m'estre mis en peine de l'appuyer par de bonnes Raisons* ; Et peut-estre qu'il s'en trouuera quelqu'vn qui dira, qu'il

ne s'est seruy ny des vnes ny des autres pour la destruire; et que comme il y a plus de peine à bastir qu'à ruiner il a sagement fait de *n'auoir rien voulu establir*, puis qu'il a si mal reüssi dans la chose qui estoit la plus facile. Pour moy tout ce que ie puis dire en cette rencontre est qu'il ne deuoit pas se contenter *d'apprendre de tous les* 21
Hommes à qui il a parlé que les Bestes ne Raisonnent point, Il deuoit encores s'informer des Raisons qu'ils auoient eües pour le croire, & les produire hardiment pour la deffense de la verité, pour la reputation de ceux à qui il a parlé, & peut estre pour l'instruction de tous ceux à qui il n'a point parlé.

Mais quoy ! pouuoit-il apporter de meilleure Raison pour prouuer que les Bestes ne Raisonnent point que l'experience qu'il en a faite en luy-mesme : Il a examiné à ce qu'il dit les actions de son Appetit sensitif, & apres les auoir trouuées toutes semblables à celles des Animaux, *Il conclud à son aduis fort seurement que puisque son Appetit fait les choses sans raison, & souuent contre la raison, celuy des Bestes doit agir de la mesme sorte.*

Ie suis rauy qu'apres auoir montré tant de fois que M. C. ne Raisonne point où il pense

bien Raisonner, il m'ait donné vne occasion pour faire voir qu'il Raisonne bien où il ne pense pas Raisonner : Et c'est-là où ie prendray plus facilement la liberté de luy dire qu'il se trompe, & que la pluspart de ses actions qu'il croit estre sans Raison se font auec vn parfait Raisonnement. Mais il faut qu'il prenne garde que c'est vn Raisonnement de son Imagination, & non pas de son Entendement : Car il est certain que dans la pluspart des actions qu'il reconnoist en luy mesme, & dans tous les Exemples qu'il apporte de ceux qui sont gouteux ou paralytiques, l'Imagination Raisonne tousiours à sa mode, & forme ses discours ordinaires auant que l'Appetit s'esmeuue. De sorte que nous pouuons employer pour luy & contre luy la Raison qu'il nous obiecte & dire, que puisque son Appetit qui est semblable à celuy des Bestes n'agit qu'en suite du Raisonnement de l'Imagination, il faut qu'il en soit de mesme de l'Appetit des Bestes : Et par vne Inuersion de la mesme preuue, puisque nous auons demonstré que l'Imagination des Bestes Raisonne deuant que l'Appetit s'esmeuue, il faut que la sienne Raisonne aussi auant que son Appetit se porte à quelque chose. Qu'il ne s'estonne point du peu de temps qu'elle employe à cela ; il ne

luy en faut point du tout, et s'il veut consi-
derer ce que nous auons dit cy-deuant, il con-
noistra que son Esprit est bien plus prompt &
va bien plus viste qu'il ne pense.

Apres cela il verra sans doute qu'il y a eu de la precipitation quand il nous a obiecté. *Que la Raison s'oppose aux mouuemens de l'Appetit; Que celuy-cy entreprend des choses que la Raison ne voudroit pas entreprendre; Et qu'il faudroit que les Bestes fussent plus raisonnables que les Hommes & que leur appetit fust entierement assubiecty à la Raison, s'il en attendoit les Jugemens & les resolutions deuant que de se porter à quelque chose.* Certainement auant que de produire toutes ces Raisons il deuoit meurement examiner si elles pouuoient seruir à sa cause; Pour moy qui iuge qu'elles luy sont inutiles ie les luy accorde tres-volontiers sans faire preiudice à la mienne; puisque le mot de *Raison* qu'il employe, ne s'entend que de la Raison humaine & intellectuelle, & non de celle de l'Imagination ou consiste tout nostre differend.

Mais c'est trop presser vn Homme qui ne se deffend plus. Cherchons des Ennemis ailleurs, & allons au secours de la premiere Experience que nous auons apportée pour confirmer nostre Raison fondamentale.

Examen des obiections que M. C. a faites contre la premiere de nos Experiences.

CHAPITRE II.

Elle porte qu'vn Chien qui veut prendre vne chose penduë en haut où il ne peut atteindre, apres auoir remarqué vn lieu esleué par lequel il peut monter sur vn autre, & de là attraper la chose qu'il desire ; doit necessairement assembler le Phantosme du lieu où il est, auec celuy du premier degré, & celuy-cy auec le dernier, & le dernier auec la chose qu'il veut auoir ; et que tout cela luy seroit inutile s'il ne r'assembloit la premiere notion qu'il a formée auec la derniere, puisque c'est elle qui luy fait iuger que la chose qu'il auoit creuë impossible ne l'est plus. EN QUOY CONSISTE LE RAISONNEMENT.

137. I'ay presque enuie d'accorder à M. C. tout ce qu'il m'obiecte icy : Car hors quelques lignes, il n'y a rien dans trois grandes pages qu'il employe pour refuter ce que ie viens de dire, qui blesse l'opinion que ie tiens : Et ie croy mesme que la plusspart des inconueniens qu'il y trouue

En quoy consiste le Raisonnement.

peuuent passer pour de nouuelles preuues qui la confirment. En effect quelle absurdité *y a-t'il qu'vn homme qui void vne Eschele dressée pour monter sur le toict d'vne maison, concluë auant que de s'en seruir qu'il n'y peut monter autrement? Pourquoy n'assemblera-t'il pas l'Image du lieu où il est auec celle du premier eschelon, & celle-cy auec celle du second, & ainsi de tous les autres? Et apres auoir fait autant de Propositions qu'il y a d'eschelons, pourquoy ne joindra-t'il pas la premiere notion qu'il a euë auec la derniere, pour conclure qu'il peut monter sur le toict par le moyen de l'Eschele?* Bien loin qu'il y ait là quelque chose d'absurde, il est impossible que cela se fasse autrement pour les Raisons que nous auons apportées au premier Chapitre de cet Ouurage.

M.C. dit là dessus, *Qu'il nous arriue tous les iours de monter & descendre, sans songer à ce que nous faisons, nostre raison estant alors occupée toute entiere à d'autres choses; & partant qu'il ne faut point se figurer qu'vn Chien Raisonne où les Hommes qui ont plus de facilité à Raisonner que les Bestes, ne Raisonnent point.* Mais il ne prend pas garde qu'il confond la Raison intellectuelle auec celle de l'Imagination, & que par consequent il n'en peut rien induire contre moy. Ie confesse auec luy que nostre Raison ne pense pas alors à l'ac- 157

tion que nous faisons ; mais ie nie que nostre Imagination n'y pense pas : Car le Sens ny l'Appetit ne peuuent agir qu'auec elle ; Et quand nous voyons la suite des degrez & que nous les montons l'vn apres l'autre, il faut qu'elle conduise nos yeux & nos pas. Or ie pretends que cela ne se peut faire sans Raisonner ; mais c'est vn Raisonnement qui est propre à l'Imagination où l'Entendement n'a point de part.

En quoy consiste le Raisonnement.

Au reste, ie ne veux pas m'arrester à ce qu'il
137. dit en suite, *Que la precipitation auec laquelle le Chien agit en cette rencontre est incompatible auec tant de Propositions, & auec la Deliberation qu'Aristote demande en ces sortes de Raisonnemens.* Car nous auons monstré cy-deuant que toutes ces Propositions se peuuent faire en vn moment ; Et nous aurons occasion cy-apres de luy faire voir qu'il n'a pas entendu Aristote, & que la Deliberation n'est point absolument necessaire à ces sortes de discours.

Mais ie ne puis laisser passer sans examen la
137. consequence qu'il tire, *Que le Coureur feroit autant de Syllogismes qu'il y a d'Eschelons en son Eschele s'il en assembloit les Images*, comme i'ay assuré : parce qu'elle nous donne subiect de monstrer qu'ell'est l'Action par laquelle l'Ame fait le Syllogisme, & pour le dire en vn mot, *Qu'elle est la*

En quoy consiste le Raisonnement.

forme & l'essence du Raisonnement dont la Philosophie n'a presque point parlé, & que M. C. semble auoir ignorée. En effect si pour assembler l'Image du premier eschelon auec celle du second, & celle-cy auec celle du troisiesme on fait vn Syllogisme comme pense M. C. il faut qu'il croye que le Syllogisme consiste en l'vnion de deux Propositions, & qu'autant de progrez que l'on fera d'vne Proposition à l'autre, ce soient autant de Syllogismes: Ou bien il auroit vainement proposé comme vne absurdité que le Coureur feroit autant de Syllogismes qu'il y auroit d'eschelons en son eschele.

En quoy consiste le Raisonnement & quelle est l'action que fait l'Ame en Raisonnant.

Certainement comme deux simples Notions ne font pas vne Proposition, & ne passent que pour vne premiere operation de l'entendement qui est redoublée; aussi deux Propositions ne font pas vn Syllogisme, & ne peuuent passer que pour vne seconde operation qui est repetée; & autant de Propositions qu'on y adioustera de nouueau ne seront qu'autant de repetitions de la mesme operation, & ne prendront iamais la nature & la forme du Syllogisme, si ce qui fait

la

la difference de la troisiesme operation d'auec la seconde ne s'y rencontre: Or puis qu'il n'y a rien dans le Syllogisme qui le distingue de tout autre assemblage de plusieurs propositions que le terme de *Donc*, il s'ensuit que ce terme est la marque de la difference essentielle du Syllogisme, & de l'action particuliere que l'Ame fait pour Raisonner. Car puisque les termes simples sont les marques de la production des Images où consiste la premiere operation, et que le Verbe, *Est*, designe l'vnion que l'Ame fait de plusieurs Images où consiste le Iugement, il faut que le mot de *Donc* marque aussi quelque action qui soit differente des deux autres, & où soit contenuë la forme & l'essence du Raisonnement. La question est donc de sçauoir quelle est cette Action qui est designée par ce terme.

EN QUOY CONSISTE LE RAISONNEMENT.

D'abord on pourroit s'imaginer que c'est l'Illation & l'Induction que l'Ame tire des notions precedentes. Mais, outre que dans toutes les Propositions Hypothetiques ou Conditionnelles, il y a Illation sans qu'il y ait de discours; Il s'ensuiuroit que la nature du Raisonnement seroit toute renfermée dans la Conclusion, parce qu'elle seule contient toute cette Illation. Quelques-vns disent que ce Mot designe la

En quoy consiste le Raisonnement.

Cause de la Conionction des termes, & que la Troisiesme Operation n'est differente de la Seconde que parce qu'elle montre la raison de la conionction des termes qui n'est point marquée dans la seconde : estant veritable que lors qu'on dit, l'Homme est risible, on ne dit point pourquoy il est risible ; mais quand on y adiouste le mot *Donc*, on marque la cause pourquoy on dit qu'il est risible, à sçauoir, parce qu'il est Raisonnable. Quoy que tout cela soit veritable, ce n'est pas là pourtant où consiste la difference precise & particuliere que nous cherchons, car le mesme inconuenient qui se trouue pour l'Illation se rencontre icy, veu que les Propositions conditionnelles marquent aussi-bien la Cause de la Consequence & de la Conionction des Termes que le Syllogisme ; puis qu'en disant ; si l'Homme est raisonnable, il faut qu'il soit risible ; on pretend de montrer qu'il est risible parce qu'il est raisonnable. Or s'il est vray qu'vne Proposition a cela de commun auec le Raisonnement de marquer la cause de la Conionction des Termes, il est certain que ce n'est pas là où l'on doit trouuer la difference qui distingue le Raisonnement d'auec la Seconde operation de l'Entendement. Ioinct que si le mot de *Donc* ne designe que la

Cauſe, il ne marquera pas vne action comme nous auons dit qu'il eſtoit neceſſaire. Si ce n'eſt qu'on vouluſt dire qu'il marque la deſignation que l'Ame fait elle-meſme de cette Cauſe. Mais il n'y a pas d'apparence qu'vne ſi noble & ſi grande operation où conſiſte le Diſcours ſoit reduite à ſi peu de choſe comme eſt cette deſignation ; qui meſme ſe trouueroit dans les Propoſitions Conditionnelles comme nous venons de monſtrer.

EN QUOY CONSISTE LE RAISONNEMENT.

Pour deſcouurir donc la force & le ſens d'vn mot, qui tout petit qu'il eſt, comprend toute l'eſtenduë de noſtre raiſon, il faut conſiderer que quand l'Ame lie pluſieurs Propoſitions enſemble, elle fait progrez d'vn terme à l'autre, & va touſiours en auant ſans retourner s'il faut ainſi dire ſur ſes pas, & que durant qu'elle marche ainſi, elle ne fait iamais de Syllogiſme, & n'a point ſubiect d'employer ce mot de *Donc*. En effect qu'on faſſe vne Gradation d'autant de Propoſitions qu'on voudra, & qu'elle ſoit par exemple de cinq comme eſt celle-cy.

Que ſignifie la force de Donc.

1. *Pierre eſt Homme*,
2. *L'Homme eſt Animal*,
3. *L'Animal eſt vn Corps*,
4. *Le Corps eſt vne Subſtance*,
5. *Donc Pierre eſt vne Subſtance.*

EN QUOY CONSISTE LE RAISONNEMENT.

Il est certain que les 4. premieres n'ont point la forme du Discours, parce que l'Ame va tout droit & passe directement de l'vne à l'autre. Mais quand elle vient à retourner sur sa premiere notion & qu'elle l'vnist auec la derniere, alors elle fait la Cinquiesme Proposition ou elle employe le mot de *Donc* qui seroit inutile en toutes les precedentes, & donne à toute la Gradation la forme du Discours: La mesme chose se fait dans tous les Syllogismes Categoriques, sinon que l'Entendement n'y joint pas comme icy la premiere notion auec la derniere; Mais tantost il joint la troisiesme auec la seconde, ou la seconde auec la troisiesme comme dans la Premiere Figure; Tantost la troisiesme auec la premiere dans la Seconde Figure; Tantost la quatriesme auec la secõde dans la Troisiesme Figure. Par exemple en ces deux Propositions, *l'Homme est Raisonnable*, *Pierre est Homme*, il y a 4. notions, & pour en tirer vne Conclusion, l'Entendement joint, *Pierre*, qui est la troisiesme notion, auec *Raisonnable* qui est la seconde, & conclud, *Donc Pierre est Raisonnable.* Ainsi dans la Troisiesme Figure, *tout Homme est Raisonnable*, *quelque Homme est Fol*, l'Entendement joint *Fol*, qui est la quatriesme notion auec *Raisonnable* qui est la seconde, & conclud, *Donc quelque Fol est Raison-*

nable, & ainsi des autres. Mais de quelque façon que cet assemblage se fasse il est tousiours vray que l'Ame fait vn Retour sur ses premieres notions : Et ce Retour fait non seulement la derniere Proposition où l'Ame s'arreste & se repose ; mais encore il lie ensemble les termes qui estoient comme espars & diuisez dans les precedentes. De sorte qu'on peut dire que l'Ame fait vn Cercle quand elle raisonne, & qu'elle se meut conformement à sa nature, puisque le mouuement Circulaire est le plus parfaict de tous, & celuy qui conuient aux choses les plus excellentes. Ce Retour est donc le mouuement qui fait proprement le Discours, & celuy qui le distingue de toutes les autres actions de l'Ame; et partant c'est luy que le terme de *Donc* doit designer. EN QUOY CONSISTE LE RAISONNEMENT.

Qu'on ne nous obiecte point qu'Aristote ne met pas la Conclusion pour partie du Syllogisme, & qu'ainsi ce Retour qui ne se trouue que dans la Conclusion, n'est point ce qui fait le Discours. Car Aristote considere le Syllogisme en Logicien comme l'Instrument par lequel on arriue à la Connoissance, auquel cas la Conclusion n'en est que l'effect ; et non pas en Physicien comme vne operation de l'Ame distincte des deux autres : aussi quand il en parle dans sa Phy-

En quoy consiste le Raisonnement.

sique il dit expressement que la Majeure & la Mineure luy seruent de Matiere, & par consequent la Conclusion en doit estre la forme, & la principale partie. Et certainement comme le Retour de l'Ame paroist principalement dans la Conclusion, on a eu raison de l'appeller la forme du Syllogisme, puisque la nature du Discours consiste en ce Mouuement: Mais aussi comme par ce Retour l'Ame reprend les termes des premieres Propositions, on peut dire que la forme du Syllogisme se respand en elles, & qu'en ce sens il le faut considerer comme vn Tout dont chaque Proposition fait vne partie Integrante, sans laquelle il ne peut estre entier ny parfaict.

Le retour de l'Imagination n'est pas vne Reflexion.

Il ne faut pas pourtant s'abbuser sur ce mot de *Retour* comme ie voy que la pluspart ont fait qui le prennent pour vne Reflexion. Car celle-cy à proprement parler se fait quand la faculté se reflechit sur elle-mesme & sur son action propre, les considerant separées de leur subjet. Et il est certain qu'il n'y a que l'Entendement qui puisse faire cette sorte de Reflexion, parce qu'elle ne se peut sans abstraction, dont l'Imagination n'est point capable. Mais quand l'Ame reprend vne Image qu'elle a desia formée pour la joindre auec vne autre, elle ne se replie pas sur el-

le-mesme ny sur sa connoissance, mais seulement sur l'effect de son action. Ainsi il n'y a point d'abstraction ny par consequent de veritable Reflexion. Et l'Imagination peut aussi-bien faire ce Retour que l'œil qui a veu diuers objects l'vn apres l'autre, peut retourner sur le premier qu'il auoit apperceu. D'où il faut tirer cette consequence qu'il n'y a rien dans le Raisonnement qui surpasse les forces de l'Imagination & qui soit au dessus de l'Ame des Bestes.

En quoy consiste le Raisonnement.

19. Il est temps de retourner à M. C. qui dit, *que le Chien ne iuge point de la possibilité de ce qu'il entreprend: Parce que si cela estoit, il ne feroit pas tant de sauts & d'efforts inutiles, & ne s'efforceroit pas de prendre ce que la plus stupide Raison luy montreroit estre trop esleué. Et de là il conclud que ce n'est pas la raison qui l'y porte, mais que c'est l'obiect qui l'attire & qui remuë ses Esprits.* Comme nous aurons cy-apres occasion de parler de cette Possibilité, ie diray seulement icy que les Animaux aussi-bien que les Hommes se trompent souuent dans le Iugement qu'ils en font, & que les vns & les autres se figurent souuent des choses possibles qui ne le sont point du tout; mais cela n'empesche pas qu'auant que de les entreprendre ils

En quoy consiste le Raisonnement.

n'en fassent le Iugement quelque faux & trompeur qu'il puisse estre comme nous montrerons. De sorte que cela ne doit point obliger M. C. à s'engager dans vne opinion extrauagante & contraire à toutes les Maximes de la Philosophie comme est celle qu'il semble vouloir deffendre quand il dit, *que l'object attire l'appetit & remue les Esprits :* 118. Car quoy que cela se peust expliquer d'vne Attraction Morale comme on parle dans les Escoles, & telle que le bien & la fin ont accoustumé de faire : Neantmoins en d'autres endroits il marque assez qu'il entend parler d'vne Attraction Physique, puis qu'il asseure que les Objects ont vne qualité aymantine qui suppose vne action de cet ordre-là. 114. 115. Ie ne voudrois pas pourtant insister là dessus, puis qu'il n'a pas voulu faire voir clairement ce qu'il en pensoit. Suiuons-le donc par vn autre chemin, & voyons quel effort il va faire contre les *Ruses* dont les Animaux se seruent dans la Chasse, lesquelles nous auons asseurées estre des effects de leur Raisonnement.

Examen de ce que M. C. a dit contre la seconde Experience que nous auons proposée touchant les Ruses des Bestes.

CHAPITRE III.

CErtainement on peut dire auec verité qu'il Des Ruses des Animaux.
s'oppose icy les Ruses aux Ruses ; & qu'il imite ces poissons qui respandent leur ancre pour se dérober aux yeux & aux filets du Pescheur. Car pour diminuer la clarté & l'euidence d'vne Raison dont il deuoit estre conuaincu; Il jette de l'obscurité dans mes paroles, & dit,
n.9 *Que toute la difficulté qui s'y trouue ne depend que de l'ambiguité des termes de Ruses & de Figurer.* Pour moy qui m'en sers dans l'vsage ordinaire qu'ils ont parmy nous, ie croy qu'à moins que d'estre Anglois ou Alleman on n'y peut trouuer aucun equiuoque. Apres tout quand il y en auroit, c'estoit à M. C. à l'oster, & à découurir apres, la foiblesse de cette Raison que i'ay cachée comme il feint sous l'ambiguité de ces deux Termes.

C'estoit encore à luy à proposer quelqu'vne de ces Ruses ; voire mesme il deuoit choisir entre toutes celle qui luy eust semblé la plus auantageuse pour moy ; afin qu'en monstrant que le Discours n'y a aucune part, il rendist ma Raison inutile. Cependant il pense s'estre bien mis à couuert en disant, *Que si i'eusse designé quelques-vnes de ces Ruses en particulier, il se fust efforcé de les expliquer.* Et quoy ! puisque ie les designois toutes, estoit-il de besoin que i'en marquasse aucune en particulier ; et puisque ie n'en exceptois point, ne deuoit-il pas iuger que ie croyois qu'il n'y en auoit pas vne qui ne seruist à ma cause, & que la premiere qu'il eust refutée rendoit mon objection vaine & deffectueuse. Certainement cela me fait souuenir de ces Fanfarons à qui on offre le choix du combat, & qui s'excusent apres sur ce qu'on ne leur a pas designé celuy de l'Espée où ils se vantent qu'ils eussent fais merueilles. 148

Pour moy ie ne sçay pas quelles eussent esté celles que M. C. eust faites dans vn Examen particulier ; mais ie puis dire qu'il n'en a pas fait de grandes dans le General ; & que quand il se contente d'asseurer en gros, *Que de toutes ces Ruses les vnes sont des effects de l'Instinct, & les autres de memoire & de coustume* ; Il n'y a rien là 148

de merueilleux si ce n'est qu'il en oublie quelques-vnes qui ne se font point par Instinct, par Memoire, ny par Coustume ; Et que nonobstant que son Induction ne soit pas complete il ne laisse pas d'en tirer vne Conclusion vniuerselle. Car laissant mesme à part que l'Instinct, la Memoire & la Coustume n'excluent pas la Raison comme nous montrerons cy-apres. Il est certain que les vieux Lievres & les vieux Renards sont plus rusez que les jeunes, & par consequent ils ont des Ruses particulieres qu'ils ont aprises d'eux-mesmes & qui ne viennent point de l'Instinct, puisque l'Instinct est vne chose qui est naturelle & qui est commune à toute l'Espece. Cela supposé, quand ils se seruent la premiere fois de ces Ruses, ce n'est pas par coustume ny par memoire, puis qu'ils ne s'en sont pas encore seruis, & qu'il n'y a point d'accoustumance dans les actions qu'on n'a iamais faites, ny de memoire des choses qui sont toutes nouuelles. Il faut donc dire qu'elles viennent d'ailleurs, & qu'elles n'ont point d'autre source que la Raison, puis qu'il n'y a qu'elle à qui on les puisse rapporter. DES RV-SES DES ANIMAUX.

Examen de ce que M. C. a dit contre nostre troisiesme Experience, tirée de la Coustume & de l'Instruction des Bestes.

CHAPITRE IV.

De la Connoissance du Temps.

COmme la derniere de nos Experiences qui est tirée de l'Instruction & de la Coustume nous fournit vne tres-puissante preuue de la Raison des Bestes, elle a aussi obligé M. C. à faire comme vn nouueau corps d'armée pour la combatre, & à luy donner pour champ de bataille vn Chapitre tout entier. Obseruons 14
donc vn peu ces nouueaux Ennemis. D'abord ie voy que M. C. fait marcher ses Enfans perdus; i'appelle ainsi tout ce qu'il a dit de la Coustustume aux pages 145. & 146. qui ne sert de rien du tout à la question où nous sommes. Et apres diuerses feintes qu'il fait pour eluder ce que nous auons demontré touchant la production & l'vnion des Images, il vient enfin à l'attaque & pretend de montrer que l'Imagina-

tion n'a point du tout la Connoissance des choses passées, presentes, & à venir, sur laquelle toute la force de nostre Raison est appuyée. En effect, il a bien preueu que s'il accordoit que la presence de certains objects fist ressouuenir les Bestes des choses passées & leur en fist attendre de semblables à l'aduenir, il seroit obligé d'aduoüer qu'elles Raisonnent comme on peut iuger parce qu'il dit de la Crainte, page 155. C'est pourquoy il a nié hardiment que cela fust ve-
155. ritable, & a fait tous ses efforts pour prouuer que l'Imagination ne connoissoit aucune difference de temps.

De la Connoissance du Temps.

Mais que peuuent seruir toutes ses raisons si l'experience que nous auons apportée les conuainc d'erreur. Tout le monde sçait & tout le monde void que les Bestes Esperent, qu'elles Craignent, qu'elles Desirent, & par consequent il faut qu'elles connoissent les choses futures, puisque toutes ces Passions ne sont excitées que par le bien ou le mal à venir. Or si cela est ainsi, il est inutile de vouloir monstrer qu'elles ne peuuent connoistre aucune difference de temps. C'est pourquoy auant que d'examiner ce qu'il a mis en auant pour prouuer cette Proposition, il faut voir ce qu'il oppose à cette Expe-

De la Connoissance du Temps.

rience, & de quelle addresse il se sert pour se tirer d'vn si mauuais passage.

Les Bestes esperent les choses à venir.

Premierement il m'accuse, *de ne parler pas sainement quand ie dis que les Bestes esperent, parce que i'ay escrit ailleurs que pour parler sainement il n'y a que l'Homme seul qui espere, & que tout le reste des Animaux n'a qu'vne ombre de l'Esperance non plus que de la Raison. De là il conclud que depuis ce temps là les actions des Bestes n'ont pas changé de Nature, & qu'il ne sied pas bien à vn Philosophe de faire passer pour verité ce qui n'en est que l'ombre & l'apparence.*

Certainement il est aisé de iuger par cette responce que M. C. s'est trouué icy fort embarassé, & que n'ayant aucune Raison pour destruire l'Esperance des Bestes, il a voulu donner le change au Lecteur, & se tirer du peril en se couurant de mes paroles. Mais sans luy vouloir reprocher comme il m'a fait que cette façon de proceder n'est pas seante à vn Homme qui cherche la verité, & qu'elle sent plus le Sophiste que le Philosophe; Il me permettra de luy dire qu'il n'est pas icy question de ce que i'ay escrit ailleurs sur ce sujet, ou ie me puis e-

stre trompé ; mais de sçauoir s'il est vray que les Bestes Esperent ; car si cela est il faut qu'elles esperent le bien à venir, & qu'elles connoissent les choses futures. Si i'estois le seul qui tint cette opinion, peut estre que la Contradiction que M. C. remarque dans mes paroles la pourroit rendre suspecte: Mais Aristote, Sainct Thomas, en vn mot, toute l'Eschole est dans le mesme sentiment, et il n'y a pas vn Philosophe de marque qui ne reconnoisse l'Esperance dans les Animaux, & la Connoissance de l'aduenir dans l'Esperance. M. C. mesme ne peut qu'il ne soit du mesme aduis, puis qu'il croit que les Bestes sont capables du Desir ; car l'Esperance n'est differente du Desir que par la difficulté que l'on se figure à obtenir le bien que l'on n'a pas : Or les Animaux peuuent desirer vn bien qu'ils iugent estre difficile à obtenir, & par consequent ils le peuuent esperer. Il faut donc que M. C. confesse la verité de cette Experience, ou bien qu'il prepare vne autre response que celle qu'il a apportée, puis qu'elle ne satisfait pas à l'opinion commune qui n'a point d'interest dans la contradiction qu'il trouue dans mes escrits.

[illegible]

Mais seroit il bien possible que M. C. eust veritablement creu que ce que i'ay dit autres-

fois dans l'Eloge de l'Esperance fust contraire à ce que i'asseure icy ? N'a-til pas remarqué que c'est vn Discours Oratoire où l'on donne plus de liberté aux paroles, & où les Termes ne gardent pas cette seuerité que demandent les Discours Dogmatiques. Et quoy s'il auoit dit qu'à parler sainement il n'y a que les vrays Philosophes qui Raisonnent & que le reste des Hommes n'a qu'vne ombre du Raisonnement ; n'auroit-il pas fait vne Proposition qui en vn certain sens est tres-veritable, et ne se mocqueroit-il pas iustement de ceux qui voudroient induire de là que les autres Hommes ne Raisonnent point ? Pense-t'il que quand Platon asseure que tout ce qui est icy-bas n'est que l'ombre des choses qui sont dans les Idées, il ait creu qu'il n'y auoit rien de reel ny de veritable. Ce sont des façons de parler dont toutes les belles Langues se sont seruies pour marquer combien certaines choses sont esloignées de la perfection des autres, et ce seroit les priuer de leurs plus beaux ornemens & de leurs plus esclatantes lumieres que de leur oster ces Ombres & ces Figures. Quand i'ay donc asseuré qu'à parler sainement il n'y a que l'Homme seul qui espere, & que les Animaux n'ont qu'vne ombre de l'Esperance, ie n'ay voulu dire autre chose, sinon que l'Esperance

De la Connoissance du Temps.

rance humaine estoit plus noble & plus esleuée que celle des Animaux, Et qu'en comparaison de celle-là, l'autre estoit si basse & si imparfaite qu'elle sembloit ne meriter pas le nom d'Esperance & n'en auoir que l'apparence & la figure : Mais de vouloir conclure de là que ie suis tombé en contradiction quand j'ay dit ailleurs qu'ils Esperent, il faut estre bien mauuais François ou bien mauuais Logicien.

Les Bestes craignent le mal à venir.

Pour ce qui est de la Crainte, il n'y a pas gran-
251- *de difficulté à ce que dit M. C. parce qu'il y en a de deux sortes, l'vne est vn effect du Raisonnement & de la consideration de ce qui n'est pas present à nos Sens, mais que nous inferons nous deuoir arriuer ; celle-là ne se rencontre point aux Bestes. Mais il y en a vne autre que nous appellons proprement Peur, & Frayeur dont tous les Animaux sont capables ; Et pour celà il ne faut point connoistre l'auenir, car nous auons peur des objects presens, & mesme de ceux qui sont passez, pourueu que les Images en soient presentes.*

Ie reconnois comme M. C. ces deux sortes de Crainte, Et i'espere d'en parler en vn autre lieu plus amplement que ie ne puis faire icy.

DE LA CONNOISSANCE DU TEMPS.

Mais ie n'ay pas fait estat de les distinguer comme luy & d'exclurre la Connoissance de l'auenir de pas vne d'elles, parce que ce seroit les destruire, & confondre diuerses passions en vne. En effect si le mal estoit present il n'y auroit plus de Crainte, ce seroit Tristesse, Consternation ou quelque autre semblable. Et il faut de necessité si M. C. prend la Peur pour vne sorte & vne espece de Crainte qu'elle participe à toute la nature de son genre : Or est-il que la Crainte en general suppose la connoissance du mal à venir comme tous nos Maistres & tous nos Liures nous apprennent; et par consequent la Peur suppose la mesme chose puisque tout ce qui appartient au genre se doit trouuer dans ses especes. Certainement M. C. est bien esloigné en cecy du sentiment d'Aristote & de ses Sectateurs qui croyent que pour former cette passion il faut non seulement que le mal soit à venir, mais encore qu'on ne soit pas certainement asseuré qu'il doiue arriuer, & que l'on aye quelque esperance de l'éuiter.

Comment on a peur des objects presens.

Mais quoy : dit-il, *on a peur des objects presens*. 114.
Il est vray pourueu que cela soit bien entendu

car cette Presence n'empesche pas que le mal que l'on craint ne soit à venir. Quand on dit que les objects ou les maux presens donnent de la Peur : Les mots de *Mal* & *d'Object* se prennent là pour la cause du mal, & non pas pour l'effect qui est le veritable mal. Et en ce sens il est vray que le mal est present, & que neantmoins la Peur regarde le mal à venir; parce qu'elle considere l'effect que cette cause doit produire qui est proprement ce qui donne la peur, puisque si on ne pensoit pas qu'elle le deust produire elle ne causeroit aucune apprehension. Ainsi vn ennemy qui fond tout à coup sur nous, vn esclat de tonnerre, vn fantosme, & toutes les autres choses qui donnent de la terreur & de l'effroy ne sont que les causes du mal que nous nous imaginons deuoir arriuer : Car bien que nous le croyons fort proche (& c'est ce qui fait de la difference de la Peur d'auec les autres Craintes,) neantmoins il est certain qu'il n'est pas encore, & que s'il estoit en effect il n'exciteroit pas la Peur, mais la Douleur, la Consternation ou quelque autre semblable comme nous auons dit. D'ailleurs *la Presence* des objects est differente selon les diuerses puissances ausquels ils se rapportent: Ce qui est present aux yeux ne l'est pas tou-

De la Connoissance du Temps.

De la Connoissance du Temps.

iours au toucher : Et ainsi il est vray que la Peur s'excite par des obiects qui sont presens dautant qu'on les void ; mais cela n'empesche pas aussi que cette Peur ne considere l'auenir, parce que ces obiects là ne sont pas encore presens au sens de toucher, pour la conseruation duquel principalement cette Passion s'esleue dans l'Ame. Car comme dit Aristote, les choses qui sont formidables & qui donnent de la terreur, ce sont celles qui peuuent causer vne douleur corruptiue. [illegible]

Que dirons nous donc à l'Exemple que M. C. apporte, *d'vn Homme qui sera au haut d'vn Clocher & qui sentira vne frayeur en regardant en bas, encore qu'il ne craigne pas d'y tomber, se voyant entouré de garde-corps : Car s'il a de la Crainte elle n'est pas vn effect de son Raisonnement ny de la connoissance de l'auenir.* Ie responds en deux mots. Premierement, que M. C. semble auoir oublié le subiect de nostre question, dautant que ie n'ay pas proposé ces passions pour prouuer que l'Imagination Raisonne, mais pour faire voir qu'elle connoist le temps à venir ; Et partant la Consequence qu'il tire *que cette Crainte n'est pas vn effect de son Raisonnement*, est hors de propos. Secondement, il confond à son ordinaire la Connoissance de l'Entendement auec celle de l'I- [illegible]

magination. Car l'asseurance que cét Homme a de ne tomber pas voyant les gardefous & les appuis qui sont autour de luy, est vn effect de son Entendement qui n'empesche pas que son Imagination ne se figure qu'il peut tomber, & qu'elle ne considere par consequent l'auenir. Comme elle est surprise à la veuë du Precipice, elle ne songe pas à ce qui la deuroit r'asseurer, & l'impression qu'elle en a receuë est si forte que nonobstant tous les aduis que l'Entendement luy propose apres, elle ne se peut retenir, & se laisse emporter au mouuement que d'abord elle s'est donné: Tout de mesme qu'il arriue dans les autres Passions qui s'esleuent souuent dans l'Ame quelque resistance qu'y apporte la partie superieure. Quoy que cette frayeur soit donc vaine & mal fondée, l'Imagination ne laisse pas de faire la mesme chose qu'elle fait dans les autres qui sont iustes & raisonnables, et par consequent elle considere le peril de la cheute comme s'il deuoit veritablement arriuer; en vn mot, elle regarde icy le mal à venir comme en toute autre sorte de Crainte.

De la Connoissance du Temps.

Comment les dangers passez troublent l'Ame.

Voila pour ce qui concerne la Peur que les obiects presens ont accoustumé d'exciter. Il reste à faire voir à M. C. que quand *les dangers* 114 *passez reuiennent dans la memoire & produisent tous les mesmes effects que la Crainte a coustume de causer*, l'Imagination regarde encore là le mal à venir. Car bien qu'il soit passé en effect, elle le considere neantmoins en l'estat qu'il estoit lors qu'il excita la premiere Peur ; or il estoit à venir en ce temps-là, & par consequent elle le void encore comme à venir. Pour bien entendre cecy, il faut remarquer que l'Image des choses se conserue dans la Memoire auec toutes les circonstances & auec toutes les modifications dont elle est reuestuë quand elle entre dans cette puissance de l'Ame. Ainsi quand on void vn obiect esloigné, agité de quelque mouuement, ou situé de telle ou telle façon ; l'Image de cet obiect demeure dans la Memoire auec l'espece de la distance, du mouuement ou de la situation que le sens y auoit remarquée; et quand on vient à s'en ressouuenir, elle se represente encore reuestuë des mesmes accidens.

Comment les choses passées se conseruent dans la Memoire.

Or il eſt certain que les differences du temps ſont du rang de ces circonſtances, & que quand vne Faculté connoiſt quelque choſe qui eſt à venir, elle conçoit auec la choſe principale, la difference du temps à venir dont elle eſt accompagnée ; Et par conſequent ſi l'Image de cet obiect ſe doit conſeruer dans la memoire, il faut que ce ſoit auec cette meſme circonſtance, & que ſi elle reuient dans la penſée elle s'y preſente comme future, autrement la repreſentation n'en ſeroit pas iuſte & fidelle. Il n'y a donc pas dequoy s'eſtonner ſi ceux qui ſont eſchappez d'vn peril n'y peuuent repenſer ſans eſtre ſurpris de la meſme frayeur qu'il leur auoit donnée ; parce qu'ayant la premiere fois connu le peril comme vn mal à venir & où ils eſtoient preſts de tomber, l'Image qu'ils en ont conſeruée dans la memoire ne le peut repreſenter que comme il eſtoit alors, c'eſt à dire, comme preſt à venir : Et ſe le figurant de la ſorte il doit cauſer la Peur, puiſque c'eſt vne paſſion que le mal qui eſt preſt à venir a accouſtumé d'exciter.

De la Connoissance du Temps.

Mais quoy ! dira-t'on, le danger eſt veritablement paſſé, & celuy qui la eſchappé ne l'ignore pas, Et partant il doit auoir adiouſté cette circonſtance de temps à l'Image qu'il

De la Connois-sance du Temps.

en a gardée ; et s'il vient à s'en ressouuenir il ne le doit plus considerer comme vn mal à venir, mais comme vn mal passé, puisque l'Image qui le represente est modifiée par cette difference de temps qui est incompatible auec celle de l'auenir.

Il faut respondre à cela, 1. Que les Images ont ce priuilege, que bien qu'elles representent des choses contraires & incompatibles elles n'ont aucune opposition entr'elles, & peuuent compatir ensemble, comme l'Experience & l'Escole nous apprennent : C'est pourquoy celle du passé & de l'auenir quelque contrarieté qu'elles semblent auoir ne se destruisent pas l'vne l'autre, & la Memoire les peut conseruer en mesme temps dans vn mesme subiet. 2. Que les Circonstances & les Modifications que l'Ame adiouste au Corps d'vne principale Figure, sont comme autant de diuerses couches, & de differentes surfaces qu'elle applique l'vne sur l'autre, sans que la derniere altere celle qui est appliquée la premiere, & sans que pas vne corrompe la maistresse Figure qui en est reuestuë. Ainsi quand on void la premiere fois vn Homme qui est assis, l'Image de cet Homme entre dans la memoire auec cette circonstance ; et quand apres on le void debout, l'Ame adiouste

à la

à la figure de l'Homme cette derniere modification ſans effacer la premiere, autrement elle ne pourroit iamais ſe reſſouuenir de l'auoir veu aſſis. Il en eſt de meſme du mal qu'elle a iugé au commencement luy deuoir arriuer, car elle en conſerue l'Image auec la circonſtance du temps à venir, Et quand il eſt paſſé elle adiouſte à l'Image du mal cette derniere difference de temps ſans oſter la premiere. Comme donc ces Circonſtances ne ſe confondent pas dans la Memoire & qu'elles y gardent leur diſtinction naturelle, l'Imagination qui peut conſiderer vn accident d'vn ſubject ſans prendre garde aux autres, peut s'attacher à celle de l'auenir ſans penſer à celle du paſſé, notamment ſi l'obiect à quelque choſe qui ſoit capable de ſurprendre & d'eſtonner l'Ame; tel qu'eſt ſans doute vn grand peril. Car la premiere veuë qu'en a l'Imagination la peut troubler ſi fort qu'elle s'arreſtera à la premiere circonſtance dont elle le trouue reueſtu, & ne le verra alors que comme à venir, quoy qu'elle le peuſt connoiſtre comme paſſé ſi elle ſe donnoit le temps de conſiderer les dernieres repreſentations qu'elle en a formées : Et c'eſt en ce ſens que ce que dit M. C. eſt veritable, *qu'elle ne s'eſpouuanteroit pas de ce qui*
191. *eſt paſſé & qui ne doit iamais arriuer ſi elle le con-*

De la Connoissance du Temps.

De la Connoissance du Temps. *noissoit comme passé*. Mais il ne s'ensuit pas de là, *qu'elle souffre les esmotions de la Crainte sans auoir connoissance de l'auenir*, comme nous auons monstré.

Le Desir [illegible] la [illegible] Ie ne veux pas m'arrester à ce qu'il suppose, *Que l'Imagination agit toute seule dans les Exemples* 114 *qu'il apporte*; quoy que ie peusse luy faire voir le contraire, cela ne fait rien à nostre question. De sorte qu'il ne me reste presque plus rien à dire pour soustenir la preuue que nous auons tirée des Passions : car la distinction qu'il met dans les Desirs, & tout ce qu'il dit en suite est inutile au fait dont il s'agist. Quand ie luy accorderois *qu'vn Homme d'inclination amoureuse n'a* 116 *pas besoin de Raisonnement pour allumer les desirs dont il se laisse esprendre à la veuë de sa maistresse; non plus que celuy qui est offensé, pour exciter l'appetit de vengeance qui le prend à la veuë de son ennemy*; Et ainsi des autres qu'il met en exemple. *Et qu'enfin tous ces desirs sont des premiers mouuemens qui ne* 117 *dependent pas de la Raison puis qu'ils la preuiennent.* Quand dis-ie ie luy accorderois tout cela quel preiudice en pourroit-il arriuer à la Proposition que i'ay faite ? Ie deuois prouuer que l'Imagination peut connoistre l'auenir, & ie produis à ce dessein l'experience que nous auons, Que les

Bestes desirent, qui est vne Passion qui suppose cette Connoissance. Y a-t'il vn mot dans tout ce discours de M. C. qui destruise cette preuue? Au lieu qu'il deuoit montrer que le Desir ne requiert point la connoissance de l'auenir, il fait voir qu'il ne demande point de Raisonnement. Mais ce n'est pas là dequoy il est question, c'est changer l'Hypothese, & M. C. ne sçauroit euiter le blasme d'estre tombé dans ce vice de Raisonnement que les Logiciens appellent *Ignoratio Elenchi.* Quand mesme il s'en pourroit deffendre, tousiours est-il vray qu'il confond icy la Raison de l'Entendement auec celle de l'Imagination, puis qu'il ne peut contester que lors qu'on dit que les premiers mouuemens ne dependent pas de la Raison & qu'ils la preuiennent, cela ne se peut entendre que de la Raison superieure & intellectuelle : Et partant il ne fait rien contre moy qui ne pretends en tout ce discours que de montrer que l'Imagination à son Raisonnement propre & particulier ou l'Entendement n'a point de part.

De la Connoissance du Temps.

Mais pour entrer dans le fonds de la question, quelque chose qu'on puisse dire il n'y a point de Desir qui ne suppose la connoissance de ce que l'on desire, & il est impossible qu'on ne le connoisse comme vne chose qu'on n'a pas,

De la Connoissance du Temps.

car si on croyoit l'auoir & la posseder, elle n'exciteroit pas le Desir, mais l'Amour ou la Ioye. Ce n'est pas là vn Paradoxe, c'est le sentiment commun de tous les sçauans : Et il est inutile de luy opposer, que l'on desire quelquefois les choses presentes, car pour les voir on ne les possede pas, Et elles ne laissent pas d'estre absentes à la puissance pour laquelle on les desire comme nous auons desia dit de la Crainte. Et partant nous pouuons seurement conclure, que puisque les Animaux Craignent & Desirent, comme M. C. le confesse luy-mesme, il est necessaire qu'ils connoissent le bien & le mal à venir : Et que s'ils connoissent les choses dans cette difference de temps qui est la plus difficile à connoistre, on doit inferer de là qu'ils les peuuent connoistre dans celle du passé & du present ; notamment estant pourueus de la Memoire qui est destinée pour les choses passées, & des Sens qui ne iugent que des obiects presens.

Comment les Bestes connoissent les differences du Temps.

Cela estant bien estably, toutes les Raisons que M. C. apporte pour prouuer qu'il est im-

possible que les Bestes connoissent aucune difference de Temps, sont inutiles. On ne peut douter de la verité de cette Connoissance : Et s'il y a quelque difficulté c'est de sçauoir comment cette Connoissance se peut acquerir. Mais les impossibilitez que l'on trouue dans la maniere dont on se figure que les choses se font, ne peuuent seruir à destruire l'action & l'effect dont on est asseuré par l'experience. Ce seroit vne estrange façon de philosopher que de vouloir montrer que l'Aymant n'attire pas le Fer, parce que l'attraction d'vn corps ne se peut faire par vne qualité simple. Cependant M. C. n'employe point icy d'autre moyen, & croit auoir bien prouué que les Animaux ne connoissent pas le Temps, parce qu'il n'y a point à son aduis d'Image qui le puisse representer. Et quoy! pense-t'il sçauoir tout le secret de ces Images? sçait-il ce que c'est, comment elles se forment, & comment elles representent les Objects? Ce que les plus sçauans en ont decouuert n'est que la moindre partie de ce que la Nature leur en a voulu cacher, & quoy qu'ils soient asseurez qu'elles sont & qu'elles seruent à la Connoissance, ils ont raison de douter de tout le surplus qui les concerne.

De la Connoissance du Temps.

Je voudrois bien demander à M. C. com-

De la Connoissance du Temps.

ment il conçoit que le Mouuement est representé par l'Image qui s'en est conseruée dans la Memoire, & comment vne chose qui est fixe & permanente peut en exprimer vne autre qui n'a rien de stable & qui est vn flux continuel. Pour moy ie trouue cela aussi difficile à comprendre comme que le Temps soit representé par quelque Image. Et si M. C. accorde qu'il y en a vne du Mouuement quoy qu'il ne sçache point comment elle le peut representer, ie ne voy pas pourquoy il dit qu'il n'y en a point du Temps, à cause qu'il n'y en a point à son aduis qui le puisse representer. Car il y a vne esgale raison ou de les receuoir pour l'vn & pour l'autre sur ce que nous experimentons que l'Imagination les connoist tous deux, ou de les leur refuser sur ce qu'on ne sçait pas comment elles les peuuent representer. Mais il faut examiner de plus prés les Raisons de M. C. autrement il croiroit que nous les aurions voulu eluder par ces subtilitez, & pourroit se vanter à son ordinaire que nous n'y aurions pas respondu, quelque subject que nous eussions de ne nous y pas arrester pour les raisons que nous auons dites.

De la Connois-sance du Temps.

L'Imagination peut connoistre le temps passé.

La premiere Raison de M. C. est, *Que l'Ima-*
112 *gination connoist le mal absent sans discerner qu'il est absent, parce que l'Absence n'a point d'Images non plus que les autres priuations, & qu'ainsi la Memoire ne la pouuant representer, l'Imagination qui est vne faculté materielle ne la peut point connoistre.*

Il a diuers moyens pour respondre à cette obiection. Premierement M. C. confond icy le Mal passé auec le Mal absent, quoy que ce soient deux choses differentes, puis qu'il y a des maux absens qui ne sont pas passez. Et si l'on applique ces paroles au Temps comme fait M. C. il est encore certain qu'estre Absent ne fait pas la difference Essentielle du temps passé, parce que l'Absence est vne priuation qui ne peut entrer dans l'essence d'vne chose reelle telle qu'est le Temps. Et partant le Temps passé, n'est pas passé, parce qu'il est absent; mais il est absent, parce qu'il est passé. D'où l'on peut iuger que l'Absence n'est qu'vn accident qui suruient au Temps, & que par consequent l'Imagination peut connoistre le Temps passé sans connoistre qu'il est absent, puis qu'on peut

DE LA CONNOISSANCE DU TEMPS.

connoistre le Temps passé par sa vraye difference qui doit estre reelle, & non pas priuatiue.

Mais on demandera quelle est cette difference qui peut venir à la connoissance de l'Imagination? Certainement si le Temps est la durée successiue du mouuement, ou pour demeurer dans les termes de l'Escole, si c'est le nombre & la distinction des parties du mouuement en tant que les vnes coulent les premieres & les autres apres; Il est certain que le nombre des parties du mouuement qui coulent les premieres fait la difference du Temps passé. Or il n'y a rien là que l'Imagination ne puisse connoistre; Car la distinction & le nombre effectif des choses qui sont sensibles peut estre connu par le Sens, ainsi le Sens peut connoistre trois Hommes, trois Cheuaux, parce que l'Homme & le Cheual sont des choses sensibles. S'il est donc vray que le Mouuement soit sensible comme aduoüe M. C. le nombre du mouuement le doit estre aussi: Et si le Sens ne peut connoistre le mouuement qu'il ne connoisse les parties qui ont precedé, parce que le mouuement dit succession, & qui dit succession suppose quelque chose qui a precedé, il faut de necessité que le Sens connoisse les parties qui se sont escoulées, &

partant

partant qu'il connoisse le nombre des parties du mouuement qui ont coulé deuant les autres: Or c'est là connoistre le Temps passé.

De la Connoissance du Temps.

Sans doute M. C. n'a pas consideré le tort qu'il faisoit à sa cause quand la verité l'a contraint d'auoüer que le Sens connoissoit le Mouuement, & il n'a pas preueu la Raison & la consequence que nous venons d'en tirer. Mais pour luy donner satisfaction en quelque autre chose, ie veux bien luy accorder que l'Absence est vne priuation & vne Negation d'estre; pourueu qu'il se souuienne de la distinction que nous auons apportée page 72. où nous auons dit qu'il y auoit des Negations directes & obliques. Car par ce moyen nous pourrons demeurer satisfaits tous deux; luy de voir que la proposition qu'il a auancée est vraye pour les Negations directes qui ne peuuent estre connuës de l'Imagination; et moy d'auoir montré que les Negations obliques en peuuent estre connuës du moins par accident. Ainsi nous iugerons ensemble que l'Imagination ne connoist pas l'absence & la priuation qui suruient au Temps passé, mais qu'elle connoist le Temps passé priué de la chose absente sçauoir est du Temps present; et qu'en separant l'Image du present d'auec celle du temps qui est escoulé,

De la Connoissance du Temps.

elle connoist par accident, c'est à dire par cette separation, que le temps passé est distinct & separé du present, & par consequent qu'il n'est pas present: Qu'enfin elle forme vne Image de cette absence oblique, dautant que la separation est vne modification des Images, & que cette modification passe pour Image puis qu'elle represente les choses separées, comme nous auons plus amplement montré dans la 2. Partie de cét ouurage.

La seconde Raison de M.C. est, *Que les differences du temps soit abstraites ou conjointes auec les* 131.
choses n'ont aucune Image materielle qui les puisse representer à l'Imagination: Et que tout ainsi qu'on ne 132.
dira iamais que les yeux voyent vne Ame quoy que conjointe auec le corps, parce que l'Ame n'a point d'Image qu'elle puisse joindre à celle du corps; Il en est de mesme des differences du Temps.

Tout ce Raisonnement n'est qu'vn Paralogisme qui suppose ce qui est en question & qui compare des choses qui sont de diuers genre, & qui n'ont rien de commun entr'elles. Les differences du temps sont sensibles, puisque le mouuement est sensible & que le nombre des choses qui sont sensibles est aussi sensible. Or le nombre du mouuement fait les differences

du Temps, & partant les differences du Temps sont sensibles ; et par consequent elles ont des Images materielles, puis qu'elles ne peuuent estre sensibles sans auoir ces sortes d'Images. De sorte que l'Ame qui n'est point sensible ne doit & ne peut estre comparée auec les differences du Temps qui sont sensibles ; Et M. C. n'en a peû rien conclure. De la Connoissance du Temps.

L'Imagination peut connoistre le Temps à venir.

La troisiesme est particuliere pour le Temps
15. à venir. Car elle porte, *que si l'Imagination ne connoist les differences du Temps que lors qu'elles sont conjointes auec les choses, il est impossible qu'elle connoisse le Temps à venir puis qu'elle ne peut connoistre la chose auec laquelle il doit estre conjoint ; dautant qu'il faudroit qu'elle fust presente, Et si elle estoit presente le Temps qui luy seroit conjoint seroit aussi present : N'estant donc pas presente elle ne peut fournir aucune Image ny à la Memoire, ny à l'Imagination.*

Voicy encore vn autre Paralogisme qui est fondé sur l'equiuoque du mot de *Chose*, que M. C. entend de l'object Materiel, au lieu qu'il se doit entendre de l'object Formel, c'est à dire

DE LA CONNOIS-SANCE DU TEMPS.

l'Image ou de la chose representée. Car quand on dit que l'on connoist les differences du Temps conjointes auec les choses, c'est autant que si l'on disoit auec les Images des choses, autrement l'Entendement ne pourroit luy-mesme connoistre le Temps passé ny l'auenir conjoint auec les choses; dautant qu'en effect les vnes ne sont plus, & que les autres ne sont pas encore. Il est donc vray que l'Imagination ne peut connoistre la difference du Temps à venir si elle n'a l'Image de l'object à laquelle elle adiouste cette Circonstance. Que M. C. n'insiste point sur ce qu'elle est presente; parce qu'elle est presente quant à l'existence actuelle, & non pas quant à la façon de representer. Il faut qu'elle soit veritablement dans l'Imagination pour representer la chose à venir; tout de mesme que celle des choses passées y doit estre pour nous faire resouuenir qu'elles sont passées.

Mais comment peut-elle estre dans l'Imagination puisque l'object qu'elle represente n'est pas encore, & que la Coppie ne peut estre deuant l'Original? Certainement il ne faut pas croire qu'vne chose qui n'a iamais esté & qui n'a point passé par les Sens puisse iamais estre dans l'Imagination, ny qu'elle puisse estre connuë comme future: Il faut pour iuger qu'elle est à venir, que le Sens

fait fait connoistre auparauant, & qu'à l'Image que l'obiect present en a fournie, l'Ame adiouste apres la circonstance du Temps futur. Si l'Animal n'auoit iamais ressenty de coups il ne craindroit pas d'en receuoir d'autres à l'auenir; et quand cela luy arriue, son Imagination ne fait autre chose qu'adiouster la difference du Temps à l'Image qu'elle en a formée quand il les a receus: ou pour mieux dire elle forme vne Image semblable à celle qu'elle a dans la Memoire, & y adiouste la circonstance du Temps à venir.

De la Connoissance du Temps.

Il y a bien plus de difficulté à dire comment elle conçoit cette difference de Temps. Car bien que le mouuement soit sensible, & que le nombre de ses parties le doiue estre aussi, il est certain qu'il y a grand sujet de douter si celles qui ne sont pas escoulées & qui par consequent ne sont pas encore, peuuent frapper le Sens lequel ne se laisse toucher qu'aux obiects qui sont actuellement presens. On peut neantmoins satisfaire à ce doute en disant, que le mot de *Sensible* n'est pas restraint aux Sens exterieurs, & qu'il marque aussi les choses qui sont connuës par les Sens internes: Or est-il que l'Imagination peut s'esleuer au dessus des Sens exterieurs, & se former des Images que ceux-cy ne luy ont point sugge-

De la Connoissance du Temps.

rées. Ainsi elle iuge qu'vn Aliment est bon ou mauuais, qu'vne chose luy est amie ou ennemie ; qui sont des notions que les Sens exterieurs ne luy fournissent point, & que l'on peut dire estre sensibles puis qu'elles sont du ressort de la Faculté sensitiue. Comme on est donc asseuré par l'experience que les Animaux qui craignent & qui desirent connoissent l'aduenir ; Il faut que si les Sens externes n'en peuuent donner la connoissance que l'Imagination supplée à leur deffaut, & qu'elle adiouste cette circonstance de temps à l'obiect qu'ils luy presentent: Ce qui ne luy est pas difficile à faire si l'on considere qu'elle se peut souuenir d'vn mouuemẽt qui sera passé, & que par consequent l'Image de ce mouuement se conserue dans la Memoire; car il faut alors que cette Image represente le flus & la succession qui s'est trouuée en ce mouuement. Cela estant ainsi quand elle void qu'vne chose se meut presentement, elle se peut figurer qu'elle continuera à se mouuoir ; & dans cette continuation dont elle peut former l'Image puis qu'elle en a le modelle dans la Memoire, sont comprises les parties du mouuement qui doiuent succeder ; & partant elle peut connoistre ces parties, elle peut donc connoistre les parties à venir.

De la Connois-sance du Temps.

D'ailleurs s'il est vray que le Temps n'est autre chose que le nombre du mouuement entant qu'il a des parties dont les vnes vont deuant, & les autres apres, il faut de necessité si le mouuement est sensible comme tout le monde est d'accord, que le Temps le soit aussi : parce que l'on ne peut connoistre le Mouuement que par les parties qui ont coulé, & celles qui couleront. Or les connoistre de la sorte c'est connoistre le nombre du mouuement, c'est connoistre le Temps passé & le Temps à venir ; Et par consequent le Mouuement ne peut estre sensible que le Temps ne le soit aussi.

En effect c'est le propre des choses qui sont en vn flus continuel, qu'elles n'ont aucune partie qui ne soit passée ou qui ne soit à passer, autrement il y en auroit quelqu'vne qui seroit permanente contre la nature des choses successiues. C'est pourquoy toute l'Escole tient pour constant qu'il n'y a rien qui soit actuellement present dans le Temps ny dans le Mouuement qu'vn Poinct ou Instant indiuisible qui lie les parties passées & à venir ; Et qu'à parler exactement il n'y a aucune partie du Temps ny du Mouuement qui soit actuellement presente.

Mais comment les Sens les pourra-t'il donc

De la Connoissance du Temps.

connoiſtre, car il ne peut eſtre touché que par ce qui eſt actuellement preſent ; Et il n'y a rien de preſent qu'vn Inſtant, lequel eſtant indiuiſible ne peut eſtre l'obiect des Sens. L'Eſcole reſpond à cela que l'Inſtant n'eſt pas veritablement ſenſible de ſoy, mais qu'il l'eſt par accident ; Et que tout de meſme que les Poincts d'vne ligne ne ſont pas ſenſibles d'eux-meſmes, parce qu'ils ſont indiuiſibles, mais qu'ils le ſont par accident, à ſçauoir parce qu'ils lient des parties qui de ſoy ſont ſenſibles ; il faut auſſi que l'Inſtant ſoit ſenſible parce qu'il lie des parties ſenſibles ; autrement ſi elles n'eſtoient pas ſenſibles, il ne ſeroit en aucune façon ſenſible.

Diſons donc que puis qu'il n'y a rien dans le Mouuement qui ſoit actuellement preſent qu'vn Inſtant, & que l'Inſtant n'eſt ſenſible que par les parties du mouuement, il faut que ces parties là ſoient ſenſibles. Or comme elles ne peuuent eſtre connuës que comme ſucceſſiues & en tant que les vnes precedent & les autres ſuiuent, il faut de neceſſité que le Temps paſſé & le Temps à venir ſoient ſenſibles, parce que les parties du mouuement entant qu'elles vont deuant & apres font ces differences de Temps. Et parce que ces parties ne ſont pas actuellement

ment

ment presentes qui par consequent ne peuuent De la
toucher les Sens exterieurs, il est necessaire que Connoissance du
l'Imagination supplée à leur deffaut, & qu'elle Temps.
seule connoisse non seulement les parties du Temps, mais encore celles du Mouuement, puisque le mouuement est sensible, & qu'il n'a rien qui puisse toucher les Sens exterieurs.

Le Temps est entre les objects sensibles.

Mais on me dira que ie perds le temps d'employer toutes ces Raisons contre M. C. Ne passons donc pas outre, & nous contentons de
11. l'oster de l'estonnement où il est, *de ce que personne n'a mis le Temps entre les objects sensibles, & qu'Aristote ne s'est pas auisé de conuaincre par le sens ceux qui ont nié l'existence du Temps.* Il se souuiendra donc pour le Premier, que quand on marque les genres des choses, il n'est pas besoin de specifier en particulier tout ce qui est compris sous eux. La Philosophie a mis le Nombre & le Mouuement parmy les genres des objects sensibles, & par consequent il n'estoit pas necessaire de mettre le Temps en ce rang là, puis qu'il est contenu sous ces genres, & qu'en effect ce n'est autre chose que le nombre du mouuement. De sorte qu'on peut dire qu'il n'y a personne

De la Connoissance du Temps.

qui n'ait mis le Temps entre les objects sensibles quoy que personne ne l'ait mis pour genre des objects sensibles.

Quant au Second, Aristote n'auoit garde de conuaincre par le Sens ceux qui nioient l'existence du Temps present, puis qu'il ne la croyoit pas non plus qu'eux, & que c'est de luy que nous auons appris qu'il n'y auoit rien de present dans le Temps qu'vn moment indiuisible qui n'est point veritablement vn Temps. Car pour ce qui est du Temps passé & du Temps à venir, il ne s'est point trouué de Philosophes qui ne les ayent reconnus, & partant il n'y auoit pas lieu de les conuaincre par le Sens d'vne verité dont ils demeuroient tous d'accord. Et bien qu'Aristote propose à l'entrée du discours qu'il en fait, des raisons pour montrer que le Temps n'est rien, il ne les faut pas neantmoins prendre pour des preuues dont quelques-vns ayent appuyé la creance qu'ils en auoient, mais pour des doutes que l'on a accoustumé de se former auant que d'establir la verité des choses, comme ses propres termes le tesmoignent διὰ τῶν ἐξωτερικῶν λόγων. Apres tout, quand il y en auroit eu d'assez extrauagans pour auoir cette pensée, & que ce grand Homme ne les auroit pas conuaincus par le sens, il ne s'ensuiuroit pas que le Temps ne fust pas

ſenſible, & M. C. qui n'ignore pas les loix de la Logique, ſçait bien que ces ſortes de conſequences ne ſont pas receuables. De la Connoissance du Temps.

Que l'Imagination a des Images dont les Sens ne luy donnent aucune connoiſſance.

Il ne faut pas oublier icy vne 4. Raiſon que M. C. apporte contre le Temps paſſé, quoy qu'il l'ait detachée de la ſuite des precedentes. Il dit donc page 154. *Que la Memoire ſenſitiue n'a d'Images que celles qu'elle a receuës par les Sens lors que l'obiect eſtoit preſent, de ſorte que n'en ayant iamais eu du Temps lors qu'il eſtoit preſent, elle n'en peut acquerir du paſſé.* C'eſt dommage que cette Raiſon n'eſt bonne ayant vne ſi belle apparence, mais il ſe rencontre par malheur que toutes les Propoſitions en ſont fauſſes. Car pour la premiere: Les Animaux ſe peuuent reſſouuenir des Songes & des Chimeres qu'ils ont formées durant le ſommeil en l'abſence des obiects; et comme elles ſont differentes des choſes que les Sens leur ont repreſentées, il s'enſuit que la Memoire où elles ſe conſeruent, à d'autres Images que celles qu'elle a receuës par les Sens quand l'obiect eſtoit preſent. D'ailleurs les modifications des Images qui dependent des ac-

De la Connoissance du Temps.

tions de l'Imagination telle qu'est l'Vnion, la Separation & autres semblables ne sont point fournies pour les Sens exterieurs ; cependant elles se forment en l'absence des objects exterieurs & se conseruent apres dans la Memoire. Enfin les Bestes se souuiennent que les choses sont bonnes ou mauuaises, amies ou ennemies quoy que les Sens ne leur en ayent point donné la Connoissance, ny par consequent les Images, par le moyen desquelles elles les connoissent & s'en resouuiennent. Pour donc rectifier la Proposition de M. C. il faudroit dire que *la Memoire n'a point d'Images que celles qu'elle a receuës des Sens ou de l'Imagination qui en peut former en l'absence des objects, & sans que les Sens y contribuent* : Mais en ce cas, sa seconde Proposition est absolument fausse, & tout à fait inutile à son dessein. Car la Memoire peut receuoir l'Image du Temps present que l'Imagination aura formée, quand mesme il ne seroit pas vray que le Sens connust cette difference de Temps; ainsi la Memoire pourra auoir l'Image du passé puisque l'Imagination luy fournist celle du present. Il me dira sans doute que la Memoire n'est que pour les choses passées, & partant que le present n'y peut trouuer aucune place, autrement qu'il seroit present & passé tout ensem-

ble. Mais il n'y a là aucun inconuenient puis qu'il est passé quant à l'obiect exterieur, & qu'il est present quant à la Representation : Dautant que les Images des choses que l'Imagination a connuës presentes entrent dans la Memoire auec cette circonstance de Temps, & celle-cy les represente comme presentes quoy qu'elles soient passées en effect ; et il faut que l'Ame y adiouste apres la circonstance du Temps passé pour se ressouuenir qu'elles sont passées. Mais nous auons assez esclaircy ces difficultez aux discours precedens.

De la Connoissance du Temps.

Comment la connoissance du Temps est reseruée à l'Entendement.

Il ne nous reste donc plus rien icy qu'à oster
152 vn scrupule qu'il a sur ce que l'on dit, *que la connoissance du Temps est vne des plus subtiles, & des plus difficiles dont nostre Ame soit capable, & qui pour ce subiect à tousiours esté reseruée à l'Entendement.* Cela ne le doit point arrester du tout, puis qu'il sçait bien que l'Entendement subtilise sur toutes les choses les plus sensibles, & qu'il les considere d'vne autre sorte que l'Imagination ne sçauroit faire. La Connoissance entiere & parfaicte du Temps comprend beaucoup de diffi-

DE LA CONNOISSANCE DU TEMPS.

cultez qui ne peuuent estre decidées que par luy, et apres auoir appris des Sens que le Temps est quelque chose, il est le seul qui puisse expliquer ce que c'est, comment ils le peuuent connoistre, & iusques où ils le peuuent connoistre. Car il ne faut pas s'imaginer quand nous disons que l'Imagination connoist le Temps à venir, qu'elle connoisse l'auenir en toute son estendue, ny toutes sortes de choses qui sont à venir: Cela ne se doit entendre que de celles que les obiects presens remettent en memoire, & qu'elle se figure deuoir bien-tost arriuer; comme on peut iuger par les Passions dans lesquelles les Animaux ont besoin d'auoir cette connoissance. Ainsi quand nous asseurons que le Temps est sensible, nous ne faisons aucune entreprise sur la charge ny sur la fonction de l'Entendement; et pour donner aux Sens cette petite connoissance nous ne diminuons point la grandeur ny l'eleuation qu'il donne à la sienne, que nous auoüons auec M. C. estre vne des plus subtiles & des plus difficiles dont il soit capable.

Apres cela M. C. conclud, *Que le Sens connoist bien le mouuement qui se fait au Temps present, mais qu'il ne connoist pas le Temps auquel il se fait, autre-* 114

uent il y auroit vne connoissance sensible qui ne se feroit pas par l'entremise des Images. 2. Que les Images de ce qui est passé se conseruent veritablement dans la Memoire, mais qu'elles ne representent pas que cela n'est plus, parce qu'elles ne peuuent representer vne negation d'estre. Qu'enfin c'est vne marque certaine que l'Imagination ne fait aucune consideration du Temps, en ce que les Images d'vn mal passé font le mesme effect sur elle que s'il estoit present.

De la Connoissance du Temps.

Quoy que tout ce Discours ne soit qu'vne repetition des raisons que M. C. a cy-deuant proposées, & que nous y ayons desia amplement respondu; Neantmoins, parce qu'il a souuent pris mon silence pour vne conuiction, & qu'il a creu en beaucoup d'endroits que les choses où ie n'auois pas voulu m'arrester parce qu'elle ne meritoient point de responce, m'auoient mis dans l'impuissance d'y repartir. Il ne faut pas que ie demeure icy sans replique, & ie dois du moins le faire ressouuenir des choses iugées. Car nous auons montré, 1. Que l'Imagination se pouuoit former des Images que les Sens exterieurs ne luy fournissoient point; Que la connoissance qui suiuoit ces Images estoit sensible puis qu'elle partoit d'vne Faculté sensitiue, et partant qu'il n'y auoit aucun inconuenient qu'il y eust vne connoissance sensible qui

De la Connoissance du Temps.

ne se fist pas par l'entremise des especes qui viennent de dehors. 2. Que l'Imagination pouuoit se representer les Negations obliques, & que cela suffisoit pour connoistre que les obiects n'estoient plus. 3. Que toutes les differences du Temps estoient sensibles & que le present mesme l'estoit du moins par accident, soit que cette connoissance fust propre aux Sens internes, ou qu'elle se fist par les Sens exterieurs. Enfin que les Images de plusieurs differences de Temps se pouuoient conseruer ensemble dans la Memoire, & que l'Imagination les pouuoit considerer l'vne sans l'autre; qu'ainsi le mal passé pouuoit estre consideré comme present ou comme futur, & que quand il venoit à causer les mesmes effects qu'il auoit causez estant present où à venir, ce n'estoit plus comme passé, mais comme present où à venir.

Cõclusion du Raisonnemẽt precedent.

Apres auoir ainsi leué toutes les difficultez qui arrestoient M. C. touchant la Connoissance que l'Imagination a des choses presentes & à venir : Il semble qu'il n'y a plus rien que l'on puisse opposer à la Raison que nous auons tirée de la Coustume & de l'Instruction que l'on donne aux Bestes. Car puisque la menace presente les fait ressouuenir des coups qu'ils ont re-

ceus

ceus aux premieres leçons, & que le souuenir de ces coups qui sont passez leur en fait craindre d'autres à l'aduenir ; il faut que leur Imagination vnisse l'Image de la menace auec celle des coups qu'ils ont receus, & qu'ils ioignent en suite l'Image de ces coups auec celle des autres qu'ils apprehendent.

DE LA CONNOISSANCE DU TEMPS.

Et certes i'attends de l'ingenuité de M. C. qu'apres auoir meurement consideré toutes ces choses, il aura quelque confusion en son Ame de m'auoir si legerement condamné d'erreur & d'artifice dans la plufpart de mes Raisons. Car il dit à l'entrée de l'examen qu'il fait de la precedente, *Qu'il n'y a pas la moindre apparence de verité, & au lieu qu'en quelques autres Raisonnemens j'insinuë des erreurs par le moyen de quelques veritez, Icy ie ne me sers pas de cet artifice & ne combats qu'auec des Argumens dont pas vne proposition ne se rencontre veritable.*

Quoy : il n'est donc pas veritable que les Bestes se souuiennent des biens & des maux passez ? Il n'est donc pas veritable qu'elles desirent & qu'elles craignent ceux qui sont à venir ? Il n'est donc pas veritable que la presence de certains objects leur ayant remis en memoire ceux qu'ils ont autrefois receus, leur en fasse craindre apres de semblables. Quoy : ce

De la Connoissance du Temps.

sera mal conclure, que puis qu'elles font toutes ces choses, il faut que leur Imagination aille de l'vne à l'autre, qu'elle en vnisse les Images, & qu'elle fasse autant de propositions qu'elle en fait d'vnions. Pour moy ie confesse nettement à M. C. que si ceux qui seront Iuges de nostre different peuuent estre de son aduis, ie m'en vay m'inscrire en faux contre la Philosophie, contre la Raison & contre les Sens, ie m'en vay les abandonner comme des trompeurs qui nous abusent & qui au lieu de nous seruir d'Instrumens pour la connoissance de la verité, nous la cachent & nous la corrompent.

Mais sans me porter à ces extremitez où il n'y a pas d'apparence que ie tombe iamais, il faut excuser M. C. de la mauuaise opinion qu'il a prise de mon premier Ouurage. Ouy, ie veux traiter auec luy plus ciuilement qu'il n'a fait auec moy, Et pour ne le condamner pas tout à fait, j'auoüe qu'il a peu trouuer dans mon Discours des deffaux qui l'ont engagé en ces sentimens. Comme i'ay esté obligé de le rendre le plus court qu'il m'a esté possible, il y a beaucoup d'endroits où ie suppose de certaines connoissances qu'il faut auoir d'ailleurs, où mes Raisonnemens sont fort serrez; & où ie ne fay que ietter la semence de quantité d'inductions

qu'on en peut tirer. Et sans doute cette briefueté à caché aux yeux de M. C. la plus grande partie de l'euidence & de la force de mes Raisons, & luy en a fait paroistre les veritez comme des erreurs & l'ordre comme des subtilitez de Sophiste. Mais ie dois croire aussi qu'apres m'estre corrigé de ce deffaux & luy auoir par de longues explications osté toutes les obscuritez qu'il a rencontrées, il ne tiendra plus, comme l'on dit, la verité dans l'iniustice, & auoüera ingenuëment qu'il a soustenu vne mauuaise cause; du moins que ie n'ay pas mal deffendu la mienne, & que mes Propositions ne sont pas si erronées ny si extrauagantes comme il s'est figuré. De la Connoissance du Temps.

A sçauoir si sans Raisonnement les Images de la Memoire esmeuuent l'Imagination comme si les objects estoient presens.

Pour continuer donc le dessein que i'ay entrepris, ie le veux aduertir, Qu'il ne se laisse pas abuser aux experiences qu'il apporte icy, car elles ne font rien pour luy ny contre moy. En effect quand il dit qu'il veut prouuer par elles; *Que sans Raisonnement les Images de la Memoire es-*

DE LA CONNOISSANCE DU TEMPS.

meuuent l'Imagination de la mesme sorte que si les obiects estoient presens. Qu'est-ce qu'il en peut conclure à mon preiudice ? Quand ie demeurerois d'accord de toutes ces experiences, ce ne sont que des faits particuliers qui n'empeschent pas qu'il n'y en ait d'autres où l'Imagination confere le present auec le passé & en tire des consequences pour l'auenir. Outre qu'il est aisé de faire voir que dans la pluspart de ceux qu'il met en auant, l'Imagination fait le mesme progrez. Car quand *vn enfant crie en voyant vn obiect semblable à celuy qui luy a fait autrefois du mal ;* C'est la peur sans doute qui le fait crier : Or cette passion suppose le mal à venir, & partant l'obiect present fait ressouuenir cet Enfant du mal qu'il a souffert, & luy en fait craindre apres vn semblable. Et *quand il se rejouyst à la veuë du sein de sa nourrice*, si c'est par le desir & l'esperance qu'il a de tetter, son Imagination fait toute la mesme chose : Que s'il n'y a que le souuenir du plaisir passé qui le réjouysse, c'est vn fait qui n'est plus semblable au nostre, puis qu'il ne regarde que le present & le passé, et que dans l'instruction l'Ame considere non seulement les obiects presens & passez, mais encore ceux qui sont à venir. Il en est de mesme quand le souuenir d'vn bon conte nous fait rire, ou quand la rencon-

re d'vne perſonne qui nous a fait du mal nous donne des ſentimens d'auerſion, parce qu'il n'y a là aucune conſideration expreſſe de l'auenir. Que M. C. ne s'aille pas pourtant imaginer que ie croye que l'Imagination ne Raiſonne pas en ces paſſions quoy qu'elle ne confere pas le paſſé auec le futur ; elle a d'autres moyens de Raiſonner que celuy-là ; et s'il veut bien conſiderer la derniere de mes Raiſons que ie vay expliquer apres celle-cy, il verra que l'Appetit ne s'eſmeut iamais qu'en ſuite de quelque Raiſonnement.

De la Connoissance du Temps.

Quant à l'exemple de Caſſander, *qui ne pouuoit ſans fremir regarder la Statuë d'Alexandre*. Il eſt certain que cela procedoit de la peur que le ſouuenir de la colere de ce Prince excitoit en ſon Ame, & qu'il ſe repreſentoit alors le peril en l'eſtat qu'il l'auoit veu quand Alexandre ſe faſcha contre luy ; c'eſt à dire, qu'il le conſideroit encore comme preſt à venir. Il ne s'enſuit pourtant pas de là que le Raiſonnement qu'il faiſoit en ces rencontres fuſt ſemblable à celuy qui ſe trouue dans l'inſtruction des Beſtes. Quand celles-cy entendent vne menace ſemblable à celle qu'on leur a faite autresfois & qui a eſté ſuiuie de coups, elles ont droit de penſer que puiſque telle choſe leur a

De la Connoissance du Temps.

autrefois causé du mal, celle qui se presente luy estant semblable leur doit aussi causer le mesme mal. Mais il n'y a rien dans l'exemple de Cassander qui se rapporte à cela; la Statuë d'Alexandre n'auoit pas la ressemblance qui estoit necessaire pour l'obliger à conclure de la sorte: Il eust fallu qu'elle eust esté en colere, qu'elle eust menacé, & qu'elle eust esté capable de luy faire du mal; en ce cas il eust eu sujet de penser que puisque Alexandre luy auoit autrefois fait du mal, cette Statuë luy estant semblable deuoit aussi causer le mesme mal. En fin dans l'Instruction des Bestes il y a tousiours deux causes semblables, celle qui est passée dont l'effect est aussi passé, & celle qui est presente dont l'effect est à venir, & l'vne & l'autre entre dans le discours que fait l'Imagination: Mais icy il n'y a que la cause passée qui reuient dans la Memoire, & quoy que la Statuë soit presente, elle n'entre point dans le Raisonnement de Cassander, elle ne fait que resueiller les notions qui le composent. M. C. a donc tres-mal pris ses mesures quand il a comparé ces deux Raisonnemens ensemble, & il agit de mauuaise foy, quand il nous veut obliger de croire, *que celuy des Animaux ne se fait pas comme nous auons cy dit, parce que nous ne croyons pas que celuy de*

Cassender se fist de la sorte.
115 Ce qu'il adiouste *des Esclaues Scythes qui apres*
auoir vaincu leurs Maistres en plusieurs batailles, fu-
rent à la fin mis en desroute à la veüe des foüets qu'ils
leur monstrerent comme ils estoient prests de venir aux
mains: bien loin de nuire à ma proposition, il
la confirme & suppose la mesme forme de Rai-
sonner dont les Bestes se seruent quand on les
instruit. Car il est certain que cette surprise leur
donna de la peur, & que cette peur estoit fon-
dée sur le mal à venir, par le souuenir que ces
foüets leur donnerent qu'autrefois leurs Mai-
stres les en auoient chastiez. De sorte qu'ils iuge-
rent fort bien que puisque les foüets dont leurs
Maistres se trouuoient armez, estoient sembla-
bles à ceux dont ils auoient esté battus, ils de-
uoient encore en apprehender vn pareil effect.
Et M. C. trauaille vainement à destruire ce
Discours, quand il dit, *Que s'ils eussent eu le loi-*
194. *sir de Raisonner & conferer toutes ces choses ils ne se*
fussent iamais espouuantez, & que le premier Rai-
sonnement qu'ils firent, fut pour condamner leurs pre-
miers mouuemens qui ne sont pas sousmis à la Rai-
son. Car outre qu'il ne leur falloit qu'vn mo-
ment pour faire tout cela, il confond à son ac-
coustumée la Raison intellectuelle auec celle de
l'Imagination comme nous luy auons montré

De la Connoissance du Temps.

ailleurs. Et il ne faudroit point d'autre responſe pour ſes Terreurs Paniques puis qu'il dit *qu'il en eſt de meſme que de ce qui arriua à ces Eſclaues*. Mais i'y veux adiouſter que puiſque c'eſt la meſme choſe, il s'enſuit que ce ſont des effects d'vn veritable Syllogiſme ; Et que comme le Raiſonnement que faiſoient ces Eſclaues eſtoit apparemment bon & n'auoit aucune Propoſition qui fuſt euidemment fauſſe, il faut de neceſſité ſi ce que dit M. C. eſt veritable qu'il en ſoit de meſme de celuy qui deuance toutes les autres terreurs paniques. Qu'il ne nous obiecte plus le Syllogiſme qu'il fait faire à Caſſander, la peur de cét Homme ne fortifiera iamais ſon party comme nous venons de montrer, Et s'il m'en veut croire il doit demander ſecours à vn autre Capitaine qui ſoit plus hardy que celuy-cy.

De toutes ces rares experiences M. C. tire de merueilleuſes inductions, auſquelles comme nous auons deſia ſatisfait nous ne nous arreſterons pas beaucoup. 1. Il dit, *qu'en toutes ces rencontres ce ne ſont ny les obiects preſens ny les apprehenſions de l'auenir qui meuuent la phantaiſie*. Mais nous venons de faire voir le contraire. 2. *Que les Images des obiects paſſez demeurant dans la Memoire,*

moire, il ne faut point que l'Imagination en forme d'autres puisque celles-là suffisent. Toute nostre seconde Partie est employée à refuter cette proposition qui destruit la nature de la Connoissance. De la Connoissance et Temps.
3. *Que les Images ne pouuant venir que des obiects presens, elles ne les peuuent aussi representer que comme presens; & qu'elles ne peuuent estre derechef communiquées à l'Imagination qu'elles ne l'esmeuuent comme elles ont fait autresfois, vne mesme cause produisant tousiours le mesme effect. Et que de là il s'ensuit que l'object absent agit sur l'appetit comme s'il estoit present, & que comme estant present il remuë l'appetit sans que le Raisonnement y soit employé, il peut estant absent faire la mesme chose.* Pour cecy nous auons fait voir qu'il y a des modifications que l'Ame adiouste aux Images qu'elle reçoit des objects presens; que les differences du Temps sont de ce genre là; et qu'ainsi vn object present peut estre consideré comme passé & comme à venir. D'où il s'ensuit qu'vne de ces Images estant derechef communiquée à l'Imagination peut émouuoir l'appetit d'vne autre façon que lors qu'elle entra la premiere fois dans l'Ame, & qu'elle ne peut plus passer pour vne mesme Cause, puis qu'elle est diuersifiée par vne nouuelle circonstance. Quant à sa derniere proposition qui porte, *Que puisque l'object pre-*

De la Connoissance du Temps.

sent remuë l'appetit sans discours, l'absent peut faire la mesme chose. Ie la luy accorderay volontiers demeurant dans l'hypothese du Temps ou nous sommes, pourueu que l'obiect ne soit connu que comme present ou absent. Car si l'Imagination va de l'vn à l'autre, & principalement si elle en tire des consequences pour l'auenir; il ne faut point douter que l'obiect present & absent ne remuë l'appetit par le moyen des Raisonnemens que l'Imagination fait en ces rencontres. Or il est asseuré que dans tous les exemples qu'il a proposez l'Ame fait progrez d'vne difference de Temps à l'autre, & partant elle Raisonne, et partant toute l'induction de M.C. est vaine.

Mais pourquoy insistons nous si long temps sur des choses que nous auons decidées ailleurs, & que pouuons nous faire en les repetant si souuent, qu'affliger autant de fois M. C. du souuenir de sa premiere deffaite? Cependant ce n'est pas là vaincre genereusement, il faut espargner la honte d'vn Ennemy vaincu, & ne le pas outrager apres qu'il a rendu les armes. Passons donc à d'autres matieres, et sans plus parler de toutes ces differences de temps où M. C. s'est perdu, voyons si ce qu'il a dit de la Coustume peut reparer ses pertes, & s'il destruit aucune de mes propositions.

De la Coustume, & qu'on ne peut l'acquerir sans la Raison.

Il est vray que i'ay auancé que quand on pourroit faire les choses ausquelles on s'est accoustumé, sans y employer la Raison, il est neantmoins impossible de s'y accoustumer sans se seruir de la Raison, & que ceux qui disent que les Bestes font des choses par coustume, auoüent tacitement qu'elles sont Raisonnables. Pour prouuer cela i'ay supposé que la Memoire estoit necessaire pour s'accoustumer à faire quelque chose, & que pour reiterer les mesmes actions il falloit s'en ressouuenir, qu'autrement elles ne seroient pas semblables, ou du moins les premieres ne laisseroient aucune disposition pour mieux faire les autres, qu'enfin c'estoit vne chose bien asseurée que dans les actions communes & ordinaires que les Bestes font par coustume, elles se ressouuiennent au commencement du bien & du mal qui leur est venu pour les auoir faites, & que sans cela elles ne pourroient s'accoustumer à les refaire apres. Sur ces fondemens i'ay conclu qu'elles ont en cette occasion la mesme necessité de Raisonner qu'elles ont quand on les instruit, parce qu'il

De la Coustume.

De la Coustu-me.

faut qu'elles vnissent les Images des obiects presens auec celle des choses passees dont elles se ressouuiennent, & qu'elles en tirent des consequences pour l'auenir.

Contre toutes ces Veritez M. C. oppose deux choses, l'vne à la fin de son Chap. 17. par laquelle il pretend de montrer, *Que la Memoire n'est pas necessaire à toutes sortes d'habitudes*. L'autre est à la teste du mesme Chap. où il employe quantité d'exemples pour prouuer, *Que l'on s'accoustume à beaucoup de choses où la Raison ne peut aucunement seruir*.

Si i'auois affaire à vne personne qui se contentast de peu de paroles, ie luy dirois en deux mots, que tout cela ne fait rien contre moy & est contraire à ses propres sentimens ; Que ie parle de la Coustume des Bestes qui demande le secours de la Memoire & où M. C. confesse luy-mesme qu'elle est necessaire ; et que sans m'arrester aux autres ce m'est assez qu'il s'en trouue quelqu'vne qui ne se puisse acquerir sans elle, puis qu'elle seule peut soustenir l'induction que i'ay faite, & prouuer que les Bestes Raisonnent, du moins en cette occasion. Mais parce que c'est vn Homme qui aime la contestation & qui cherche noise, ie veux bien sortir de mes retranchemens & r'entrer en lice auec luy, quand ce ne seroit comme l'on dit que pour les Dames.

De la Coustume. Ce que c'est de la coustume.

Voyons donc quelle sera sa premiere attaque. Apres auoir rapporté ce que i'ay dit de la Coustume; à sçauoir qu'elle se forme par plusieurs actiós qui laissent dans les puissances vne certaine facilité à operer; Et que cette facilité cósiste ou en vne qualité qui demeure *en* les organes, ou dans vne
117 connoissance plus parfaicte que l'ame s'est acquise par des Images plus expressiues, laquelle fait apres vne plus forte impression sur l'appetit & sur la vertu motiue des parties; Et qu'il m'est indifferent de quelle façon la chose se fasse pourueu que l'on sçache que la memoire y est necessaire.

Il adiouste *qu'il ne trouue presque rien a redire en tout ce discours.* Et moy ie n'y trouue aussi rien a redire sinon qu'il m'y fait parler barbarement. Car bien que ie ne prenne pas garde à ses façons de parler, ie ne puis neantmoins souffrir qu'il se donne la liberté de changer les miennes; Et comme la pureté du langage est la seule chose qu'il estime en mon discours, i'ay tres-grand soin de la conseruer puisqu'elle a eu l'honneur de meriter son approbation. Quoy qu'il en soit ie ne suis pas si complaisant pour son discours qu'il est pour le mien, car il n'y a pas vne seule proposition où ie ne trouue à redire. 1. quand il asseure *qu'il luy est aussi indifferent qu'à moy quel sentiment on ait de la coustume; Car si c'est vne espece grossiere, &c.*

De la Coustume. Il confond la facilité d'operer auec la Coustume, sans se souuenir que la Coustume donne la facilité, & que l'on n'est pas en doute de sçauoir ce que c'est que la Coustume, mais de sçauoir quelle est cette facilité. D'ailleurs comment peut-il dire *que cela luy est indifferent*, puisque incontinent apres il ne luy est plus indifferent ayant pris party pour les habitudes speculatiues & pratiques. 2. quand il adjouste *que si c'est une espece grossie dans la Memoire par diuerses connoissances elle peut s'acquerir par de simples conceptions sans raisonnement, &c.* Il n'est pas encore icy question de Raisonnement, mais de sçauoir si la Memoire est necessaire à la Coustume. Ainsi contre les loix de la Logique il anticipe ses responces, & va à la conclusion sans satisfaire aux premieres propositions. Outre que si cette espece grossie dans la Memoire se peut acquerir sans raisonnement, il faudra que toutes les habitudes speculatiues qu'il met en ce genre là se puissent acquerir sans raisonnement. D'ailleurs qui le peut obliger à mettre la nature des habitudes speculatiues dans ces Images, car il faut apres cela qu'il tienne, Que toutes les habitudes ne sont que dans la Memoire, puisque ces Images ne se conseruent point ailleurs. I'obmets tous les autres inconueniens qui suiuent cette opinion, & ce que

M.C. dit en suite des Arts parce que cela ne fait rien à nostre difficulté. De la Coustume.

A sçauoir si la memoire est necessaire à
97. ## *toutes sortes d'habitudes.*

Il faut voir maintenant les exemples qu'il propose pour monstrer que la Memoire n'est
98. pas necessaire a toutes sortes d'Habitudes. Le premier est *des Enfans ausquels on tient la main pour leur aprendre à escrire; car à force de la conduire ainsi on luy imprime l'habitude de se conformer aux charactères qu'ils voyent, & cette Coustume s'acquiert sans que la Memoire y contribuë.* C'est ce qu'il deuoit prouuer; car enfin les Enfans ont de la Memoire, & il n'est pas aysé de se persuader qu'ils fassent si souuent vne mesme action sans s'en resouuenir. Mais quoy! dit-il, *les Enfans se forment à certaines coustumes auant qu'ils ayent l'vsage de la Memoire.* C'est ce que ie luy nie; Ils l'ont foible à la verité, mais toujours il est vray qu'ils s'en seruent & que quand les objects les touchent fortement ils s'en resouuien-
99. nent fort bien comme M. C. a fait voir luy-mesme p. 148.

Le 2. est *des Crocheteurs ausquels la Memoire est inutile pour s'accoustumer à porter de pesans fardeaux,*

De la Coustume

parce, dit il, que cette force qui n'est qu'vne habitude leur demeureroit quand mesme ils auroient perdu la Memoire. M.C. confond icy l'Habitude de porter des fardeaux auec la Force, quoy que ce soient deux choses fort differentes ; tel aura celle cy qui n'aura pas l'autre ; les Crocheteurs les peuuent bien auoir toutes deux, mais ils les ont par diuers moyens ; la force leur vient de la Nature, & l'habitude vient de la Coustume : d'ailleurs la Force n'est pas au rang des habitudes si ce n'est improprement parlant, mais c'est vne puissance naturelle qui donne la vertu d'agir, ce que ne fait pas l'habitude. Mais quand ce seroit vne habitude & qu'elle peust demeurer à vn Crocheteur apres auoir perdu la memoire, quelle induction en pourroit-il tirer contre moy. Car ie n'ay iamais dit que quand on a acquis l'habitude & la Coustume on ait besoin de memoire, mais seulement qu'elle est necessaire pour l'acquerir, & que pour ce suiet les Animaux ne peuuent s'accoustumer à quoy que ce soit sans l'ayde de la Raison & de la Memoire, quoy que peut estre ils puissent apres faire sans elle les choses ausquelles ils sont accoustumez. Ce n'est pas pourtant que ie ne croye que toute vraye Habitude n'ait besoin de memoire, & que celuy qui l'auroit perduë ne perdist aussi l'vsage de toutes

toutes les habitudes qu'il auroit acquises quel- DE LA CONSTANCE
ques parfaites qu'elles fussent. Mais puisque ie ne me suis point expliqué la dessus, pourquoy M. C. veut il deuiner ma pensée & trouuer des inconueniens en des choses que ie n'ay point encore dites. Ie n'insiste pas neantmoins la dessus, puisqu'enfin il se remet á la raison & qu'il
12 confesse *que cette faculté est necessaire pour beaucoup d'actions que font les bestes, & que le bien ou le mal qui leur est arriué demeure dans leur memoire & les oblige apres à rejterer les mesmes actions.* Car bien que il nie que ce soit *sur l'esperance ou sur la crainte que le mesme bien ou le mesme mal leur arriuera.* Il y a grande apparence qu'apres qu'il aura veu les Raisons que nous auons employées pour soustenir cette verité, il y donnera entierement
13 les mains. Pour moy ie trouue le procede qu'il a tenu icy fort equitable, & i'approuue fort la prudence qu'il a eué *d'attendre que ie luy eusse fait voir euidemment que les Bestes craignent & esperent, & qu'elles conferent le temps passé auec l'auenir auant que de s'obliger à le croire.* Ie tiens mesme que dans la qualité qu'il prend icy de deffendeur, il a peu en conscience dire *qu'il*
14 *n'y auoit point là de Raisonnement sans qu'il fust obligé d'apporter de raisons au contraire*, & que s'il l'a fait ça esté comme il dit par *Surabondance*

De la Coustume. *de droit* & par pur zele qu'il a pour la verité. Mais aussi cette mesme prudence & ce mesme zele l'engagent à changer d'opinion maintenant qu'il a dequoy satisfaire à ses doutes, & que les choses qui luy estoient obscures se presentent à luy si claires & si euidentes. C'est vn aduis que ie luy donne pour luy mesme, car il doit bien iuger que cela ne me regarde point, & que quelque party qu'il prenne ma cause n'en sera ny pire ny meilleure.

Sçauoir si l'on peut s'accoutumer à quelques choses sans raisonner.

Examinons l'autre point où il veut monstrer par de nouueaux Exemples *que l'on s'accoustume à beaucoup de choses ou la Raison ne peut de rien seruir.* 244 Car c'est icy où il triomphe, & où il se flatte de l'auantage qu'il pense auoir sur moy de ce que ie n'ay point respondu à ceux qu'il auoit proposez autrefois pour le mesme subiet. Ie confesse que ie n'y ay pas respondu, parce que ie ne l'ay pas deu faire, & M. C. se fait tort de s'en preualoir, puisque c'est vne marque qu'il croit que c'est là vn poinct decisif de la question où nous sommes, sans s'apperceuoir qu'il y est tout à fait inutile. Ouy, ie

le luy repete encore, ie ne pretends parler que de DE LA
la Coustume & des habitudes où il dit luy mes- COUSTU-
me que la Memoire est necessaire; & il me suf- ME.
107. fit que les Animaux en ayent quelques vnes de cette Nature, pour conclure qu'ils ne les ont peû acquerir sans Raisonner, dautant qu'il leur a fallu conferer les obiects presens auec ceux qui estoient passez & ceux qui estoient à venir comme nous auons dit. De sorte que s'il y en a d'autres ou ce progrez ne se fasse point, à la bonne heure, comme ie ne l'empesche point, cela n'empesche point aussi que ma consequence ne soit bonne & veritable.

Mais quoy? Toutes ces belles obseruations qu'il a apportees luy demeureront elles sur les bras sans qu'il en puisse tirer aucun seruice? Non certes quelques legeres qu'elles soient il l'en faut descharger, & luy monstrer en mesme temps à quoy elles peuuent estre bonnes: Ce que ie ne feray pas comme luy par surabondance de droit puisque cela ne fait rien à nostre question, mais par le pur desir que i'ay qu'il connoisse la verité. Mais auparauant il les faut mettre en veuë, affin que le Lecteur sçache dequoy il s'agist, & qu'il puisse donner son iugement auec connoissance de cause.

144 La 1. est *des Enfans qui s'accoustument à diuerses*

De la Coustume.

choses auant qu'ils ayant l'vsage de la raison. La 2. est *de l'Estomac qui s'accoustume à certaines viandes, & qui regle sa faim à certaines heures.* La 3. est *du Foye qui s'accoustume à faire plus de sang quand on se fait souuent saigner.* La 4. est *des fluxions qui s'accoustument à tomber sur certaines parties.* La 5. est *des sens externes qui acquierent des habitudes, se trouuant des personnes qui se sont accoustumées au goust de l'absynthe, à l'odeur des choses puantes, &c.* La 6. est *du sens commun qui prend la coustume de s'endormir & de s'esueiller à des heures reglées. La 7. la 8. & la 9. est de la memoire, de l'appetit, & de la vertu motiue qui acquierent des habitudes. De tout cela il conclud, qu'il n'est pas necessaire que pour s'accoustumer à quelque chose il se faille seruir de la raison; puis qu'il n'y a pas vne des choses qu'il a proposée qui soit raisonnable, ny aucun de leurs effects où il paroisse de la raison.*

Premierement quand il dit *que la Raison n'est point icy necessaire;* Il entend parler de la raison intellectuelle, puis qu'il n'en reconnoist point d'autre : Et en ce sens ie luy accorde tout ce qu'il dit : Mais ce n'est pas là nostre different, il consiste à sçauoir si l'imagination ne raisonne point en ces rencontres. En second lieu, il employe le mot de Coustume, sans marquer les diuerses significations qu'il a & l'applique indifferemment à plusieurs choses sans dire qu'il

La coustume se prend en plusieurs façons.

conuient proprement aux vnes & improprement aux autres ; ce qui estoit pourtant necessaire pour en induire ce qu'il pretend : Car i'ay sujet de rebuter tous les exemples où ce mot n'aura pas sa vraye & sa propre signification. M. C. se deuoit ressouuenir que la Coustume & l'Habitude sont des dispositions actiues, & qu'elles ne se peuuent appliquer proprement aux passiues. C'est pourquoy quand l'on dit, *Qu'on s'accoustume au chaud & au froid, que l'Estomach s'accoustume à certaines viandes, qu'il y en a qui se sont accoustumez à trouuer le goust de l'Absynthe agreable, &c.* Ce mot n'a point-là sa signification naturelle, parce qu'en toutes ces façons de parler on ne veut dire autre chose sinon qu'on s'accoustume à souffrir ces obiects, & que la facilité qu'on y trouue est vne pure disposition materielle & passiue que l'vsage de ces choses a laissée dans les organes.

De la Coustume.

En effect on s'accoustume au Chaud parce que l'impression de la Chaleur demeure dans les parties & fait que celle qui vient apres, n'agit pas si puissamment sur le corps qui est desia imbu cette qualité. Il en est de mesme des Odeurs, des Saueurs, & autres obiects sensibles, qui à force de frapper les Sens y laissent vn certain charactere lequel rend les organes

De la Coustume.

plus semblables aux obiects, & les obiects plus familiers aux organes. Il n'y a donc point là de veritable Coustume, non plus que lors qu'on dit, *qu'vne fluxion s'accoustume à tomber en quelque endroit*: Car ce n'est qu'vne disposition passiue qui vient de la foiblesse des parties lesquelles ne peuuent resister au debordement de l'humeur qui se jette sur elles. Ioint *que ce n'est pas la fluxion qui s'accoustume, car celle qui est tombée vne fois ne retombe plus*, mais c'est la Nature qui se descharge ordinairement sur les parties les plus foibles; ou plustost ce sont ces mesmes parties qui par leur foiblesse sont plus capables de receuoir les superfluitez qui s'amassent ailleurs. Quoy qu'il en soit ce sont là des façons de parler qui sont bonnes pour le Peuple, & non pour les Philosophes. Et c'est encore en ce rang qu'il faut mettre *la Coustume que le Foye prend de faire plus de sang en ceux qui se font souuent saigner*, car le Foye n'a pas plus de facilité à en faire alors que quand on se fait saigner rarement: mais c'est que par cette euacuation les parties se vuident, & que la Nature trauaille à faire dauantage de sang pour les remplir. En fin comme on ne dira iamais qu'il y ait de vraye Coustume ny aucune Habitude dans les Saisons & dans les autres choses inanimées, quoy que l'on die que l'hyuer

a accoustumé d'estre pluuieux, que la terre a accoustumé d'estre fertile en tels endroits, &c. Aussi faut-il croire quand on se sert de ces façons de parler pour les actions naturelles du Corps c'est figurement ou par abus ; Et qu'vn Homme qui ne sçait pas distinguer ces choses ne merite pas d'entrer dans les secrets de la Nature ny de prendre place parmy les Philosophes. De la Coustume.

Apres tout quand M. C. se voudroit opiniastrer à soustenir qu'il y a vne vraye Coustume dans toutes les obseruations qu'il apporte ; Ne pourrions nous pas luy dire que comme elles sont toutes prises des Animaux, elles laissent le soupçon que l'Imagination y concourt, & partant qu'elles ne se font pas sans le Raisonnement de cette faculté. Certainement pour oster tout sujet de doute, il deuoit se seruir d'exemples tirez des choses insensibles comme des pierres, des plantes, &c. alors il n'y eust plus eu de difficulté, & nous eussions esté contraints d'auoüer que la Coustume n'a point besoin du secours de la Memoire, & de la Raison. Mais puisque toutes les parties qu'il dit s'accoustumer à certaines choses sont doüées de sentiment, & que par tout où il y a sentiment il faut que l'Imagi-

De la Conn.-

nation agisse, ne deuons nous pas croire qu'elles s'y sont accoustumées par la Connoissance, & que les Images qui forment cette Connoissance se conseruent dans la memoire & font ressouuenir l'Ame des premieres actions pour en faire apres de semblables, d'où vient enfin la facilité & l'habitude ? Non, que M. C. ne s'y trompe pas, l'Imagination & la Memoire n'agissent pas seulement dans la Teste; quoy qu'elles soient-là comme dans leur throsne & qu'elles y fassent leurs plus considerables actions; elles se respandent en toutes les parties sensibles & souuent elles y font des operations dont elles ne donnent aucune connoissance à ce principal organe, & imitent en cela les Princes qui font beaucoup de choses dans les diuerses parties de leurs Estats sans en rien communiquer à leur Conseil. C'est ainsi que se font tant de diuers sentimens dans les membres sans que nous nous en apperceuions; c'est ainsi que la Memoire demeure dans les doigts d'vn joüeur de luth apres qu'il a oublié toutes ses pieces; c'est ainsi que la vertu formatrice forme les Images qu'elle a receuës de l'Imagination, quand elle imprime ces marques merueilleuses sur le corps des Enfans pendant la grossesse des Femmes, sans que celles-cy s'en aduisent & s'en ressouuiennent.

Mais

Mais nous reseruons à faire voir amplement cette verité au 3. Volume de nos Characteres que nous allons donner au public. Cependant finissons cét inutile examen des Exemples de M. C. puisque nous sommes d'accord auec luy de ce qu'il pretend en prouuer, à sçauoir, que la Coustume se peut acquerir sans le secours de la Raison intellectuelle ; et qu'il y a grande apparence qu'apres qu'il aura bien consideré les preuues que nous auons apportées pour montrer que l'Imagination Raisonne, il tombera aussi d'accord auec nous que la Coustume dont il parle ne se peut acquerir que par le Raisonnement de l'Imagination.

Examen des objections de M. C. contre nostre derniere preuue du Raisonnement des Bestes.

CHAPITRE V.

LA derniere preuue que nous auons donnée de la Raison des Bestes est que le mouuement de leur appetit qui doit preceder toutes les actions qu'elles font, ne se fait iamais qu'il ne soit QVELLES CONNAISSANCES PRECEDENT L'ACTION.

QUELLES CONNOISSANCES PRECEDENT L'ACTION

deuancé de trois propositions; La 1. que la chose est bonne, la 2. qu'elle est faisable, la 3. qu'il la faut faire : Et que ces propositions se liant par des termes communs, & l'vne tirant son euidence de l'autre il faut qu'elles fassent vn parfait Raisonnement.

Cette Raison que nous auons employée pour montrer que les actions de l'Instinct se font toutes auec Raisonnement, ne plaist pas à M.C. premierement en ce que ie suppose que ces actions sont des mouuemens de l'Appetit, & dit, *Qu'il est trop intelligent en ces matieres, & trop difficile à persuader pour croire cela sans le luy auoir prouué ; Que neantmoins par complaisance il le veut accorder, afin de faire voir que l'appetit n'a que faire de toutes ces propositions.* 103. Pour moy qui ne veux pas luy faire perdre le merite d'vne Ciuilité si extraordinaire, i'accepte icy la grace qu'il me fait, du moins iusqu'à ce que nous soyons venus à l'examen de l'Instinct, car i'espere alors luy montrer euidemment, non pas *que ces actions sont des mouuemens de l'Appetit,* n'ayant iamais auancé cette Proposition ; mais qu'elles sont precedées par le mouuement de l'Appetit. Et quelque difficile qu'il soit à persuader, ie suis asseuré de le conuaincre par les premieres notions de la Philosophie, ou de le reduire au point de les nier & de combatre le

Sens commun. Cet article demeurant donc en souffrance iusques à ce temps-là; Voyons maintenant ce qu'il oppose aux autres. *Il suffit*, dit-il, *que l'object soit connu par la premiere operation de l'esprit pour esmouuoir l'appetit, car lors qu'vn affamé void du pain, son appetit s'y porte sans Raisonnement, & lors que nous portons la main au plat, nostre Imagination ne fait point ce discours, cela est bon, ie le puis prendre, il faut donc que ie le prenne.* Il me semble, sauf le respect que ie dois à M.C. qu'il ne s'acquite pas bien de sa promesse, car ie ne voy point là de preuue qui me fasse connoistre que l'appetit n'a pas besoin d'aucune de ces propositions: et pense-t'il que ce soit bien destruire vne chose que de dire simplement le contraire, sans l'appuyer par aucune Raison. I'ay dit que l'Appetit a besoin de propositions, et luy il respond qu'il suffit que l'object soit connu par la premiere operation de l'Esprit: Il le falloit donc prouuer. Car ce qu'il adiouste que *quand vn affamé void du pain, il y porte son appetit sans Raisonnement*, ne peut passer pour preuue, puisque c'est le sujet de nostre different & de la contestation que nous auons ensemble. Au fonds M. C. ne peut des-auoüer qu'auant que l'Animal se porte à quelque chose il faut qu'elle luy soit connue comme bonne & faisable, & qu'il se propose de

QUELLES CONNOISSANCES PRECEDENT L'ACTION

L'Animal auant que de faire quelque chose l'a doit connoistre bonne & faisable.

la faire. Ainsi la question se reduit au poinct de sçauoir, s'il forme ces connoissances par des propositions, ou par de simples notions : Or il est constant entre nous deux que les Sens ne connoissent pas les choses comme bonnes & faisables, parce qu'ils ne reçoiuent aucune Image de la bonté & de la possibilité, & que cela appartient en propre à l'Imagination qui adiouste ces notiõs à celle des Sens, qui pour ce sujet sont appellées dans l'Escole *Species non sensatæ*. Si cela est ainsi, il faut de necessité que l'Imagination ait l'Image de la bonté & de la possibilité, & qu'elle l'vnisse auec celle de l'object pour le connoistre bon & faisable : Et par consequent elle fait alors des propositions affirmatiues, puis qu'vnir les Images & faire ces propositions est vne mesme chose, comme nous auons demontré dans la II. Partie.

C'est là où il trouuera les Raisons que nous n'auions fait qu'indiquer en nostre premier ouurage croyant que c'estoit la maniere dont il falloit traiter auec les personnes intelligentes: C'est-là, dis-ie, où il les trouuera plus estenduës, plus claires, & à mon aduis assez fortes pour luy persuader, *Que ie n'ay pas fait semblant de prouuer que l'Imagination fait des affirmations*, mais qu'en effect ie l'ay solidement prouué sur les principes & les maximes de l'Escole.

Pendant qu'il ira donc consulter ce Chap. nous verrons icy *s'il a sujet d'estre surpris*, comme 124 il dit, *de ce que ie me persuade que ces trois propositions font vn Raisonnement*; Et s'il fait sagement de *deffier tous les Logiciens d'en faire vn Syllogisme raisonnable*. Premierement ie luy pourrois respondre en vn mot que ie n'ay iamais dit que ces trois propositions fissent vn Syllogisme, mais bien qu'elles font vn discours & vn veritable Raisonnement : Et comme il y a d'autres Raisonnemens que le Syllogisme, il me suffit dans le dessein que i'ay de prouuer que les Bestes raisonnent, qu'elles fassent vn Raisonnement sans faire de Syllogisme. Et quoy! quand M. C. fait vn Enthymeme, quand il fait vn Sorites, ne raisonne t'il pas? ce pendant il ne fait point là de Syllogisme du moins qui ait toutes les conditions qui luy sont necessaires. D'ailleurs quoy qu'on ne puisse former vn seul & simple Syllogisme de ces trois propositions, on en peut faire vn Syllogisme composé, qui est vn veritable & parfaict Syllogisme. I'auoüe que ces trois propositions ne se peuuent assembler qu'elles ne contiennent quatre termes, & qu'il n'en peut entrer que trois dans vn simple Syllogisme : Mais cela n'empesche pas que l'on n'en puisse faire vn des deux premieres propo-

Quelles Consequences peut on tirer de l'Aquilon

Sçauoir si on peut faire vn Syllogisme des 3. propositions susdites.

Quelques connoissances precedent l'Action

sitions, & que la derniere qu'on y adjoutera ne passe pour vne nouuelle consequence, qui jointe auec les precedentes fera vn discours composé d'vn Syllogisme & d'vn Enthymeme. Ainsi vn Animal qui veut manger quelque chose, peut auparauant auoir raisonné de la sorte.

Ce doux est bon,
Ce bon peut-estre mangé,
Donc ce doux peut-estre mangé.
Donc il le faut manger.

Mais ie veux qu'il ne fasse point là de Syllogisme entier, & qu'il assemble comme dit M. C. les deux premieres propositions en vne. *Cette chose est bonne & faisable*, Et qu'il conclue apres *donc il la faut faire*. Ne fera-t'il pas alors vn Enthymene de 3. propositions : Car il est certain qu'vne proposition Copulatiue comme est celle-là, vaut vne double proposition, puisqu'il y a vne double vnion ; Ainsi ces trois propositions composeroient vn veritable raisonnement. Et en ce cas M. C. a grand tort *de deffier tous les Logitiens d'en pouuoir faire au-* 143
cun Syllogisme, & de les rendre incapables de former vn discours que les Bestes mesmes peuuent faire. *Mais*, dit-il, *pour en conclure l'Operation il faudroit qu'il y eust vne proposition vniuerselle qui*

affirmaſt qu'il faut faire tout ce qui eſt bon & faiſable. Quelles
Il ſe trompe. La Connexion particuliere de la Connois-
Bonté & de la Poſſibilité auec l'Operation ſuffit sances
ſans qu'il y en ait d'vniuerſelle comme nous precedent
auons monſtré en parlant de celle qui eſt en- l'Action
tre la Douceur & la Bonté d'vn aliment: Car en-
1 r. fin il faut toûjours en reuenir là, que l'Animal
par. connoiſt que la choſe eſt bonne, qu'il connoiſt
encore qu'elle eſt poſſible comme l'Eſcole de-
meure d'accord; Et que ſur ces deux connoiſ-
ſances il entreprend de la faire. De ſorte que
s'il eſt neceſſaire qu'il y ait Connexion entre ces
notions antecedentes & l'operation, & que l'A-
nimal la doiue connoiſtre pour agir; Il faut auſ-
ſi qu'il ne la connoiſſe que comme particulie-
re, puiſque l'Imagination ne peut s'elleuer juſ-
ques à la connoiſſance des choſes vniuerſelles.
Il eſt donc inutile d'adjouſter aucune Propoſi-
tion generale au Raiſonnement que l'Animal
fait alors, non plus qu'en tous les autres que M.
C. pretend deuoir ſuiure celuy-cy.

144 Car il dit *que ſi nous eſtions obligez de faire* Quels sont les raison-
ce Raiſonnement auant que de nous reſoudre à manger nemens qui
quelque choſe, il en faudroit faire vn ſecond pour la devancent
porter à la bouche, puis vn troiſieſme pour la maſcher, les actions
& pour la maſcher il en faudroit vn quatrieſme pour que fait
faire mouuoir les muſcles, & vn cinquieſme pour y en- l'animal.

QUELLES CONNOIS-SANCES PRECE-DENT L'ACTION.

uoyer des esprits ; Et ainsi chaque coup de dent, & chaque mouuement de l'appetit demanderoit quantité de Syllogismes & de propositions vniuerselles dont l'Imagination n'est point capable. Si ie respondois à M. C. que hors les propositions vniuerselles que ie n'admets point en tous ces raisonnemens, il n'y a rien là qui ne se fasse; Il seroit peut-estre bien empesché de soustenir le contraire : et il ne luy seruiroit rien de dire que cela est contre l'experience : Car on luy accorderoit que cela est est bien contre l'experience du Peuple, mais nonpas contre l'experience des Philosophes: Ou plutost on diroit que cela n'est pas contre l'experience puis qu'il n'y en a point du tout, parce que ce sont des choses que peu de personnes ont exactement considerées, & comme il dit fort iudicieusement en quelque endroit, *les liures qui en ont traicté fournissent si peu d'ayde pour l'examen de ces sortes d'actions qu'il ne peut croire qu'aucun Philosophe y ait daigné penser serieusement.* Si cela est ainsi comment en pourroit on auoir fait experience ? Et s'il n'y en a point d'experience comment cela seroit il contre l'experience? Mais ie ne veux pas m'amuser à soustenir des choses que ie ne croy pas: Ie dis en deux mots qu'il n'est pas necessaire que l'Imagination fasse icy tant de Raisonnemens qu'il se figure, ou du moins

comme

comme il se figure; Qu'il suffit pour l'ordinaire qu'elle en fasse vn parfaict pour la principale Action qui est la derniere qu'elle se propose: Car pour les autres qui luy seruent de moyens pour y arriuer, les notions qu'elle en a, ne sont qu'autant de consequences & d'Enthymemes racourcis qui se tirent de la premiere conclusion: Tels que sont ceux que la chaleur & la precipitation de la dispute nous oblige souuent de faire dans nos conuersations. Ainsi quand vn Chien veut prendre vn lieure, il doit connoistre que c'est vne bonne chose, & croire en mesme temps qu'il le peut prendre, & conclure enfin qu'il le luy faut prendre. Mais pour executer ce dessein, Il sçait qu'il faut courir apres, qu'il le faut suiure par tel chemin, qu'il se faut jetter dessus, &c. De sorte qu'apres le premier raisonnement qui consiste aux trois Propositions susdites, chacune des autres qu'il adjouste vaut vn Enthymeme; Et de necessité il raisonne ainsi. Puis qu'il le faut prendre, donc il faut courir apres; donc il faut passer par tel endroit donc il se faut jetter dessus, &c.

QUELLES CONSEQUENCES PRECEDENT L'ACTION.

On doit neantmoins remarquer icy; Que les Actions qui seruent de moyens pour arriuer à vne fin principale sont de deux sortes: Car les vnes sont completes & les autres imparfaites:

Les actions qui seruent de moyens sont de deux sortes.

QUELLES CONNOISSANCES PRECEDENT L'ACTION

les Completes se font par les membres, comme quand le bras se meut, quand la main prend, quand le pied marche, &c. Les imparfaites se font par les parties qui composent les membres tels que sont les muscles, les nerfs, les esprits, &c. Les premieres viennent toutes à la Connoissance de l'Animal qui sçait auant que de se mouuoir, s'il doit estendre ou plier vn membre, s'il doit auancer ou retirer le pied, s'il doit courir ou marcher simplement, & ainsi du reste. Mais les autres luy sont tout à fait inconnuës: Car l'Ame ne sçait point le nombre des Nerfs & des Muscles ny l'vsage particulier où chacun d'eux est destiné, quoy qu'elle ne se trompe iamais au choix qu'elle fait de ceux qui doiuent estre employez: qui est vne des plus grandes merueilles qui se trouuent dans l'Animal cõme nous monstrerons en la 2. partie de cet ouurage. Cela supposé, nous disons que les Actions completes qui seruent de moyens pour vne fin principale ne se font que par des Enthymemes; Mais que les imparfaites n'en demandent point parce que l'Imagination n'en a point de connoissance: Et partant il faut rayer du nombre des Syllogismes que M. C. allegue, ceux qui regardent le mouuement des Muscles & des Esprits. D'ailleurs quoy que nous ayons dit, Que l'Ima-

gination ne fait de raisonnemens parfaits que pour la principale Action, cela se doit entendre quand les moyens sont faciles & qu'ils n'ont aucune difficulté ou autre circonstance qui merite d'arrester l'Ame pour la considerer; autrement elle fait les mesmes raisonnemens pour eux que pour l'Action principale comme il arriue dans les trois genres d'experiences que nous auons rapportées au commencement de ce Chapitre. Ainsi, quand le Chien void que la course ne suffit pas pour attraper sa proye, il se sert de la ruse: S'il trouue de l'embarras en son chemin, il considere & cherche le moyen de le surmonter; Et parmy tout cela le souuenir des choses passées & l'attente de celles qui sont à venir occupent son imagination & luy font faire à tous momens les discours dont nous auons parlé cy-deuant.

QVELLES CONSVLTANCES PRECEDENT L'ACTION

Enfin il faut iuger de tout ce progrez à proportion de ce qui se passe dans nostre Esprit quand nous formons quelque dessein & que nous taschons de l'executer. Car hors les abstractions & les propositions vniuerselles qui sont propres à l'Entendement, l'Imagination agit tout de mesme que luy: Et comme il y a des Raisonnemens entiers que nous faisons pour entreprendre vne chose; comme entre les moyens qui se presentent pour y arriuer il s'en trouue qui nous arre-

Quelles Connoissances precedent l'Action

ſtent, & d'autres qui ſont ſi euidens & ſi faciles que nous nous en ſeruons ſans les examiner, et comme tout cela ſe fait ordinairement auec tant de promptitude qu'il ſemble qu'il n'y a que des momens qui y ſoient employez ; Il faut croire auſſi pour les Raiſons que nous auons ſi ſouuent alleguées que les Animaux agiſſent de la meſme ſorte dans les deſſeins qu'ils entreprennent.

Apres cela ie croy que M. C. ſera bien aiſe d'auoir appris qu'il eſt deux fois plus raiſonnable qu'il ne penſoit, & que ſon imagination fait *nombre de Raiſonnemens* dont il ne s'eſtoit point
encore aduiſé. Car *quelque prompte que ſoit ſa* 130.
Main à eſcrire, & ſa Langue à prononcer ce qu'il veut exprimer, ſon Imagination va encore plus viſte que tout cela & a tout le loiſir qui luy eſt neceſſaire pour preuenir par les Raiſonnemens que nous venons de marquer, le mouuement de ces organes. On peut dire qu'il en eſt comme d'vn peintre qui ſe forme en vn momēt l'Idée de ce qu'il veut peindre, mais quand il faut mettre la main ſur la toile, il luy faut des iours & des ſepmaines entieres. A la verité l'eſcriture ny la parole ne demandent pas tant de temps, mais toujours il y a vne diſtance infinie entre la viteſſe de l'Imagination & celle de la main & de

la langue, puisque celle-là se peut faire sans aucun temps, & que celle-cy se fait tousiours auec du temps.

Au reste ie consolerois volontiers M. C. *de la honte qu'il a eué de s'arrester à des choses si esloignées de toute apparence de verité*, si i'estois bien asseuré de quelles choses il entend parler: Car ie ne sçay si ce sont les objections qu'il m'a faites, ou les propositions que i'ay auancées qui l'ont rendu honteux, les vnes & les autres estant capables de luy donner de la confusion. En tout cas il doit sçauoir que la honte que l'on a d'auoir failly est tres-bonne, mais que celle que l'on a d'apprendre, est tres-mauuaise. Passons outre aussi-bien cette passion à cela de propre qu'elle ne veut point que l'on parle d'elle.

A sçauoir si les Animaux doutent.

Pour confirmer ce que i'ay dit qu'il estoit necessaire que les 3. propositions dont est question deuanceassent les mouuemens de l'Appetit, i'ay apporté l'exemple des Chiens & des Oyseaux de chasse qui souuent ne poursuiuent pas la proye qu'ils voyent, parce qu'ils iugent

LES ANIMAVX DOVTENT.

LES ANIMAVX DOVTENT.

qu'elle est trop esloignée : I'ay mesme auancé que quelquefois ils semblent douter, & ont apparemment de la peine à se resoudre s'ils la doiuent poursuiure ou non ; Et qu'en ces rencontres, quoy que la chose leur paroisse bonne, neantmoins parce qu'ils ne la iugent pas faisable, ils ne l'entreprennent pas, l'operation qui est la conclusion ne se pouuant faire faute d'vne des propositions comme il arriue dans tous les vrays Syllogismes.

A cela M. C. oppose premieremẽt, *Que si leur doute n'est qu'en apparence, on a tort de s'en preualoir contre luy ; que s'il est veritable, il s'ensuit que les Bestes deliberent.* 105 Mais ie luy respons qu'il corrompe icy mes paroles, & qu'il leur donne vn autre sens qu'elles ne doiuent auoir. Il y a grande difference de dire que les Animaux semblent douter ou qu'apparemment ils ont quelque doute, Et de dire que leur doute n'est qu'en apparence. La premiere façon de parler n'exclud pas le doute, si fait bien la seconde. Et l'on peut dire d'vn Homme qui est veritablement en colere, qu'il semble estre en colere & qu'apparemment il est fasché ; mais non pas, que sa colere n'est qu'en apparence. S'il est donc vray que les Animaux soient capables de douter comme nous

allons faire voir, ils peuuent douter en effect sans que nous en soyons asseurez, parce que nous ne connoissons pas clairement leur pensée; mais par les actions qu'ils font nous conjecturons qu'ils doutent; & alors nous auons sujet de dire qu'apparemment ils doutent, c'est à dire, qu'ils nous paroissent douter; mais non, que leur doute n'est qu'en apparence, puis qu'il peut arriuer qu'ils doutent en effect, & qu'vne chose qui n'est qu'en apparence, n'est pas veritablement. LES ANIMAUX DOUTENT.

Mais ne nous arrestons pas dauantage aux paroles, examinons les choses & voyons quelle est la nature du Doute: Car apres cela on verra clairement si les Animaux sont capables de le former. Aristote dit fort elegamment que celuy qui Doute est semblable à vn Homme qui est lié, parce que l'vn & l'autre sont retenus, & ne peuuent aller où ils veulent, celuy-cy ne pouuant auancer chemin, & celuy-là ne pouuant faire aucun progrez dans sa connoissance. En effect quand il void que les objects ne luy sont pas clairement representez, quand il void des raisons ou des apparences contraires pour vne mesme chose; ce sont autant de chaisnes qui l'arrestent & qui le tiennent en suspens sans qu'il

Les Animaux doutent.

puisse prendre party; Et tandis qu'il demeure en cette neutralité, tout autant de temps il Doute & n'est point asseuré de ce qu'il cherche. C'est pourquoy on peut dire, *Que le Doute est vne suspension du Jugement qui ne se peut determiner sur les choses qui luy sont proposées.* Or parce que Iuger, c'est vnir ou diuiser les Images ; cette Suspension ne peut estre conceuë que comme vne retenuë que la faculté Iudicatiue se donne dans sa fonction, la difficulté & l'Incertitude où elle est, ne luy permettant pas d'vnir ou de separer les Images qu'elle a formées. Il ne faut pas pourtant se figurer cette retenuë comme vne cessation & vn repos, autrement celuy qui ne voudroit pas connoistre les choses & dont l'esprit seroit assoupy & sans action, pourroit passer pour vn Homme qui Douteroit : Mais il la faut considerer comme vn mouuement par lequel l'Esprit se retient & ne se laisse pas emporter où il auoit dessein d'aller. Il faut iuger de cecy à proportion de ce qui arriue aux Corps qui sont pesans. Quand ils sont dans leur Centre, leur pesanteur n'agit plus, & ils se reposent veritablement ; mais quand on les suspend en l'air, quoy qu'ils soient retenus, ils ont vn mouuement secret, & font tousiours effort pour tomber. Il en est de mesme du Iugement quand il

ne

ne cherche point la verité, il est sans action, il cesse d'agir, il est en repos. Mais quand il est suspendu, cela veut bien dire qu'il n'auance pas, mais cela marque aussi le mouuement qu'il fait pour aller à son but.

LES ANIMAVX DOVTENT.

Quoy qu'il en soit, cette suspension de la faculté iudicatiue vient de l'incertitude où elle est si elle doit vnir ou separer les Images ; Et cette incertitude procede de ce qu'elle ne sçait pas si les choses sont ou ne sont pas en effect comme elles luy sont proposées. Mais d'où vient qu'elle ne le sçait pas ? Certainement il y a beaucoup de causes qui y contribuent, & il ne faut que consulter les Epoches de la Sceptique pour voir que ce deffaut à diuerses sources. Tantost il vient de ce que les Sens ne representent pas bien les objects ; car celuy qui a la veuë foible, ou qui regarde quelque chose à trauers vn air grossier, ou dans vne trop grande distance, a sujet de douter si ce qu'il apperçoit est tel en effect que les yeux le luy figurent. Tantost il vient de ce qu'on n'a pas fait experience des choses, ou que l'on n'en sçait pas la raison : Ainsi vne proposition de Mathematique quelque certaine qu'elle soit, peut laisser du doute à qui n'en a iamais veu la demonstration ; Et celuy qui n'a pas esprouué l'effect d'vn remede peut douter si ce que l'on en

dit est faux ou veritable. Mais la plus euidente & peut estre la plus ordinaire cause de ce deffaut, est quand l'Esprit est partagé entre deux raisons ou deux apparences contraires, ou entre deux choses tout à fait semblables; car de là viennent presque tous les doutes de l'Escole & de la Politique, & l'irresolution où nous sommes à tous momens dans nos actions communes & priuées. En effect le moyen de se determiner d'abord pour sçauoir si vne affaire est bonne ou mauuaise, quand il se trouue des raisons esgalement fortes de part & d'autre; et quand deux choses paroissoient esgalement bonnes, comment se pourroit-on resoudre si promptement à prendre la plus vtile ou la plus agreable.

Mais il n'est pas besoin de produire toutes les causes qui font nos doutes & nos irresolutions: Il s'agit icy de sçauoir s'il y a quelqu'vne de celles que nous auons touchées qui fasse le mesme effect dans les Animaux qu'elle fait en nous, qui retienne leur Imagination quand elle doit vnir ou separer les Images, en vn mot qui les fasse douter des choses qui leur sont proposées.

Pour decider promptement cette question il faudroit que ceux qui tiennent la partie negatiue s'allassent instruire de cet Asne si fameux dans les

Escoles qui se trouue entre deux bottes de foin sans se pouuoir resoudre à laquelle il ira, l'vne & l'autre luy paroissant esgalement bonnes. Car ils apprendroient de luy qu'en cet estat il ne se peut determiner, que son Iugement est alors suspendu, et que par consequent il doute de ce qu'il doit faire. Que s'ils ne l'en veulent pas croire qu'ils s'addressent à M. C. qui dans ses Considerations sur Charron a montré en beaucoup d'endroits, *Que l'Imagination des Bestes est souuent retenuë dans ses actions, Et que le combat que la faim & la crainte d'estre battus font dans leur ame, est cause qu'elle demeure sans pouuoir agir.* Car cette retenuë ne se peut entendre que de l'impuissance où elle est de se resoudre & de former le Iugement practic qui est le principe de l'operation. Or cela n'est autre chose que la suspension du Iugement, cela n'est autre chose que le Doute comme nous auons fait voir cy-deuant. LES ANIMAVX DOVTENT.

Mais peut-estre qu'ils veulent d'autres Maistres que ceux-là, & qu'il n'y a point d'authorité qui leur puisse persuader cette verité, quand mesme on se seruiroit de celle d'Aristote, qui asseure que les Chevres deuiennent estonnées quand elles voyent qu'on en prend quelqu'vne à la barbe. Et certainement si celle-cy pouuoit trouuer creance en leur endroit ils seroient con-

Les Animaux doutent. traints d'auoüer que les Chevres doutent en cette occasion, car l'estonnement est tousiours accompagné de doute & de suspension comme nous ferons voir en vn autre lieu.

Puis qu'il faut donc traiter auec eux par la seule force des Raisons, ie veux qu'ils presupposent ce que i'ay demontré dans la II. Partie de cet ouurage, à sçauoir que les Bestes iugent des choses, c'est à dire, que leur Imagination vnit ou separe les Images qu'elle en a formées. Il faut encore qu'ils soient d'accord auec moy, qu'elle n'vnit pas toutes sortes d'Images, mais seulement celles qui ont conuenance ensemble; car elle n'vnit pas la notion du Bon auec l'amer; ny celle du Mauuais auec le doux, non plus que le dessein de poursuiure, auec ce qui est mauuais; ou celuy de fuïr, auec ce qui est bon : Mais elle assemble le Doux auec le Bon, & adiouste à celuy-cy le dessein de le poursuiure, comme elle vnit l'amer auec le mauuais y joignant apres le dessein de le fuïr. Il faut donc qu'elle connoisse le Doux auant que de iuger qu'il est bon, & qu'il est bon auant qu'elle forme le dessein de le poursuiure; Et si elle a de la peine à les connoistre, elle a aussi la mesme peine à faire ces Iugemens. Car si elle ne peut vnir que les Images qui luy paroissent auoir de la conuenance

ensemble, comment sçaura-t'elle qu'il y ait conuenance entre celle du Bon & celle du Doux, si elle ne connoist asseurement le Doux? Comment se resoudra-t'elle à poursuiure le Bon, si elle ne sçait certainement qu'il est Bon. Il faut donc en ces rencontres qu'elle suspende son iugement, c'est à dire qu'elle attende à vnir les Images qu'elle s'est formées, iusques à ce qu'elle soit asseurée dans sa connoissance. Or il est aysé de montrer par l'experience qu'elle n'est pas toujours asseurée dans sa connoissance : Car quand vn object est fort esloigné, l'Animal s'en approche pour le mieux discerner ; il flaire & gouste l'aliment qu'on luy presente auant que de le manger ; & quoy qu'il luy paroisse bon, la crainte d'estre batu le retient. Il n'est donc point asseuré en aucune de ces connoissances, autrement il ne s'approcheroit pas pour mieux voir l'object, il se contenteroit de la veuë pour iuger de sa bonté, sans y employer encore l'odorat & le goust ; Et la crainte n'empescheroit pas le dessein de le prendre. Que s'il n'est pas asseuré de ces choses, son Imagination n'en peut vnir les Images, & partant elle se retient & suspend son iugement, en vn mot elle Doute. Certainement il n'y a point de personne raisonnable qui ne donne les mains à toutes ces

LES ANIMAUX DOUTENT.

LES ANIMAVX DOVTENT

veritez apres auoir consideré ce que font les Bestes quand elles voyent ou qu'elles entendent quelque chose qu'elles ne discernent pas bien : Elles s'arrestent, elles ouurent les yeux & les oreilles & sont attentiues à descouurir ce que c'est en effect : Car toutes ces actions sont des marques certaines qu'elles doutent, & qu'elles veulent s'asseurer de ce qu'elles ne connoissent pas clairement. Et de vray si elles connoissoient que la chose fust bonne ou mauuaise, elles ne s'arresteroient pas, elles continueroient leur chemin si elles la croyoient bonne, & s'enfuiroient si elles la iugeoient mauuaise : Mais elles se retiennent, parce que leur Imagination suspend son iugement & qu'elle doute si la chose est bonne ou mauuaise, si elles doiuent auancer ou reculer. Certainement quand on void qu'vn Lievre s'arreste tout court au moindre bruit qu'il entend, qu'il leue la teste, qu'il dresse les oreilles, & qu'il jette la veuë de tous costez, on peut asseurer qu'il est en peine de sçauoir qui a fait le bruit, & que iusques à ce qu'il ait apperceu le Chasseur, il demeure dans le doute de ce que c'est, & dans l'irresolution de ce qu'il doit faire. Quand les Poissons frappent de la queuë l'appast qui est à l'hameçon, ou qu'ils le heurtent auec le muf-

ſte ſans le vouloir aualer, ne ſe doutent-ils pas du peril qui y eſt caché ? Car s'ils eſtoient tout à fait certains qu'il y fuſt, ils ne s'en approcheroient point abſolument; et s'ils croyoient auſſi qu'il n'y en euſt point, ils ſe prendroient à l'amorce ſans y apporter cette precaution.

LES ANIMAUX DOUTENT.

Peut-eſtre que nos aduerſaires diront que ces Exemples & vne infinité d'autres ſemblables que l'on peut adjouſter à ceux cy, ſont des effects de l'Inſtinct. Mais quand cela ſeroit, il s'enſuiuroit toûjours que du moins les Animaux doutent par inſtinct: Or il ne m'importe icy de quelle façon ils doutent, pourueu qu'ils doutent en effect; Car comme la crainte que leur donne l'inſtinct eſt vne vraye crainte, il faut auſſi que le Doute qui vient de cette part, ſoit vn Doute veritable.

Mais pour leur oſter tout prétexte de chicane, ie les veux conuaincre par vne experience que l'on ne peut rapporter à l'Inſtinct. Quand vn Chien void venir ſon Maiſtre de fort loin, il connoiſt bien que c'eſt vn homme, quoy qu'il ne puiſſe diſcerner quel homme c'eſt, & alors il le regarde fixement ſans ſe mouuoir; et à meſure qu'il s'approche & qu'il commence à entrer en quelque connoiſſance de luy, il commence auſſi à remuer la queuë & les oreilles,

LES ANI-MAUX DOUTENT.

sans pourtant quiter encore sa place : Mais quand il le reconnoist tout à fait, il se leue tout aussi-tost & court à luy pour le caresser. Pour moy ie croy que si toutes ces circonstances sont examinées de bonne foy, elles doiuent persuader aux plus opiniastres que le Chien suspend son iugement auant qu'il reconnoisse bien son Maistre, & qu'il n'y a point lieu de recourir à l'Instinct, puis que l'Instinct est commun à toute l'espece, & que pas vn des autres Chiens ne feroit les caresses que celuy-cy fait à son Maistre.

Il ne s'ensuit pas que les Bestes deliberent parce qu'elles doutent.

IL est donc constant que les Bestes doutent. Mais dit M. C. si cela est, *Il s'ensuit qu'elles de-* 115.
liberent. Nullement, il n'y a point de consequence de l'vn à l'autre. Il deuoit se resouuenir que la Deliberation n'est que pour les choses practiques, & non pour les speculatiues ; & que le doute se rencontre aux vnes & aux autres. D'aillieurs on ne Delibere iamais de la fin, mais seulement des moyens qu'il faut tenir pour y arriuer ; cependant on peut douter de la fin aussi bien que des moyens. Il n'y a donc point de

de necessité que les Animaux deliberent parce qu'ils doutent, puis qu'on peut douter des choses où il n'y a aucune deliberation à faire. Les Animaux doutent.

Ie sçay bien que le Doute est souuent cause que les hommes deliberent, mais s'ils n'auoient la liberté de choisir, quelque doute qu'ils eussent ils ne delibereroient non plus que les Bestes; parce que la Deliberation n'est employée que pour choisir celuy des moyens qui paroist le meilleur: Or dans les choses où l'ame est necessitée & qu'elle ne peut faire autrement, il n'y a point de choix ny de liberté, ny par consequent point de lieu à deliberer.

Ie voudrois bien demander à M. C. quand il a douté de quelque proposition, & qu'apres il vient à accorder les principes dont elle est necessairement tirée, s'il delibere pour sçauoir s'il la doit approuuer ou non, s'il est dans la liberté de choisir l'affirmatiue ou la negatiue. Certainement s'il s'estoit laissé abuser iusques à ce point là, toute l'Escole se rendroit partie contre luy, & luy diroit; Que l'entendement est necessité d'approuuer vne conclusion qui est demonstrée; qu'il ne peut faire autrement; & que quand la volonté mesme auec tout l'empire qu'elle a sur luy, l'en voudroit empescher, elle feroit vn effort aussi vain que si elle vouloit

Les ani-mavx dovtent.

contraindre les yeux à ne voir pas les objects qui leur sont presens. Quoy qu'il en soit les Animaux doutent, estant incertains des choses qui leur sont proposées; Mais la certitude & la resolution qu'ils prennent apres, ne vient d'aucun choix ny d'aucune deliberation qu'ils fassent, mais d'vne plus claire connoissance que les objects leur donnent, laquelle les necessite & les contraint d'vnir ou de separer les Images conformement à leur nature, de se determiner sur les points où ils auoient esté irresolus, en vn mot de s'asseurer des choses dont ils doutoient auparauant.

Mais c'est trop s'arrester sur vne difficulté qui au fonds est indiferente pour le fait dont il s'agit : Car quand les Bestes ne seroient point capables de douter, la Raison que M. C. examine icy ne laisseroit pas de demeurer en toute sa force, & il seroit toujours vray que souuent les Chiens & les Oyseaux de chasse ne poursuiuent pas leur proye quelque bonne qu'elle leur paroisse, parce qu'ils la iugent trop esloignée. Il reste à voir s'il l'a affoiblië par quelque autre Objection qui soit plus considerable que celle là.

Il adjouste donc pour vne seconde Raison *que les Chiens laissent souuent de poursuiure leur proye* ij

encore qu'elle ne soit point hors de prise, parce que leur Imagination est diuertie; qu'au contraire ils ne laissent pas de poursuiure ce qui est trop esloigné pour estre pris: Et que s'ils s'arrestent c'est ou par lassitude ou par distraction, & plus souuent encore parce que vn object esloigné n'attire point du tout. Ie luy veux accorder tout ce qu'il dit icy à l'exception de cette vertu aymantine dont-il croit que les objects attirent les puissances de l'Ame; car c'est vne Opinion extrauagante qui ne peut estre soustenuë par aucune Raison, & qui destruit la nature de la Connoissance & les principes de la Philosophie. LES ANIMAUX MOUUENT.

Sans mentir ie m'estonne qu'vn bon Esprit comme est M. C. n'ait pas apperceu que tout ce qu'il vient de dire ne fait rien contre ce que i'ay proposé. Quand i'ay dit que souuent les Chiens ne poursuiuent pas leur proye, parce qu'ils la iugent trop esloignée; Et que de son costé il asseure aussi *que souuent ils ne la poursuiuent pas, parce que leur Imagination est diuertie.* Nous ne sommes point contraires l'vn à l'autre, & nous pouuons tous deux auoir dit vray. Si i'auois dit que iamais ils ne poursuiuent leur proye quand elle est trop esloignée, ou que l'esloignement fust la seule cause pour laquelle ils ne la poursuiuent point, il auroit raison de m'objecter que la di-

LES ANIMAUX DOUTENT. ftraction eft fouuent caufe qu'ils ne la pourfuiuent pas & mefme qu'ils la pourfuiuent quelquefois quand elle eft hors de prife. Car tout cela peut eftre veritable, quoy que ie n'eftime pas pourtant qu'ils la iugent hors de prife quand ils la pourfuiuent; car l'Animal ne peut entreprendre vne chofe s'il ne la iuge poffible: Mais cela n'empefche pas que fouuent auffi la feule connoiffance de l'efloignement ne foit caufe de leur retenuë: Et M. C. n'ayant apporté aucune preuue pour montrer le contraire, ie ne voy rien qui diminuë la force de la mienne, ny qui m'oblige à changer d'opinion. En effect pourquoy la connoiffance de l'efloignement n'empefchera-t'elle pas le Chien de pourfuiure fa proye, puis qu'il connoift bien la hauteur d'vn precipice, & que cette feule connoiffance eft capable de le retenir & d'empefcher qu'il ne s'y jette. Ie ne voy point de difference entre l'vn & l'autre; Et fi M. C. accorde celuy-cy, il faut qu'il accorde auffi le premier, & qu'il confeffe en fin que ma Raifon eft bonne & qu'il n'a rien apporté qui la deftruife.

Fin de la Troifiesme Partie.



RESPONCES AVX OBIECTIONS que l'on fait contre la Raison des Bestes.

QVATRIESME PARTIE.

OBIECTION PREMIERE.

De la difference qu'il y a de l'Entendement & l'Imagination.

CHAPITRE I.

APres auoir montré dans mon premier Ouurage, Que l'Imagination Raisonne, i'ay voulu promptement oster le soubçon qui eust peu naistre dans l'esprit du Lecteur, que i'eusse rendu l'Imagination esgale à l'Enten-

dement. Car i'ay fait voir qu'il y auoit vne tres grande difference entr'eux deux. Premierement en ce que la Connoissance de l'Imagination est bornée aux choses corporelles qui sont necessaires à la vie, & restrainte ordinairement à celles qui sont propres à la nature de chaque espece; Et que celle de l'Entendement s'estend à toutes les choses quelles qu'elles soient. Secondement en ce que l'Imagination ne forme aucune notion vniuerselle, ne pouuant par consequent faire de Raisonnemens qui ne soient particuliers; au lieu que l'Entendement a la liberté de former des notions generales de toutes choses, & d'en tirer quand il luy plaist des consequences vniuerselles ou particulieres.

De là nous auons conclud que l'Imagination n'est pas seulement inferieure à l'Entendement dans la maniere d'operer, mais encore dans l'ordre de nature & d'essence. Car la puissance qui iuge de toutes choses, & qui fait des notions vniuerselles ne peut estre attachée à la matiere & doit estre spi-

rituelle : dautant que la matiere determine & ne peut souffrir l'vniuersalité : Qu'ainsi l'Entendement en Raisonnant vniuersellement deuoit estre dans l'ordre des choses spirituelles où l'Imagination ne peut pretendre estant reduite aux discours particuliers.

D'où il s'ensuit que generalement parlant, la Raison n'est pas la difference specifique de l'Homme, mais telle espece de Raison, sçauoir est la Raison vniuerselle ; Et parce qu'elle est la plus noble, & la plus parfaicte de toutes, elle s'est conseruée le nom de tout les genre, à l'exemple de beaucoup d'autres Especes, & a passé auec ce priuilege dans la definition de l'Homme. Ce n'est pas pourtant que ce mot de Raison soit qu'il signifie la faculté ou l'action de raisonner, marque precisement la difference essentielle de l'Homme, parce que l'vne & l'autre sont de purs accidens, & que la difference de l'Homme doit estre vne substance. Mais comme dans l'ignorance où nous sommes des dernieres differences des choses, nous nous seruons des

proprietez & des puissances qui sont les plus proches de leur essence pour designer leur nature; La Philosophie qui n'est pas icy plus esclairée qu'ailleurs a employé la faculté de Raisonner pour marquer la difference essentielle de l'Homme. Mais pour suiure son dessein & approcher de plus pres de la verité, il faut conceuoir cette faculté vniuerselle, afin qu'elle marque l'ordre de nature qui le distingue de tous les Animaux, sçauoir est la spiritualité. Et partant quand on definit l'Homme par la Raison, cela se doit entendre de la faculté de Raisonner vniuersellement, & non de la faculté de Raisonner simplement qui luy est commune auec les Bestes.

La premiere difference qu'il y a entre l'Entendement & l'Imagination.

IE m'estois imaginé qu'il n'y auoit point d'Homme Raisonnable qui ne se deust contenter du partage que ie luy auois fait dans la distribution de la Connoissance & de la Raison: Cependant

Cependant il ſe trouue que M. C. n'en eſt pas ſatisfait & qu'il veut encore auoir celle que i'ay laiſſée aux Beſtes, & leur oſter la petite portion de Raiſonnement que Dieu & la Nature leur ont donnée.

L'IMAGINATION DIFFERENTE DE L'ENTENDEMENT.

118. Premierement il n'approuue pas que l'Imagination ſoit differente de l'Entendement en ce que ſa connoiſſance eſt reſtrainte aux choſes corporelles qui ſont neceſſaires à la vie & propres à la nature de chaque eſpece ; au lieu que celle de l'Entendement s'eſtend à toutes les choſes quelles qu'elles ſoient. Car bien que d'abord il die, *Qu'il ne conteſteroit point là deſſus ſi ie ne voulois point faire paſſer ces connoiſſances pour des Raiſonnemens,* Neantmoins ſans ſe ſouuenir de cette pro-
119. teſtation, il dit tout incontinent apres, *Qu'il n'eſt pas vray que les connoiſſances de l'Imagination ſoient reſtraintes aux choſes neceſſaires à la vie & propres à la nature de chaque Eſpece* Si cela n'eſt pas vray, pourquoy ne le conteſteroit-il pas ? Eſt-ce qu'il ne veut conteſter que les choſes qui ſont veritables ? Eſt-ce qu'il ait droit de ſouſtenir le vray & le faux, & de changer d'opinion d'vne ligne à l'autre?

118. Mais il dit, *que ie veux faire paſſer ces connoiſſances pour des Raiſonnemens.* Tout fait ombrage à Homme qui a peur, & ſouuent en voulant eſ-

L'IMAGINATION DIFFERENT DE L'ENTENDEMENT.

uiter vn danger il tombe en vn autre. Ie ne parle point là de Raisonnement, ie parle de la Connoissance en general; Et luy en voulant preuenir ma pensée il fait voir qu'il ne sçait pas discerner les choses qu'il faut releuer, & qu'il tombe facilement dans le Sophisme qui reprend ce qu'il ne faut pas reprendre.

Il deuoit considerer qu'ayant à proposer vne action qui marquast la difference essentielle qui est entre l'Entendement & l'Imagination, il me suffisoit de montrer que celle-cy ne connoist que les choses corporelles, & que l'Entendement peut connoistre generalement toutes choses; sans qu'il fût besoin de dire que cette Connoissance se fait auec Raisonnement ou non. Car Aristote qui a voulu prouuer que l'Entendement n'estoit point attaché à la matiere, s'est seruy de la mesme raison, & s'est contenté de montrer qu'vne puissance qui connoist & juge de toutes choses ne peut estre materielle, sans dire si sa Connoissance se fait par des notions simples ou composées; parce que cela ne seruoit de rien á sa preuue qui demeure aussi forte quand l'Entendement ne connoistroit les choses que par de simples notions que s'il les connoissoit par Raisonnement. M. C. s'est donc bien trompé quand il a creu que ie prenois icy les connois-

ſances de l'Imagination pour des Raiſonnemens; L'IMAGINATION DIFFERENT DE L'ENTENDEMENT.
ul. et plus encore quand *il penſe auoir renuerſé ma diſtinction & toutes celles qu'on pourroit apporter, en diſant que l'imagination ne Raiſonne point du tout.* Car ſoit qu'elle raiſonne ou qu'elle ne raiſonne point, il demeure touſiours pour conſtant, que puis qu'elle ne juge que des choſes corporelles, & que l'Entendement juge de toutes choſes, il faut qu'il y ait vne difference eſſentielle entr'eux deux, Et par conſequent elle ne peut iamais eſtre eſgale à luy, quand meſme elle auroit la faculté de Raiſonner; qui eſt-ce que i'auois à montrer.

ul. M. C. adjouſte, *que cette difference n'eſt pas eſſentielle puis qu'elle n'eſt fondée que ſur le plus & ſur le moins.*

Il confond icy les moyens par leſquels on connoiſt cette difference, auec le fondement eſſentiel de cette difference. Il eſt vray que le plus & le moins nous la font connoiſtre, mais il ne s'enſuit pas de là qu'elle conſiſte dans le plus & le moins. Nous jugeons de la Santé & de la Maladie par le plus & par le moins de chaleur; mais ce n'eſt pas dire que la difference eſſentielle qui ſe trouue entre ces deux qualitez contraires, conſiſte dans le plus & le moins de chaleur: De meſme nous connoiſſons par la di-

L'IMAGINATION DIFFERENTE DE L'ENTENDEMENT.

uerse estenduë qu'ont les objects de ces deux facultez, qu'elles sont differentes essentiellement, sans qu'on puisse inferer de là que la difference qui se trouue entr'elles consiste dans cette diuersité d'estenduë. Car ce n'est qu'vne marque exterieure par laquelle nous descouurons que l'Entendement est vne puissance detachée de la matiere, & qui par consequent est differente de l'Imagination non seulement en espece, mais en genre. Or si elles sont differentes de la sorte, il s'ensuit necessairement qu'il y a vne difference essentielle entre l'vne & l'autre, quoy que nous ne connoissions pas precisement par là en quoy consiste cette difference. Et c'est tout ce que nous pouuons faire dans la recherche des dernieres differences des choses, nostre Esprit n'estant pas capable de penetrer iusques-là, ny de voir exactement toutes les parties dont leur nature est composée.

La 3. Raison qu'apporte icy M. C. est, *Que la distinction d'vne faculté se deuant plutost tirer de la differente façon d'agir que la difference des objects, si l'Imagination Raisonne sur les choses corporelles, l'Entendement n'aura aucune façon d'agir qui luy soit propre, & par consequent il n'y aura rien qui les puisse distinguer l'vn de l'autre.*

Si M. C. veut prendre garde à ce que nous venons de dire, il y trouuera la responce qu'il faut faire à cette Objection. Car nous n'auons pas pretendu montrer que la difference essentielle qui est entre l'Entendement & l'Imagination, consiste dans la diuersité de leurs Objects; mais seulement que par cette diuersité nous pouuons inferer qu'il y a vne difference essentielle entre ces deux puissances. De sorte que sans m'engager dans les contestations qu'il y a dans l'Escole sur la distinction des Puissances, ce m'est assez que ce soit vne verité demonstrée que l'Entendement est vne puissance separée de la Matiere puisqu'elle iuge de toutes choses *ἀπαθὴς ἄρα, ἐπεὶ πάντα νοεῖ, ἀμιγῆ εἶναι, χωριστὸς καὶ ἀπαθής.* Car il s'ensuit de là que son Object nous fait connoistre que sa nature est spirituelle, & partant qu'elle est differente essentiellement de celle de *l'Imagination* qui est dans l'ordre des choses materielles.

L'IMAGINATION DIFFERENT DE L'ENTENDEMENT.

3. de Anima.

Apres cela on verra bien que tout ce qu'il dit en suite est vain ou hors de propos, & que ie le pouuois laisser passer sans replique & sans faire aucun preiudice à ma cause. Mais afin de le satisfaire sur tout ce qu'il propose, ie luy veux dire premierement, qu'encore que l'Imagination Raisonne sur les choses

L'Imagination differente de l'Entendement.

Corporelles, l'Entendement ne laiſſe pas d'auoir vne action qui luy eſt propre & qui le diſtingue de l'Imagination : Car il raiſonne vniuerſellement, ce qui n'eſt pas au pouuoir de l'Imagination comme nous monſtrerons cy apres.

2. Quand il dit *que les Raiſonnemens des Enfans n'ont point d'autre Obiect que les choſes Corporelles, & que neantmoins leur Raiſon n'eſt pas d'vne nature differente de celle des Philoſophes les plus ſpeculatifs.* I'ay peur que quelqu'vn ne luy reproche que c'eſt là veritablement vn raiſonnement d'Enfant qui ne ſçait pas diſtinguer l'acte de la puiſſance, & qui ne void pas que les conſequences que l'on tire de l'vne a l'autre ſont ordinairement captieuſes. Nous confeſſons que les raiſonnement des Enfans n'ont pour obiect que les choſes corporelles, mais nous tenons auſſi que l'obiect de leur raiſon c'eſt a dire de la faculte qu'ils ont de raiſonner, s'eſtend à toutes les choſes auſſi bien que l'obiect de la Raiſon des Philoſophes les plus ſpeculatifs ; et quoy qu'ils ne iugent en l'aage où ils ſont que des choſes ſenſibles, cela n'empeſche pas qu'ils n'ayent en ſoy la faculté de iuger de toutes choſes laquelle ils pourront mettre en exercice quand les obſtacles que l'enfance luy donne ſeront leuez par les années. Mais il n'en eſt pas ainſi de l'Ima-

L'IMAGINATION DIFFERENTE DE L'ENTENDEMENT.

gination qui ne peut iamais s'eſleuer au deſſus des choſes corporelles quelque ſecours & quelque perfection qu'elle puiſſe auoir. C'eſt pourquoy nous auons eu raiſon de dire, que ſon obiect eſtoit different de celuy de l'Entendement; & que cela marquoit vne difference eſſentielle entre ces deux facultez comme nous auons monſtré.

Enfin il veut prouuer *que les Connoiſſances de l'Imagination ne ſont pas reſtraintes aux choſes neceſſaires à la vie, & propres à la nature de châque Eſpece, parce qu'outre que les obiects de la noſtre ne ſont pas faciles à limiter, I'ay aſſeuré que les Beſtes raiſonnent ſur tout ce qui ſe preſente à leurs ſens; Qu'elles raiſonnent ſur les choſes qu'on leur enſeigne; Qu'elles aſſemblent toutes les Images de la Memoire & en forment des conſequences; Qu'elles connoiſſent meſme le temps à venir, qui eſt vne connoiſſance bien ſpirituelle & des plus delicates que puiſſe former noſtre Entendement.*

Si M. C. auoit eſté fidelle à rapporter mes ſentimens ie n'aurois qu'vn mot à dire icy: Mais outre qu'il confond des propoſitions qui ſont, diſtinctes & ſeparées; celles qui ne ſont que particulieres il les fait vniuerſelles, & m'impoſe ainſi des choſes où ie n'ay iamais penſé. Le Lecteur peut donc remarquer que quand ie dis,

L'IMAGINATION DIFFERENT DE L'ENTENDEMENT.

que la Connoissance de l'Imagination est bornée aux choses corporelles qui sont necessaires à la vie, & qu'ordinairement elle est restrainte à celles qui sont propres à chaque espece : Il supprime le mot *Ordinairement* qui rend ma proposition particuliere, & me fait parler vniuersellement comme si i'auois dit, qu'elle est esgalement restrainte à celles qui sont propres à la nature de chaque espece, & à celles qui sont necessaires à la vie ; ce qui n'est pas pourtant veritable.

2. Il veut que ie fasse Raisonner les Bestes sur tout ce qui se presente à leur sens, & que ie leur fasse assembler toutes les Images qu'elles ont dans la Memoire pour en tirer des consequence; Mais il y a bien de la difference de dire comme i'ay fait, que quand les Bestes Raisonnent, elles Raisonnent sur ce qui se presente à leurs sens, & qu'elles Raisonnent des choses sensibles qui sont necessaires à la vie ; & de dire comme M. C. qu'elles Raisonnent sur tout ce qui se presente à leurs sens. Car ie confesse qu'il y en a qui se presentent à leur Sens qui ne sont pas necessaires à la vie, sur lesquelles elles ne Raisonnent point ; Et sur celles mesmes qui sont necessaires à la vie elles ne Raisonnent pas tousjours, estant diuerties ailleurs. Enfin elles assem-

ſemblent les Images de la Memoire, non pas toutes comme M. C. me fait dire, mais ſeulement celles qui ont de la conuenance enſemble & ſur leſquelles elles doiuent Raiſonner.

L'IMAGINATION DIFFERE DE L'ENTENDEMENT.

Apres cela il eſt ayſé de faire voir, que ce qu'il apporte pour montrer que la Connoiſſance de l'Imagination n'eſt pas bornée aux choſes qui ſont neceſſaires à la vie, prouue tout le contraire. Car quand les Beſtes Raiſonnent ſur ce qui ſe preſente à leur ſens, & ſur les choſes qu'on leur enſeigne; quand elles aſſemblent les Images de leur memoire & qu'elles en tirent des conſequences; enfin quand elles connoiſſent le temps a venir, toutes ces connoiſſances ſont ſuiuies du plaiſir ou de la douleur, de l'eſperance ou de la crainte, & partant il faut qu'elles ſoient neceſſaires à la vie, puiſque ces paſſions regardent leur conſeruation, & qu'elles ne s'eſleuent iamais dans l'Ame que ce ne ſoit pour poſſeder le bien ou pour fuir le mal. Au reſte ie ne m'arreſte pas à l'Induction qu'il veut tirer de la connoiſſance du temps à venir qui eſt à ſon aduis toute ſpirituelle, car i'ay fait voir amplement cy deſſus qu'elle eſt ſenſible, & partant qu'elle eſt dans l'eſtenduë de l'obiect que i'ay donné à l'Imagination.

L'IMAGINATION DIFFERE DE L'ENTENDEMENT.

La 2. difference qu'il y a entre l'Entendement & l'Imagination.

LA seconde difference que nous auons trouuée entre l'Entendement & l'Imagination, est que celle-cy ne forme aucune notion vniuerselle, ne pouuant par consequent faire de Raisonnements qui ne soient particuliers : Au lieu que l'Entendement a la liberté de former des notions generales de toutes choses & d'en tirer quand il luy plaist des consequences vniuerselles ou particulieres.

I'auois donné icy vn beau champ à M. C. pour exercer son esprit, & ie croyois que dans cette humeur qu'il a de contredire tout ce qu'il rencontre, il ne laisseroit pas passer vne proposition si importante sans la combatre. Cependant ie voy que nonobstant qu'elle ait de grands Philosophes pour ennemis, & beaucoup de presomptions qui luy sont contraires, elle s'est sauuée de ses mains, & n'a receu aucune atteinte de sa Critique. Certainement au lieu de s'amuser à chicaner sur les mots comme il a fait en ce Chap. & à vouloir embarasser la verité par de petites finesses de l'Ecole comme il a fait par tout aillieurs ; p. 114

Il deuoit examiner si c'est vne necessité *que parce qu'vne puissance est materielle, elle ne puisse faire de notions vniuerselles*, principalement ne sortant point du ressort ny de l'enceinte des choses materielles. En effect quand le sens a connu quelque object, n'en reste-t'il pas dans l'Ame vne notion generale qui luy fait connoistre tous les autres qui sont de mesme nature? Et comme dit le grand Scaliger, le Poussin n'a-t'il pas vne image vniuerselle du Milan par laquelle il connoist châque Milan qui se presente à sa veuë? Et quoy: si l'Imagination a la faculté de iuger comme nous croyons, ne peut elle pas Iuger de toute l'estenduë de son object? et puisqu'elle peut connoistre toutes les parties d'vn tout, ne peut-elle pas former vne proposition qui comprendra tous les objects dont elle a connoissance? Par exemple ne peut elle pas Iuger que tout ce qui est Doux est Bon, ou du moins que toutes les choses douces qu'elle connoist sont bonnes? Et quand vne Brebis verra plusieurs Loups ensemble, ne iugera-t'elle pas que tous les Animaux qu'elle void, sont des Loups & des ennemis qui attentent à sa vie? Or ce sont là des propositions vniuerselles, et partant l'Imagination quelque materielle qu'elle soit, est capable de former des notions generales.

Si l'Imagination peut faire des notions vniuerselles.

L'IMAGINATION DIFFERE DE L'ENTENDEMENT.

Mais toutes ces Raisons sont foibles en comparaison de celles qui establissent l'opinion contraire & qui monstrent qu'vne faculté materielle ne peut iamais former aucune notion vniuerselle. Car il est certain qu'on ne peut conceuoir vne chose vniuerselle qu'en luy ostant la singularité qu'elle a, autrement elle ne seroit pas vniuerselle; Et qu'on ne luy peut oster la singularité, qu'en la separant des choses qui la rendent singuliere, comme du subiect particulier où elle est & des autres conditions qui la determinent. Or il n'y a point de faculté materielle qui puisse separer les formes de la matiere ny de leur subjet, parce qu'il faut que l'acte & la puissance soient de mesme genre, & que la puissance qui est materielle & composée ait vne action qui se termine à quelque chose qui soit materiel & composé; comme nous auons monstré en la 1. Part. Et par consequent l'Imagination qui est de cet ordre là ne peut former aucune notion vniuerselle, puisqu'elle ne peut separer les formes de leurs subjets. D'ailleurs vne notion vniuerselle suppose vne puissance vniuerselle, & vne puissance vniuerselle n'est point determinée du moins à l'esgard des choses particulieres sur lesquelles sõ vniuersalité s'estẽd: Or est il que tout ce qui est materiel est absolumẽt determiné, parcé

que c'est vn des malefices de la Matiere, [illegible] comme dit Aristote, de restraindre à sa nature toutes les choses qui participent d'elle : Et partant la matiere estant absolument singuliere & determinée, il n'y a point de puissance materielle qui puisse s'esleuer au dessus de la singularité ny produire aucunes notions qui ne soient absolument singulieres & determinées.

L'IMAGINATION DIFFERE DE L'ENTENDEMENT.

Que dirons nous donc de ces Images qui representent tant de diuers objects ? Certainement elles ne sont pas proprement vniuerselles: Car de trois sortes de choses que l'on appelle ainsi, à sçauoir les Causes qui produisent plusieurs effects, les Signes qui representent plusieurs choses, & les Natures qui sont en plusieurs particuliers; Il n'y a que ces dernieres qui soient essentiellement vniuerselles, parce qu'elles ne sont en aucune façon singulieres, & que l'vnité qu'elles ont n'empesche pas qu'elles ne soient en effect en beaucoup de particuliers : Au lieu que les autres sont effectiuement singulieres, & sont tout a fait exterieures aux choses à l'esgard desquelles on les appelle vniuerselles. De sorte que l'Image du Milan qui est dans l'Imagination du Poussin & toutes les autres de ce genre-là, sont seulement vniuerselles comme signes ou

L'IMAGINATION DIFFERE DE L'ENTENDEMENT.

exemplaires qui peuuent representer plusieurs objects; mais non pas comme Idées d'vne nature commune que l'Imagination conçoiue estre en plusieurs particuliers; parce qu'il n'y a qu'vne faculté vniuerselle telle qu'est l'Entendement qui puisse oster la singularité des choses & conceuoir en elles l'vnité & la pluralité tout ensemble. Et à dire le vray, les Images qui sont dans l'Imagination ne sont pas plus vniuerselles que le seroit vn nom que l'on donne à diuerses personnes, ou qu'vn charactere de chiffre qui peut seruir à marquer plusieurs nombres de mesme espece.

Quant aux Propositions qu'elle fait, elles ne sont pas aussi proprement vniuerselles. Car pour les faire telles il faut qu'elles contiennent quelque notion qui soit vniuerselle: Or comme cela surpasse les forces de l'Imagination, pour les raisons que nous auons dites, il s'ensuit qu'elle ne peut aussi former aucune de ces propositions; Et si elle en forme quelques-vnes qui semblent estre de cette nature, on peut dire dans le langage de l'Escole qu'elles ne sont vniuerselles que materiellement, & non pas formellement. Car il est vray qu'elle peut juger que tous les objets qu'elle connoist sont bons ou mauuais; & que ce jugement contient la matiere d'vne proposition vniuerselle: Mais la

forme y manque, à ſçauoir la totalité & l'vnion de tous ces objects. Car il faudroit que l'Imagination connuſt vn Tout different, de toutes ſes parties, & par conſequent qu'elle en fiſt abſtraction, ce qui n'eſt pas en ſon pouuoir. Ces ſortes de Propoſitions ne ſont donc autre choſe qu'vn amas dautant de Iugemens differens qu'il y a d'objects ; Et quand on aſſeure que l'Imagination les fait, c'eſt autant que ſi l'on diſoit qu'elle iuge que cet object eſt bon, que celuy-là l'eſt encore, que l'autre l'eſt auſſi, &c. Sans neantmoins qu'elle forme aucune notion generale de tous ces objects, ny de la bonté qu'elle y reconnoiſt. Et elle fait ſans doute en ces rencontres comme quand elle connoiſt vne multitude, car elle void bien le premier, le ſecond, le troiſieſme ; En vn mot toutes les parties qui la compoſent luy en ſont connuës par le ſens ; mais elle ne ſçauroit former la notion d'vn nombre qui les contienne toutes : Ce n'eſt pas qu'elle ne connoiſſe le nombre tout entier, mais ce n'eſt que materiellement comme nous auons dit.

L'IMAGINATION DIFFERE DE L'ENTENDEMENT.

Voila les eſclairciſſemens que i'ay eſté obligé de donner à vne verité que i'ay tant de fois preſuppoſée, & qui a ſeruy de fondement aux concluſions les plus importantes de mon Diſ-

L'Imagination differe de l'Entendement.

cours. Ie ne doute point que cela n'ait beaucoup ennuyé M. C. mais il doit bien juger que ie n'escris pas icy pour sa satisfaction & qu'il en trouuera encore beaucoup moins dans les choses où ie ne feray pas de son aduis, qu'en celles où nous sommes d'accord ensemble.

La Raison en general n'est pas la difference specifique de l'Homme.

DE ces deux differences que nous auons trouuées entre l'Entendement & l'Imagination nous auons conclud, que generalement parlant, la Raison n'est pas la difference specifique de l'Homme, mais telle espece de Raison, à sçauoir la Raison vniuerselle, qui est la plus parfaite, & qui par excellence s'appelle simplement la Raison.

M. C. apporte beaucoup de Raisons pour destruire cette consequence. La 1. est, *Que quand il se rencontreroit vne plus grande perfection dans le Raisonnement humain, cela ne marqueroit pas vne difference essentielle dans la faculté, parce que le plus & le moins ne changent point l'espece, & que les facultez ne changent point de nature & ne deuiennent point specifiques en vn sujet pour y faire des actions plus parfaites que dans vn autre.* Il ne faut qu'vn

qu'vn mot pour respondre à cecy. Il y a deux sortes de Perfection, l'vne qui est essentielle, & l'autre qui est accidentelle. Celle-cy ne fait pas veritablement de difference essentielle, mais l'autre la fait, du moins elle la suppose. Quand on dit que les Anges sont plus nobles & plus parfaits que l'Homme, ou que l'Homme l'est plus que les Bestes, cette perfection ne marque-t'elle pas vne difference essentielle entr'eux ? M. C. qui s'est fondé sur la maxime de l'Escole que le plus & le moins ne causent aucun changement dans l'espece des choses, deuoit prendre garde aux restrictions qu'on luy donne : Car il est certain qu'il y a des rencontres ou cette proposition est fausse. Quand Aristote dit que les premieres substances sont plus substances que les secondes & que la forme l'est plus que la matiere ; Quand la Philosophie Platonique nous apprend qu'il y a plus ou moins d'essence dans les choses & que l'abondance de l'estre est cause que les vnes sont plus parfaites que les autres ; M. C. ne croit-il pas que ce plus & ce moins marque vne difference essentielle ? Et s'il le croit comme il y est obligé, le plus & le moins de perfection qui se trouue dans le Raisonnement des Hommes & des Animaux ne pourra-t'il pas marquer la mesme difference.

L'IMAGINATION DIFFERE DE L'ENTENDEMENT.

L'IMAGINATION DIFFERE DE L'ENTENDEMENT.

Apres tout qu'il se souuienne de ce que nous auons dit cy-deuant, que la difference essentielle qui distingue la faculté de Raisonner de l'Entendement d'auec celle de l'Imagination, ne consiste pas dans le plus & le moins, mais qu'elle se fait connoistre par là; & que c'est la Raison pour laquelle nous auons dit, que si le plus & le moins ne font pas cette difference, du moins ils la supposent.

La 2. est, *que quand une plus grande perfection de Raisonnement seroit capable d'establir une difference specifique, ce ne seroit pas la connoissance des choses vniuerselles; parce que les notions generales sont les plus confuses & les plus imparfaites de nos conceptions.* Ie r'enuoye M. C. sur cet article à nos Logiciens qui luy apprendront que les choses vniuerselles se considerent en deux manieres: La premiere, comme des natures simples separées de tous les particuliers; La seconde, comme des natures qui comprennent tous les particuliers: Celle-cy emporte confusion, parce qu'elle ne distingue rien, & qu'elle represente l'vniuersel comme vn tout qui contient diuerses parties: Mais l'autre est claire & distincte & fait connoistre les choses plus precisement & plus parfaitement, parce qu'elle propose les natures vniuerselles comme des de-

L'IMAGINATION DIFFERE DE L'ENTENDEMENT.

grez & des parties dont l'essence des choses est composée. Ainsi quand on conçoit l'Animal comme vn genre qui embrasse toutes les especes des Animaux, cette connoissance est en quelque sorte confuse & semblable à celle que l'on a d'vn Tout sans en distinguer les parties; mais quand on considere l'Animal dans l'Homme ou dans quelque autre espece, on le conçoit comme vn degré & vne partie de son Essence; & par consequent la connoissance en est plus claire & plus exacte que si on consideroit l'espece en gros. Certainement ie ne puis croire que M. C. ait ignoré vne distinction si commune dans les Escoles, mais aussi ie m'estonne qu'il n'ait pas preueu que ie m'en seruirois pour destruire la Raison qu'il apporte icy; Et s'il l'a preueu, ce m'est encore vn plus grand subjet d'estonnement qu'il ait employé des choses qu'il sçauoit estre inutiles à son dessein.

Mais, dit-il, *les Hommes qui Raisonnent le mieux & qui connoissent les choses plus parfaitement font moins de notions vniuerselles que les Esprits grossiers qui iugent confusement de toutes choses.* Il se trompe. Il vouloit dire sans doute qu'ils s'arrestent moins aux notions vniuerselles, parce qu'ils vont à la difference particuliere des choses; au lieu que les Esprits grossiers qui n'y peu-

L'Imagination differe de l'Entendement.

uent penetrer sont contraints de demeurer dans les notions generales. *Ouy mais il faut bien moins d'esprit pour connoistre les communautez & les ressemblances que pour en discerner les differences.* Ie l'aduoüe si l'on n'en connoist pas les differences; mais il faut qu'il m'aduoüe aussi qu'il faut plus d'esprit pour connoistre les communautez auec les differences, que si on n'en connoissoit que les communautez: Or on ne peut connoistre les differences qu'on ne connoisse les communautez.

Il adjouste encore *que toutes les fois que nostre raison fait vn progrez d'vne connoissance particuliere à vne conclusion vniuerselle, la conclusion est plus confuse & plus imparfaite que la connoissance d'où on la tire.* Voicy vne nouuelle regle de Logique que M.C. veut introduire dont personne ne s'est encore aduisé. Car c'est vne chose inconnuë que dans vn Syllogisme l'on puisse tirer vne conclusion vniuerselle d'vne connoissance particuliere. Et sans doute il faudroit auant que d'establir cette maxime ruiner celle qui enseigne que la conclusion suit tousiours la nature de la plus imparfaite des propositions antecedentes; et que s'il y en a vne de celles cy qui soit particuliere ou negatiue, la conclusion le doit estre aussi. Ie sçay que l'on peut faire des Enthyme-

mes où l'antecedent sera particulier & la conclusion vniuerselle. Mais, outre que cette forme est condamnée comme vitieuse, il y a tousiours vne proposition vniuerselle ou vne induction qui soustient l'vniuersalité de la conclusion. Ainsi pour dire, Pierre est raisonnable, donc tout homme est raisonnable ; il faut que cette consequence soit fondée sur l'induction que l'on a faite que Pierre, Iean, Iacques &c. sont raisonnables : Or cette induction a la force d'vne proposition vniuerselle, et partant il ne faut pas s'estonner si la consequence est vniuerselle.

L'INDUCTION DIFFERE DE L'ENTHYMEME.

Si les connoissances generales sont plus confuses que les particulieres.

MAis posons le cas que l'on puisse tirer ces sortes de consequences, est-il vray qu'elles soient plus confuses & plus imparfaites que les connoissances particulieres d'où elles sont tirées ? Premierement quant à la Confusion, il faut employer icy la distinction que nous auons proposée cy deuant, & dire que si on conçoit dans vne conclusion vniuerselle, l'vniuersalité comme vn degré d'essence qui fasse partie de la nature des choses particulieres, bien loin de rendre la connoissance plus confuse, elle la rend

L'IMAGINATION DIFFERE DE L'ENTENDEMENT.

plus precise & plus distincte. Que si on la conçoit comme vn Tout, ie confesse qu'a l'esgard de toutes les parties qu'elle comprend, elle est plus confuse; mais à lesgard de la chose particuliere dont elle a esté tirée, ie nie qu'elle soit plus confuse, puisqu'elle contient toute la distinction & l'euidence que celle-cy peut auoir. Quant à l'Imperfection, ie n'auois iamais ouy dire qu'vne Demonstration dont la conclusion est toujours vniuerselle fust moins parfaite qu'vn Syllogisme Topique dont la conclusion est particuliere. *Ouy mais ell'est plus confuse*, quand cela seroit vray, la Confusion qui accompagne l'estenduë de la connoissance emporte plus de perfection que la distinction qui est restrainte à vne connoissance particuliere. *Ouy mais la Conclusion n'est que l'effect des connoissances precedentes*, qu'importe, il y a des effects dont la nature est aussi parfaite que celle de leur cause; et l'euidence d'vne conclusion doit estre aussi parfaite que celle de ses antecedens; autrement la science ne seroit pas dans la conclusion ou l'on la met ordinairement. Apres tout ie veux que cette conclusion soit moins parfaite, il faut donc que la conclusion particuliere qui se tire de propositions generales soit moins parfaite qu'elles ne sont: En ce cas la preuue de

M. C. ſeroit bien deffectueuſe, & i'aurois meſme auantage ſur luy pour les concluſions particulieres qu'il en prend ſur moy pour les vniuerſelles. Quoy qu'il en ſoit ie laiſſe le reſte de ce different à demeſler entre nos Theologiens & M. C. & luy donne aduis de penſer bien ſerieuſement à ce qu'il leur reſpondra ſur la propoſition qu'ils font, que les Anges ont des idées & des eſpeces plus vniuerſelles à meſure que leur nature eſt plus pafaicte & qu'ils ſont d'vn ordre plus eſleué. Car pour ce qui eſt des Philoſophes qui tiennent que les connoiſſances vniuerſelles ſont plus excellentes, plus euidentes en elles meſmes, plus conformes à l'Entendement & que c'eſt les profaner comme dit Platon, que les abbaiſſer aux choſes particulieres, ie ſçay bien que M. C. ne les en croira pas.

L'IMAGINATION DIFFERE DE L'ENTENDEMENT.

Sa 3. *Raiſon porte qu'il eſt impoſſible de raiſonner ſans ſe ſeruir de termes generaux, & ſans former des notions vniuerſelles, & partant que noſtre Raiſon n'a aucun auantage ſur celle des Beſtes, & qu'on n'y ſçauroit marquer pour ce point aucune difference eſſentielle*. Il n'y a point de propoſition en tout ce Raiſonnement qui ne ſoit fauſſe comme i'ay fait voir aux pages 99. 123. &c. où i'ay montré que les termes generaux perdent leurs

L'IMAGINATION DIFFERE DE L'ENTENDEMENT.

generalitez quand ils sont accompagnez du pronom demonstratif ou de quelque autre restriction semblable ; Et que quand la Logique demande des notions ou des propositions vniuerselles pour raisonner, c'est la Logique intellectuelle & non pas celle qui est propre à l'Imagination, qui a ses Regles à part, qui peut faire des Syllogismes sans y employer aucunes notions vniuerselles, & qui peut par consequent tirer des connoissances asseurées de propositions particulieres.

Et sans doute si M. C. eust peu preuoir les veritez que i'ay demonstrées en ces lieux là, il ne se seroit pas hazardé si legerement à dire icy *que i'auois l'esprit diuerty lors que i'ay escrit que l'on* 124
peut tirer vne connoissance asseurée de propositions qui ne sont que particulieres, que les maximes de la Logique enseignent la nullité de ces consequences & que ie voulois dire singulieres, à cause de certains Syllogismes que l'Escole nomme Expositoires qui de propositions singulieres inferent vne conclusion singuliere; Qu'il sçache donc que i'ay pensé tres-serieusement à ce que i'ay dit de ces propositions, & que ie les ay appellées Particulieres dans le sens qu'il falloit & comme on les prend ordinairement dans les Escoles. Car quand on oppose ces Propositions à celles qui sont Vniuerselles,

Si les propositions particulieres sont singulieres.

on

on comprend ſous ce mot, toutes les propoſitions qui ne ſont point vniuerſelles, ſoit qu'elles ſoient Particulieres ou Singulieres.

L'I[illegible] de l'Entendement.

En effect ſi l'on propoſoit à M. C. ce Syllogiſme, *Quelque homme eſt iuſte, Pierre eſt homme, donc Pierre eſt iuſte;* il diroit auec raiſon qu'il eſt vicieux, parce que il eſt tout compoſé de propoſitions particulieres dont on ne peut rien conclure legitimement. Cependãt il ſe trouueroit qu'à ſon compte, il n'y a que la premiere qui ſoit particuliere, dautant que la ſeconde eſt ſinguliere. Il faudroit auſſi que quand l'on dit que pour former vn Argument en tel mode, il faut que telle propoſition ſoit particuliere; elle ne fuſt pas telle qu'elle doit eſtre ſi on y employoit des termes ſinguliers; & qu'ainſi ce Syllogiſme ne fuſt pas regulier, *Tout homme eſt raiſonnable, Pierre eſt homme, donc Pierre eſt raiſonnable*, parce que il n'y a point là de propoſitions particulieres à ce que dit M. C. Ie luy conſeille donc de reuoir ſa Logique, pour apprendre non ſeulement que ce mot de *particulier* ſe doit prendre ſouuent pour ſingulier; Mais encore que le Syllogiſme expoſitif eſt plus vtile & plus facile à faire qu'il ne penſe. Car il eſt ſi neceſſaire qu'il a ſeruy de modelle à Ariſtote pour former la troiſieſme figure, que c'eſt le

Le Syllogiſme expoſitif.

L'Imagination differe de l'Entendement.

premier de tous les raisonnemens que la nature nous enseigne, & le seul qui peut seruir à l'imagination. Et de là il est aisé de iuger qu'il ne doit point estre *si difficille à faire* que M. C. s'est 113
imaginé, & que *les Logiciens ne se trouuent pas si empeschez* qu'il dit *quand il est question d'en donner des exemples*, puis qu'eux mesmes ont compté iusques à plus de douze cens façons pour faire cette sorte de Syllogismes.

Ie voy bien neantmoins que ce qui l'a fait tomber en cette erreur, est qu'il a creu que le Medium de ce Syllogisme qui doit estre singulier, ne le pouuoit estre qu'en vne seule maniere, quoy qu'il le puisse estre en plusieurs sortes; Car il ne l'est pas seulement par les noms qui sont propres aux choses, mais encore par ceux qui sont cōmuns, pourueu qu'ils soient restrains par les pronoms demonstratifs, ou autres semblables particules. Ainsi quand on dit *cet homme, cette chose* &c. ce sont des termes qui sont aussi singuliers que si on les nommoit par leurs propres noms; Et quelques vns croyent que les Propositions qui sont composées de ces termes sont plus exactement appellées Singulieres que les autres, parce qu'elles portent auec elles vn signe manifeste de la singularité, & que le nom propre ne s'employe qu'au deffaut de

cette marque : Tout de mesme que les propositions qui ont les signes de l'vniuersalité, sont plus proprement appellées vniuerselles que les autres où il manque, quoy qu'en effect elles le soient esgalement dans le sens. Car quand on dit, *l'homme est raisonnable*, c'est vne proposition vniuerselle, & neantmoins dans la rigueur des loix de la Logique, elle ne l'est pas si regulierement que si on disoit *Tout homme est raisonnable*, parce que le mot, *Tout*, qui est la marque de l'vniuersalité, n'y est pas exprimé. On en peut donc dire autant des Propositions Singulieres. Mais ie laisse cela à decider aux Maistres de l'Art, ie veux seulement aduertir M. C. en passant, que les Syllogismes dont est question

L'IMAGINATION DIFFERE DE L'ENTENDEMENT.

514 ne s'appellent pas *Expositoires parce qu'ils ne font qu'expliquer vne chose en autres termes*, mais plutost parce qu'ils exposent aux yeux la verité toute nuë, & qu'ils ne laissent aucun doute en designant & comme montrant au doigt les choses qui pourroient estre contestées ; Et en ce cas ils doiuét estre bien plus vtiles que n'a pensé M. C.

515 Mais dit-il, *ce ne sont pas à proprement parler des Raisonnemens, puis qu'il leur manque ce qui est essentiel : Parce que le fondement de tous les vrays Raisonnemens est que deux choses qui conuiennent entr'elles, doiuent conuenir en vne troisiesme*,

L'IMAGINATION DIFFERE DE L'ENTENDEMENT.

& que celles qui n'ont rien qui leur soit commun ne conuiennent point. Ie luy ay fait voir pag 59. que ce principe a lieu dans les raisonnemens particuliers aussi bien que dans les vniuersels, & que les propositions particulieres n'empeschent point cette conuenance, comme on peut iuger par le Syllogisme expositif. Mais d'inferer de là comme il fait, *qu'il faut qu'en tout Syllogisme il y ait vne chose vniuerselle qui se puisse dire de tout ce qui y est contenu:* Ie ne suis pas de son aduis, & ie tiens que cette illation ne se peut soustenir que dans les raisonnemens intellectuels & non en ceux de l'Imagination comme i'ay monstré dans la iij. Part. où il verra encore p. 123. de quelle façon les termes qui entrent dans les Syllogismes particuliers peuuent estre Communs.

Sa 4. *Raison est que puisque nous n'auons point d'autre faculté pour connoistre les vniuersalitez que la mesme par laquelle nous raisonnons; il faut que si cette faculté de connoistre les vniuersalitez est propre à l'homme, que celle de raisonner le soit aussi, puisque c'est vne mesme chose.*

Pourueu que M. C. adiouste au mot de *raisonner*, celuy d'*vniuersellement*, ie luy accorderay tout ce qu'il dit, car il est vray que la faculté de raisonner

vniuersellement est la mesme par laquelle nous connoissons les vniuersalitez, qu'elle est propre & particuliere à l'Homme, & qu'elle est incommunicable aux Bestes : Mais sans ce mot là tout son Raisonnement est faux, & absolument parlant la faculté de Raisonner n'est pas la mesme par laquelle nous connoissons les vniuersalitez, puisque l'Imagination Raisonne qui ne les peut connoistre.

L'IMAGINATION DIFFERE DE L'ENTENDEMENT.

Il adjouste, *Que l'Entendement deuant auoir quelque action qui luy soit propre, il faut que des trois operations qu'il a, du moins la troisiesme qui est la plus excellente luy soit particuliere & qu'elle ne se puisse communiquer à l'Imagination.* I'auois icy à faire la mesme responce que i'ay si souuent faite, à sçauoir que le Raisonnement vniuersel est l'action propre de l'Entendement ; mais il m'a preuenu en disant, *Que cela ne peut pas estre, parce qu'il a montré que la conception de l'vniuersalité est la plus imparfaite de toutes les actions de l'Entendement, & que tout Raisonnement suppose vne connoissance vniuerselle.* Ie sçay bien qu'il a tasché à le montrer, mais il y a tres-mal reüssi, comme il jugera luy-mesme par ce que nous auons dit cy-deuant. De sorte qu'il ne me reste plus rien à dire sur ce poinct sinon qu'il se trompe quand il pense, *Que les vniuersalitez se forment par de simples conceptions,*

L'IMAGINATION DIFFERE DE L'ENTENDEMENT.

& par la premiere operation de l'Entendement. Car 127.
il est impossible de former vne notion vniuerselle sans considerer les communautez, sans en separer les conditions singulieres, sans conceuoir l'vnité & la pluralité dans vne mesme nature; Enfin sans comparer les choses les vnes auec les autres, & par consequent sans Raisonner. Ie sçay bien que tout ce progrez se termine à vne simple notion de la nature vniuerselle, mais c'est l'effect du Raisonnement, tout de mesme que la Science est l'effect de la Demonstration. Car comme on ne peut pas dire que la Science s'acquiere par la seule seconde operation de l'Entendement, quoy qu'elle consiste dans vne simple proposition; aussi ne faut-il pas croire qu'vne Idée vniuerselle se puisse former par la premiere operation, quoy qu'elle consiste en vne simple notion. I'oserois mesme dire & que la proposition ou consiste la science, & que la notion de l'vniuersel, enferment en elles le Raisonnement par lequel elles ont esté formées; car l'Entendement est si prompt, il void & fait tant de choses ensemble, que ses Idées qui nous paroissent simples sont ordinairement composées. Mais ce n'est pas icy le lieu d'approfondir cette matiere, il faut attendre que M. C. se soit expliqué là dessus comme il a promis : C'est

assez maintenant qu'il sçache que l'vniuersel ne se forme pas par la premiere operation de l'Entendement.

L'IMAGINATION DIFFERE DE L'ENTENDEMENT.

La 5. & derniere Raison qu'il apporte con-
117 tre la difference proposée est, *Que l'Imagination ne peut former aucune sorte de Raisonnement parce que c'est vne faculté Corporelle qui depend absolument de son organe, Et que tout Raisonnement quel qu'il soit requiert vne faculté libre & independante, d'autant qu'il n'y a point de Raisonnement sans deliberation, ny de deliberation sans liberté. 2. Parce qu'il n'y a point de Raisonnement sans quelque notion vniuerselle qui suppose vne puissance vniuerselle. 3. Parce qu'en tout Raisonnement il se fait tousiours quelque chose de nouueau qui est different de ce qui est representé par les phantosmes, Et partant il faut que la faculté qui Raisonne soit independante de son organe, autrement elle ne pourroit connoistre que ce qui luy est representé.*

Il ne nous faudra pas beaucoup de paroles pour respondre à cette longue Raison, dautant que la principale preuue qu'elle contient sera refutée amplement en l'article suiuant, où nous allons faire voir qu'il y a beaucoup de Raisonnemens qui se font sans deliberation: Et que les deux autres ont esté examinées cy-deuant, ayant montré que l'on peut Raisonner

L'IMAGINATION DIFFERE DE L'ENTENDEMENT.

sans employer aucune notion vniuerselle ; Et que l'Imagination quoy qu'elle ne connoisse rien sans Phantosme, elle forme neantmoins des Phantosmes qui ne sont point exprimez dans les Images que les Sens exterieurs luy fournissent, telle qu'est l'vnion ou la diuision & les especes que l'Escole appelle *non sensatas*, comme estre bon ou mauuais, amy ou ennemy, & autres semblables. Car de là il s'ensuit que la faculté qui Raisonne fait toûjours quelque chose de nouueau, en vnissant ou separant des termes & des choses qu'elle ne connoissoit pas auparauant en cet estat, sans que pour cela on puisse inferer que l'Imagination qui fait toutes ces choses soit independente de son organe: Autrement il faudroit dire qu'elle ne connoist pas ce qui luy est bon ou mauuais, amy ou ennemy ; Et qu'elle ne juge pas des choses, s'il est vray que ces actions soient des marques d'independence.

OBIECTION

OBIECTION II.

De la Deliberation qui accompagne le Raisonnement.

CHAPITRE II.

APres auoir satisfait à l'Objection precedente, nous auons proposé ce que nos aduersaires disent, que toutes les actions des Animaux qui semblent estre les plus Raisonnables peuuent proceder d'ailleurs que de la Raison, & que la Nature qui ne multiplie point les Causes sans necessité n'a point deu se seruir d'vne si noble faculté pour la conduite des Bestes, puisque celles qui luy sont propres & comme domestiques y pouuoient satisfaire toutes seules. Car tout ce qui paroist de plus merueilleux en leurs actions se

peut & se doit rapporter ou à l'Instinct, ou à la Memoire ou à la Coustume. A quoy nous auons respondu que nous reconnoissions comme eux toutes ces Causes, mais que nous croyons qu'elles n'excluoient pas la Raison, & que toutes les actions que les Bestes font par Coustume, ou par Instruction, ou par Instinct se font auec Raisonnement. Ce que nous auons montré dans la suite de nostre premier Ouurage.

Mais parce que M. C. nous a contraint de changer cet ordre, nous auons employé dans la I I I. Partie tout ce qui concerne l'Instruction & la Coustume, & nous reseruons pour le Second Liure ce qui appartient à l'Instinct, de sorte que nous n'auons icy plus d'autres objections considerables à examiner que celles qui regardent la Deliberation & le Langage des Bestes.

Ils disent donc que si les Bestes estoient capables de Raison elles auroient aussi le pouuoir de deliberer, & qu'en consequence il faudroit qu'elles fussent libres, indeterminées, & partant doüées d'vne faculté vniuerselle qui presuppose tousiours vne nature inde-

pendante de la matiere. A quoy nous auons respondu qu'il n'est point necessaire que pour Raisonner il faille deliberer, puis qu'on employe souuent la Raison où il n'y a aucun lieu pour la Deliberation ; dautant qu'on ne peut deliberer que lors qu'il se trouue plusieurs moyens pour arriuer à quelque fin, & qu'on est dans la liberté de choisir celuy que l'on veut. Qu'il n'y a donc point de necessité que les Bestes deliberent, parce qu'outre qu'elles n'ont le plus souuent qu'vne voye pour paruenir à leur but, comme est celle que l'Instinct leur enseigne ; Il est certain que lors qu'elles rencontrent plusieurs moyens elles se determinent d'abord à celuy qui se presente le premier ou le plus efficace, & qu'elles n'ont point la liberté du Choix, n'ayans point de faculté indifferente & vniuerselle, mais tout à fait limitée & determinée comme nous auons dit tant de fois.

Auant que M. C. se soit mis à examiner cette response, il a aduerty le Lecteur que dans le dessein qu'il auoit de parler *de la nature du Raisonnement, on ne deuoit pas apprehender qu'il allast*

transcrire tout ce que la Logique enseigne touchant les trois operations de l'Entendement. Et sans mentir cet aduis a esté fort judicieux & fort necessaire: Car apres auoir veu les premieres propositions qu'il a auancées, on auroit eu grand sujet d'apprehender s'il en eust dit dauantage, qu'il n'eust gasté tout ce que la Logique nous apprend là dessus.

En effect toutes le diuisions qu'il apporte 119.
icy sont imparfaites & ne contiennent pas tous les membres qui y doiuent entrer. Il ne met pour cause des simples affirmations que la conuenance qui paroist euidente, quoy qu'il y en ait vne autre qui fait le mesme effect: Car la conuenance peut estre certaine sans estre euidente comme elle est dans les propositiõs de foy. En second lieu, il restraint le Raisonnement à vn vsage qui pour estre le plus manifeste n'est pas le plus noble; car bien qu'il serue à s'esclaircir des choses douteuses, ce n'est pas là le seul employ qu'il a, puis qu'il forme l'Intelligence des Hommes & des Anges où il n'y a point lieu de douter ny de suspendre le jugement, cette action se faisant en vn instant comme nous auons monstré dans la III. Partie.

Enfin il r'enferme tout le Raisonnement en *un.*

deux especes, *l'vne qui sert pour acquerir la science, qui n'a pour object que la seule connoissance & ne se fonde que sur des Principes inuariables, & s'appelle Contemplation ; L'autre a pour Principe vne fin pratique & s'appelle Deliberation.* Mais cette diuision n'est pas exacte & laisse plusieurs Raisonnemens qui ne se peuuent rapporter ny à la Cõtemplation ny à la Deliberation. Car si celle-cy ne se trouue que dans la Morale, comme enseigne Aristote, que deuiendront tous les Syllogismes topiques & probables ? que deuiendront les conseils de guerre, les consultations des Medecins, en vn mot tous les Raisonnemens qui se font dans les Arts ? Car ils n'appartiennent pas à la Contemplation puisque les principes n'en sont pas necessaires & inuariables ; ny à la Deliberation, puis qu'ils n'ont pas vne fin practique, comme l'entend Aristote.

La diuisiõ du Raisonnemẽt en Contemplation & Deliberation n'est pas bõne.

Mais quoy, dit M. C. *c'est Aristote luy mesme qui a proposé cette Diuision ; y a-t'il de l'apparence qu'il n'ait pas entendu ce qu'il sçauoit le mieux, & qu'il n'ait pas bien estudié la nature & les conditions du Raisonnement?* Nous n'auons garde d'auoir cette pensée, & nous sçauons que dans ses ouurages où il a deu examiner à fonds la nature du Raisonnement, il a bien fait voir qu'il en auoit vne parfaite connoissance : Mais nous sçauons aussi

qu'il n'a pas traité les choses esgalement par tout, & qu'il y a des lieux où il les a examinées auec toute la subtilité & toute la delicatesse de la science, & d'autres où il n'en a parlé que superficiellement & dans les notions les plus communes. C'est ce qu'il dit à l'entrée de ses Morales, où il aduertit le Lecteur qu'il ne faut pas demander en toutes sortes de discours vne exacte perquisition des choses, mais seulement celle qui conuient au sujet que l'on traite, & que son dessein n'est que de toucher grossierement & superficiellement παχυλῶς ϗ τύπῳ, les matieres qu'il doit faire entrer en cet ouurage. Apres s'estre expliqué si nettement, M. C. a-t'il bonne grace dans le differend que nous auons ensemble, où il est question d'examiner ponctuellement la nature & les conditions du discours, d'employer les passages d'vn ouurage où l'autheur proteste qu'il ne doit pas parler exactement des choses.

Aristote n'a pas fait cette diuision.

Apres tout, Aristote n'a point fait cette diuision & n'auoit garde de la faire, connoissant si bien la nature du Raisonnement comme il faisoit. Il dit bien au lieu allegué par M. C. que l'Ame qui est capable de raison, a deux parties, l'vne qui contemple les choses dont les principes sont necessaires & in-

uariables, l'autre qui considere les choses contingentes; ce qu'il a exprimé ailleurs par les mots d'entendement speculatif, & d'entendement practic. Mais il ne parle point là de Raisonnement & n'en a point deu parler; car outre que l'on peut considerer les choses necessaires ou contingentes sans raisonner, on peut faire des Raisonnemens probables & topiques, sur les choses necessaires aussi bien que de scientifiques & de demonstratifs comme il est arriué icy tres-souuent à M. C. & à moy. Il est vray qu'il semble qu'Aristote ait restraint les choses contingentes aux actions morales, & la Deliberation au Raisonnement qui se fait pour elles. Mais M. C. ne s'est pas aduisé que cet admirable esprit qu'il a creu deuoir suiure en cette occasion, auoit voulu descendre tout d'vn coup à la matiere dont il deuoit traiter, sans s'arrester aux choses qui ne seruoient de rien à son sujet. Sans cette consideration il eust dit, que des choses contingentes qui sont en nostre pouuoir & que nous pouuons faire bien ou mal, les vnes regardent les mœurs, & les autres les arts, & que l'on peut deliberer sur les vnes & sur les autres, puisque toutes deux donnent lieu au choix & à l'election, qui est le principe de la Deliberation; Car vn Ar-

tisan peut auoir diuers moyens pour arriuer à sa fin & consulter sur eux, pour choisir celuy qui luy sera le plus propre & le plus vtile. C'est pourquoy il auoit dit au l. 3. qu'il y a plus lieu de consulter dans les Arts que dans les Sciences , & d'ordinaire les exemples qu'il donne de la Deliberation sont tirez de la Medecine , de l'Architecture & autres semblables.

Mais sans s'amuser à cette distinction qui n'estoit ignorée de personne , qu'il auoit déja touchée , & qui ne seruoit de rien à la Morale, il a tranché net en disant, que les choses contingentes dont il auoit à parler, estoient les actions morales , & que le Raisonnement qui y est employé est la Deliberation : Car deliberer, dit-il , est le mesme que raisonner , & non pas comme M. C. luy impose, *que raisonner est le mesme que deliberer* ; dautant que raisonner est le genre qui doit toujours estre enoncé de son espece , comme la Logique enseigne, & qu'il est vray que toute Deliberation est vn Raisonnement , mais non, que tout Raisonnement est vne Deliberation, ny que toute Deliberation soit pour les mœurs, comme nous auons monstré. Ie sçay bien que cette derniere est plus noble & plus excellente à raison de son vsage qui regarde le souuerain bien & la fin principale

pale de l'homme ; mais en ſoy elle n'eſt pas plus parfaite que celle qui eſt employée dans les arts, laquelle poſſede auſſi bien que celle des mœurs toute la nature de la Deliberation.

Si on peut deliberer quand il n'y a qu'vn moyen.

VOyons maintenant s'il ſera plus heureux à deſtruire qu'il n'a eſté à eſtablir. Sur ce que nous auons propoſé qu'on employe ſouuent le Raiſonnement où il n'y a qu'vn ſeul moyen pour paruenir à vne fin, & que par conſequent on peut raiſonner ſans deliberer, puiſqu'on ne delibere iamais que quand il y a pluſieurs moyens & que l'on a la liberté de choiſir celuy que l'on veut. Voicy ce qu'il oppoſe. 1. *que l'experience nous apprend que les hommes ne laiſſent pas de deliberer encore qu'il n'y ait qu'vn ſeul moyen pour paruenir à leur fin. Car ceux qui veulent paſſer de la Rochelle en l'Iſle de Ré, quoy qu'ils ſçachent bien qu'il n'y a point d'autre moyen que de ſe mettre ſur l'eau, ils ne laiſſent pas de conſulter les Experts, & de Deliberer ſur ce qu'ils doiuent faire.*

M. C. fait bien voir icy qu'il n'eſt pas plus ſçauant dans la nature des Moyens, qu'il l'eſt dans celle du Raiſonnement. Car il n'a pas pris

garde, qu'vne seule chose peut seruir de plusieurs moyens. 1. par les diuerses circonstances qui la suyuent : Car celuy qui veut passer en l'Isle de Ré, ne consulte pas s'il y doit passer; supposé qu'il luy faille necessairement passer; mais bien s'il doit passer en tel temps & à telle heure, en tel vaisseau, auec tel Nocher, & ainsi de cent autres choses. 2. Quand elle ne seroit diuersifiée par aucune Circonstance, pourueu qu'on soit dans la liberté de la laisser ou de la prendre, elle peut fournir deux moyens differens, & l'on peut diliberer s'il est bon de la faire ou de ne la pas faire. En effect la Deliberation suppose l'Election, & l'Election demande plusieurs choses, car où il n'y en a qu'vne, il n'y a point de choix à faire; de sorte que si l'on delibere sur vn seul moyen, il faut de necessité qu'il soit diuersifié par des circonstances ou des considerations differentes qui puissent donner lieu au Choix & à l'Election.

In his quæ sunt penitus determinata ad unum electio locum non habet. d. Th. 1. 2. q. 13. ar. 2.

Mais quoy, dit-il, *il nous arriue souuent que lors qu'il ne nous reste qu'vn simple moyen pour paruenir à nostre but, nous ne laissons pas de consulter en nous mesmes pour sçauoir si ce moyen est proportionné à nostre fin.* Il confond icy la connoissance speculatiue auec la connoissance practique, & le Raisonnement auec la Deliberation : Quand on veut

sçauoir si vn moyen est proportionné à sa fin, on peut raisonner, mais on ne sçauroit deliberer, parce qu'il n'y a rien là à faire & qui soit en nostre pouuoir, & que la Deliberation n'est que pour les choses qui sont en nostre pouuoir, & qui se peuuent faire en plusieurs façons. M. C. n'a pas consideré que la connoissance speculatiue precede toujours la practique, & qu'auant que d'agir pour la Fin, ou par des moyens il faut connoistre qu'il y a vne fin, & qu'il y a des Moyens, & ainsi des autres: ce qui ne se fait pas par vne connoissance practique. Apres tout quand M. C. voudroit demeurer en son erreur, toujours faudroit-il qu'il aduoüast qu'en cherchant si vn moyen est proportionné à sa fin, il y a deux partis à prendre, l'Affirmatiue ou la Negatiue, qui peuuent passer pour deux moyens, & pour deux choses dont on peut faire le choix.

115. Il en faut dire autant de *Celuy qui sçait que la gangrene luy gaignera bien-tost le cœur s'il ne se fait couper le bras, & qu'il n'y a que ce seul moyen de luy sauuer la vie: Et du Criminel condamné à la question, qui sçait que pour euiter la mort il n'y a plus d'autre voye que de supporter quelque temps la douleur.*

Car quoy qu'en die M. C. *ny l'vn ny l'autre ne delibere point là dessus;* I'entends sur les moyens d'euiter la Mort; puisque l'vn & l'autre n'en a

qu'vn, & qu'il faut de necessité qu'ils s'en seruent, supposé qu'ils vueillent absolument euiter la mort. Ils peuuent bien raisonner sur ce moyen, examiner s'il est proportionné à sa fin, en considerer la difficulté, & cent autres choses qui peuuent entrer dans la pensée; Mais tout cela n'est pas matiere à Deliberation; si ce n'est que l'on voulust dire qu'ils peuuent consulter sur les moyens qu'il faudroit tenir pour pratiquer la patience en ces rencontres; mais c'est changer l'hypothese, la patience perdroit la qualité de Moyen & seruiroit elle mesme de Fin aux moyens dont on delibereroit.

La 2. raison qu'apporte M. C. est *que nous trouuons souuent occasion de deliberer lors que le seul moyen est dangereux & difficile à executer.*

I'ay cherché long-temps en quoy cette Raison estoit differente de la premiere: et comme il m'a esté impossible de le deuiner, ie suis enfin demeuré en cette opinion que c'estoit vne faute de l'Imprimeur qui auoit fait passer vn nouuel exemple qui confirmoit la proposition de M. C. pour vne *seconde raison.* Il doit donc prendre garde aux autres Editions qu'vne faute de iugement si considerable ne s'y rencontre plus. Cependant ie n'ay point d'autre responce à faire

ſur cet exemple que ce que i'ay dit pour les autres. Car s'il n'y a point d'autre moyen pour arriuer à quelque fin que celuy qui paroiſt difficile & dangereux, on ne delibere point s'il s'en faut ſeruir: On peut bien Raiſonner ſur la difficulté & ſur les autres circonſtances qui l'accompagnent, mais ce n'eſt pas là vne Deliberation; Si ce n'eſt qu'on vouluſt chercher des moyens pour oſter la difficulté & le danger; auquel cas, ce qui eſt difficile & dangereux paſſeroit à cet eſgard pour Fin, & non plus pour Moyen.

113. En ſuite de cet Exemple voicy ce que M. C. adiouſte. *Mais lors que la Connexion d'vn moyen à la fin eſt euidente, &c. nous nous y portons ſans Raiſonner, c'eſt à dire ſans conſulter.* Surquoy ie pourrois dire premierement que le *Mais*, qui commence ce Diſcours eſtant vne particule aduerſatiue comme diſent les Grammairiens, & qui emporte vn ſens contraire à la propoſition precedente, n'eſt pas en ſon lieu & ne fait pas icy l'effect qu'elle deuroit; parce que la difficulté & le danger qui ſe trouue en vn moyen n'empeſche pas que la Connexion de ce moyen auec ſa fin ne ſoit euidente & certaine. Mais comme ie ne veux pas pointiller ſur les mots à l'exem-

ple de M. C. les choses qu'il met en auant me fournissant assez de matiere sans l'aller chercher dans sa façon de parler ; Ie responds, *Que lors que la Connexion d'vn moyen auec sa fin a toutes les conditions qu'il allegue, nous nous y portons sans consulter,* pourueu que ce moyen soit vnique : Car s'il y en auoit plusieurs dont la Connexion fust telle qu'il dit, comme cela peut souuent arriuer, il y auroit lieu à deliberer duquel il se faudroit seruir : Et en ce cas l'Euidence de la connexion n'empescheroit pas la Deliberation. C'est pourquoy la Raison pour laquelle on ne consulte pas dans le fait proposé par M. C. ne vient pas de cette Euidence, mais de ce qu'il n'y a qu'vn moyen pour arriuer à la fin & qu'il en faut plusieurs pour auoir sujet de deliberer. Ainsi il y a grande apparence que M. C. soit icy tombé dans le Sophisme, *à non causa pro causa.* 115.

Mais, dit-il, *à quoy bon Raisonner sur vne chose où la Conclusion est plus claire & plus conforme à nostre appetit que les Propositions dont vous les pourriez tirer ? A quoy bon joindre par vn milieu vne fin & vn moyen dont la suite est immediate & euidente ?* 113.

Il y a icy beaucoup de choses à dire 1. S'il prend le mot de *Raisonner* pour *Deliberer*, com-

me il vient de faire, la Conſequence qu'il tire eſt vaine pour les raiſons que nous venons d'apporter. Et s'il le prend en general pour toute ſorte de Diſcours, il change l'hypotheſe, & de la Deliberation il nous fait paſſer au Raiſonnement ſimple. Quoy qu'il en ſoit s'il l'entend en cette derniere ſorte, il ſe ſouuiendra s'il luy plaiſt de quelle façon nous auons dit que les moyens entrent dans le Raiſonnement; car s'ils ne paſſent ordinairement que pour des Enthymemes racourcis, & de nouuelles Conſequences que l'on adjouſte à la Concluſion du Raiſonnement que l'on a fait pour l'action principale; il verra bien que l'application du Moyen à ſa Fin n'eſt pas ſi claire ny ſi conforme à noſtre appetit que les propoſitions d'où elle eſt inferée: Car le deſſein d'obtenir le bien où conſiſte la Fin eſt le principe d'où ſe tire la neceſſité d'employer les moyens pour ſa recherche: Or la Fin eſt naturellement plus connuë & plus conforme à l'appetit que les moyens, parce qu'elle en eſt la cauſe, & qu'elle entre dans la connoiſſance auant eux.

D'ailleurs M. C. s'imagine que le Raiſonnement que nous mettons dans l'vſage des Moyens, ne conſiſte que dans la Connexion qu'ils ont auec la Fin; ſans conſiderer que cette

Connexion n'en fait qu'vne partie, & que c'est le principe d'où se tire le jugement practic qui est la conclusion de tout le Raisonnement. Ainsi quand on a connu qu'vne chose est bonne, & qu'elle se peut faire par tels moyens, on conclud qu'il faut donc employer ces moyens pour la faire : Et cette conclusion se tire de la Connexion des moyens auec la fin qui est comprise dans la seconde Proposition de ce Syllogisme. Que M. C. ne nous demande donc plus *à quoy bon joindre par vn milieu la fin & le moyen dont la suite est immediate & euidente.* Car nous ne cherchons pas vn milieu pour les joindre ensemble, mais pour les joindre auec l'operation; et la Connexion qui est entr'eux est le milieu par lequel nous inferons qu'il faut employer ce moyen pour arriuer à cette fin. Mais il faut encore qu'il considere que la pluspart des Moyens dont on se sert sont connus par l'experience que l'on en a faite autrefois, & qu'en ce cas on fait le mesme Raisonnement qui se trouue dans l'Instruction & dans la Coustume : Car il faut vnir l'Image de la chose presente qu'on veut employer pour arriuer à la fin, auec l'Image de celle dont on a fait experience, & en tirer apres vne consequence pour l'auenir.

Si le Raisonnement n'est que pour s'esclaircir des choses douteuses.

113. ENfin M. C. suppose, *Qu'on ne peut Raisonner que sur les choses où il y a du doute & de* QVELLE EST LA FIN DV RAISONNEMENT.
218. *l'obscurité & qu'en celles qui sont euidentes par elles-mesmes ou par le Sens, il n'y a aucun Raisonnement à faire.*

Ie sçay bien qu'il n'est pas le seul qui soit dans cette opinion, & que s'il falloit suiure icy la pluralité des voix, il auroit vn grand auantage sur nous qui tenons le contraire: Mais outre qu'en ces matieres le poids & la force des raisons doiuent estre preferez au nombre & à l'authorité des personnes; M. C. me sera tesmoin, *Que les Philosophes qui en ont traité nous en donnent si peu de connoissance qu'il n'y a pas d'apparence qu'aucun ait daigné y penser serieusement.* Si cela est ainsi il ne se peut preualoir de la multitude qui grossit son party, & nous ne deuons ny luy ny moy nous laisser surprendre aux preiugez & aux opinions qui ont esté receuës sans estre serieusement examinées.

Pour ne tomber donc pas dans la negligence qu'il a iustement condamnée, & pour ne se laisser pas preoccuper aux sentimens d'autruy,

QVELLE EST LA FIN DV RAISONNEMENT.

il faut aller iusqu'à la source des choses & voir dans la nature mesme du Raisonnement à quel vsage il a pû estre destiné.

Le meilleur fondement que nous puissions donner à cette recherche est, Que toutes les Facultez ont vne inclination naturelle à produire les actions qui sont en leur puissance, qu'elles tendent-là comme à leur but & à leur perfection & qu'elles ne manquent iamais d'agir quand toutes les conditions necessaires à l'action s'y rencontrent. De ce Principe qui est aussi clair que la lumiere, & qui tire sa preuue de toutes les choses qui sont dans l'Vniuers, il s'ensuit que les Facultez de l'Ame ont la mesme inclination, qu'elles ne demandent qu'à agir, & que celles qui n'ont point d'autre action que la Connoissance ne peuuent s'empescher de connoistre quand leurs objets sont presens & qu'elles ne sont point empeschées d'ailleurs. S'il y a donc trois actions principales qui forment la Connoissance, à sçauoir la premiere Conception, le Iugement & le Discours, il faut de necessité que les facultez qui sont capables de les produire, les produisent en effect quand les objets de chacune de ces actions leur sont presens & qu'elles ne sont point diuerties ou empeschées. Or l'objet de la premiere sont les choses qui se presentent

soubs vne seule Image ; celuy de la seconde sont celles qui se presentent soubs deux Images qui se peuuent vnir ou separer ; celuy de la troisiesme sont les autres qui sont en plus grand nombre & qui peuuent estre liées ensemble par vn milieu qui leur soit commun. De sorte que tout de mesme qu'à la presence d'vn object simple la faculté qui n'est point diuertie est necessitée & ne peut s'empescher d'en produire l'Image en soy-mesme en quoy consiste la premiere & simple Conception ; et qu'elle est cõtrainte d'vnir ou de diuiser deux Images differentes en quoy consiste le Iugement ; aussi quand il s'en trouue dauantage qui se peuuent lier ensemble, il faut de necessité qu'elle les lie & qu'elle fasse ce retour & ce mouuement circulaire où consiste la nature du Raisonnement comme nous auons montré.

QUELLE EST LA FIN DU RAISONNEMENT.

De là il faut necessairement conclure qu'il est indifferent pour cette troisiesme operation que les choses soient euidentes ou douteuses, parce que supposé qu'il y ait trois termes ou trois Images qui puissent se joindre alternatiuement & souffrir cette reuolution circulaire dont nous auons parlé, il faut de necessité que la faculté les assemble puis qu'elle n'est point empeschée & que l'object de son action luy est present. Mais il s'ensuit encore que l'Euidence & la Certitude

QVELLE EST LA FIN DV RAISONNEMENT.

bien loin de seruir d'obstacle au Raisonnement, l'auancent & le fauorisent; & qu'au contraire le Doute & l'Obscurité le retardent & l'empeschent. Car il est certain que si la connexion des termes est euidente & certaine, la liaison que demande le discours s'en fera plustost & plus parfaictement que si elle se trouue obscure & douteuse; dautant qu'il faut du temps & de la peine pour oster l'Obscurité & le Doute & pour rencontrer par cõsequent cette commune liaison qui doit vnir toutes les parties du Raisonnement.

Mais cette verité ne peut estre contestée s'il est vray qu'il y ait des Raisonnemens qui se fassent en vn instant comme nous auons montré; car toutes les Propositions qui les composent estant alors connuës en mesme temps, il n'y en peut auoir qui soit plus douteuse & plus obscure l'vne que l'autre & la conclusion qui se fait aussitost connoistre que les antecedens, doit estre aussi claire & euidente qu'ils sçauroient estre.

Enfin l'experience & l'Escole nous apprennent que la science & l'opinion se peuuent trouuer ensemble pour vne mesme chose aussi-bien que la foy & la science; et partant puis qu'on peut prouuer les conclusions de la science par des argumens topiques & les propositions de foy par des demonstrations, on peut Raisonner sur des

choses qui ne sont point douteuses, les Conclusions de la science & les Propositions de la foy ne laissant aucun doute & estant tres-certaines & tres-asseurées.

QVELLE EST LA FIN DV RAISONNEMENT.

On peut neantmoins obiecter deux choses; la premiere que l'ame deuroit donc aller tout d'vn coup à la conclusion sans faire tout ce progrez qui luy est inutile. Mais nous respondons à cela : Que ce progrez est naturel à l'ame, qu'elle ne peut marcher autrement, & que de la vouloir faire aller d'vne autre sorte, ce seroit violenter sa nature & détruire l'action qui luy est la plus propre & la plus conuenable. Comme vn cercle ne se peut mouuoir autrement que par les tours & les circonuolutions qu'il fait à l'entour de luy mesme; l'Ame, que l'on peut dire estre en quelque façon de ce genre là, ne se peut aussi mouuoir que par le discours, qui est vn mouuement circulaire. Elle se donne bien quelque agitation dans les premieres connoissances, mais si elle n'est empeschée elle ne s'arreste iamais là & fait toujours sa reuolution entiere. Ouy sans doute, qui prendra bien garde à la maniere dont l'Entendement connoist les choses, trouuera qu'il ne fait guere de notions ny de propositions simples qui ne soient ac-

Le Raisonnement est le progrez que l'ame fait toujours si elle n'en est empeschée.

QVELLE EST LA FIN DV RAISONNEMENT.

compagnées d'vn discours complet ; & quoy que la parole n'en fasse paroistre qu'vne partie, il ne laisse pas de le faire tout entier en luy mesme, & de joindre en secret aux notions qu'il exprime, les antecedens ou les consequences qui le doiuent composer. Aussi fait-il cela auec tant de vitesse, qu'il est impossible que la voix & la langue le suyuent, ny que la parole marque toutes les pensées qu'il forme en ces rencontres. On en doit dire autant de l'Imagination, & à meilleur tiltre encore, parce que c'est vne faculté qui n'est pas libre comme l'entendement, mais qui est absolument determinee par les objets & qui n'agit que pour la conseruation de l'animal : De sorte qu'on peut asseurer qu'elle ne connoist aucune chose qu'elle n'en fasse vn jugement practic, soit pour la suiure ou pour la laisser, soit pour la faire ou pour ne la pas faire : Or si cela est ainsi, elle ne forme aucune action ny proposition qu'elle ne raisonne, comme nous auons montré au discours precedent.

Le Raisonnement dans les choses euidētes n'est pas inutile à l'ame.

Quoy qu'il en soit, le progrez que l'ame fait en raisonnant ainsi, ne luy est pas inutile, comme l'on dit ; Car quoy que la Conclusion luy soit aussi euidente que les Propositiõs qu'elle employe pour y arriuer, elle se fortifie neantmoins

dans la certitude qu'elle en a par la connoissance que ces propositions luy donnent, & elle les prend comme des Tesmoins qui ne luy découurent pas la verité qu'elle sçait d'ailleurs, mais qui la luy confirment.

QUELLE EST LA FIN DU RAISONNEMENT.

Aussi n'est-ce pas vne chose qui luy soit particuliere en cette occasion, elle fait de mesme dans toutes ses autres connoissances : Car bien qu'elle soit asseurée par vn sens de l'objet qu'il luy represente, elle demande encore le iugemẽt des autres ; elle veut que l'experience confirme les veritez que la raison tient indubitables & que la raison appuye les experiences qu'elle croit tres-certaines ; elle veut mesme raisonner sur les mysteres de la Religion & joindre la science a la foy, comme elle ioint souuent l'opinion á la science ; et elle suit en cela l'intention de la nature, qui pour asseurer les Animaux dans la connoissance des choses qui leur sont vtiles, veut que toutes les facultez & tous les moyens qu'elle leur a donnez à cette fin, y concourent ensemble. Cette doctrine n'est pas inconnuë dans les Escoles qui tiennent que les premiers principes tout euidens qu'ils sont d'eux mesmes, qui n'ont besoin d'autre connoissance que de celle des termes, & que la lumiere naturelle fait comprendre d'abord, doiuent neantmoins

QUELLE EST LA FIN DU RAISONNEMENT. estre connus & prouuez par l'Induction : Or ce n'est pas que l'Induction en donne l'euidence, mais c'est qu'elle la fortifie & la confirme, comme nous auons dit.

Les antecedens ne seruent pas toujours à prouuer les conclusiõs.

La 2. Objection est, que la Conclusion tire son euidence & sa preuue, des propositions antecedentes, & par consequent elle doit estre obscure & douteuse d'elle mesme. Mais il faut dire que la preuue de la Conclusion est toujours dans les antecedens en puissance, & non pas toujours en effect; c'est à dire que s'il estoit besoin de prouuer la Conclusion, on le pourroit faire par les antecedens : Mais quand la Conclusion est certaine ou euidente d'elle mesme, elle n'a pas besoing de cette preuue, si ce n'est pour la raison que nous auons tantost apportée, à sçauoir pour confirmer la verité qu'elle fait connoistre. Desorte qu'en ce cas là la Conclusion ne tire point effectiuement son euidence des propositions qui la deuancent, & cette maxime n'est veritable quant à l'effect, que pour les conclusions qui sont obscures & douteuses. A quoy l'on peut adiouter ce que nous auons dit au Chap. de la 3. Partie, Que les choses sont connuës ou inconnuës par le sens ou par nature, & qu'vne conclusion peut estre connuë

nuë par l'vn & inconnuë par l'autre; et qu'alors les antecedens seruiront de preuue non pour l'euidence sensible, mais pour l'euidence naturelle. Ainsi cette proposition, Pierre est risible, est euidente d'elle mesme par le sens & par l'experience, & quand on la veut prouuer par vne propositiõ vniuerselle, ce n'est que pour luy donner l'euidence naturelle qu'elle n'a pas. Apres tout estant euidente par le sens, la preuue qu'on y adiouste quelle qu'elle soit, ne sert qu'à confirmer la verité qui est dé-ja connuë daillieurs.

QVELLE EST LA FIN DV RAISONNEMENT.

On peut donc raisonner sur des choses qui ne sont point obscures ny douteuses, & par consequent l'Euidence des moyens quoy qu'elle soit aussi grande que celle de la fin, ne peut pas empescher que l'ame ne raisonne non seulement pour les appliquer a cette fin, mais encore à l'operation qui doit suiure cette connoissance, comme nous auons dit cy-deuant.

Qu'on ne peut appliquer les moyens à la fin sans Raisonnement.

114. M. C. s'est donc bien trompé quand il asseure *que toute l'erreur de ses aduersaires ne vient que de ce qu'ils s'imaginent qu'il est impossible d'employer des moyens pour paruenir a vn but que l'on ne*

QVELLE EST LA FIN DV RAISONNEMENT.

raisonne : Car tout ce que ie viens de dire fait voir qu'il n'y a point là d'erreur, & tout ce qu'il dit apres pour montrer qu'il y en a, ne prouue rien de ce qu'il pretend.

Premierement l'exemple qu'il apporte *des choses insensibles qui employent des moyens pour arriuer à leur fin sans en auoir aucune connoissance*, est tout a fait impertinent; car il ne s'agit pas icy de sçauoir si en general l'employ des moyens pour arriuer à vne fin, demande vn Raisonnement; la question est restrainte aux choses qui agissent auec connoissance : Or il est certain que les Animaux connoissent la fin où ils tendent, comme nous montrerons cy-apres, & par consequent ils connoissent aussi les moyens pour y arriuer; et par la raison que nous auons apportee cy deuant ils doiuent raisonner pour appliquer ces moyens à cette fin, & au iugement practic qu'ils font auant que de s'en seruir. Il est vray que s'il se pouuoit trouuer vne connoissance par laquelle on peust employer ces moyens sans faire ce iugement qui deuance tous les mouuemens de l'appetit & qui est le principe de toute operation animale, ie pourrois peut-estre auoüer que le Raisonnement n'y seroit point necessaire. Mais où pourroit-on rencõtrer cette connoissance, puisque de

toutes les choses qui sont dans la nature il n'y a que les Animaux, qui connoissent; et que pour agir il faut qu'ils iugent que les choses sont bonnes & possibles, et que de la bonté & de la possibilité qu'ils y trouuent, ils concluent qu'il les leur faut faire. Ce qui ne se peut sans raisonner, comme nous auons monstré. QVELLE EST LA FIN DV RAISONNEMENT.

En second lieu tous les exemples qu'il adioûte des enfans, des fous, de ceux qui sont assou-
114 pis, des personnes timides, &c. qui sans raison-
115 ner, à ce qu'il dit, employent des moyens pour faire quelque chose; tous ces exemples, dis je sont inutiles à nostre question: Car ils n'excluent que le Raisonnement de la partie superieure dont il ne s'agit pas icy, & presupposent le Raisonnement de l'Imagination, qui suffit pour dire qu'ils n'employẽt point de moyẽs sans raisonner.

Ouy ie veux bien *qu'un Enfant qui ne raisonne point encore, porte ses mains à son visage pour oster ce qui l'in-*
114 *commode; qu'il les oppose à sa cheute pour s'en garantir, qu'il s'eslance sur le sein de sa nourrice, qu'il employe plus de force à le succer plus il en a de besoin; & qu'il se cache à la veuë de ce qui luy fait peur, & se sert à diuerses fins de cent autres moyens.* Mais quoy qu'il soit vray que cet Enfant ne raisonne point encore, cela ne se peut entendre que du Raisonnemẽt intellectuel, & non de celuy de l'Imagination

QVELLE EST LA FIN DV RAISONNEMENT. qui deuance toutes ces actions là, comme nous auõs montré en diuers endroits de cet ouurage.

Il en est de mesme *de ceux qui sont assoupis, lesquels pour peu qu'il leur reste de sentiment retirent les parties où on leur fait quelque douleur.* Car puis qu'ils sentent encore, il faut que leur imagination agisse & qu'elle excite l'appetit à faire ces mouuemens, & par consequent elle fait le Raisonnement dont nous auons tant de fois parlé. 115.

Nous en deuons autant dire *d'vn hõme dont l'appetit preuient toutes les conclusions que sa raison peut faire à la rencontre inopinée de quelque estincelle de feu qui le brusle; Des personnes timides qui fuyent sans raisonner ce qui leur paroist effroyable: Et de ceux à qui la veuë d'vn Serpent, d'vne Souris, ou autre semblable, fait perdre contenance par l'antipathie qu'ils ont ensemble.* Car tout cela se fait bien sans que la Raison superieure y interuienne; mais non pas sans le Raisonnemẽt de l'Imagination. Cependant M. C confond ces deux choses aussi bien que le Dessein & l'Intentiõ qui se trouuent en ces deux facultez, puis qu'il dit *que toutes les actions de l'appetit se font sans dessein; que nous rions souuent sans en auoir intention, & que la crainte du chatoüillement nous fait faire des secousses inuolontaires.* Or il est certain que par ces façons de parler on ne veut dire aucune chose, sinon que ces actions se font sans le 115. 115. 116

Deſſein & l'Intention de la partie ſuperieure; et il ne peut tomber en la penſée d'aucune perſonne raiſonnable, que de là on puiſſe inferer qu'elles ſe faſſent ſans le Deſſein & l'Intention de l'Ame ſenſitiue, preſuppoſé qu'elle ſoit capable de Deſſein & d'Intention comme nous auons monſtré.

De ſorte que ie plains M. C. d'auoir tant pris de peine à accumuler raiſons ſur raiſons, & entaſſer exemples ſur exemples pour prouuer vne choſe dont nous ne ſommes point en differend; et d'auoir oublié le poinct deciſif de noſtre conteſtation. Certes quand il fuſt tombé dans le deffaut qu'il me reproche en quelque endroit,
100 *d'auoir fait des principes à ma fantaiſie pour en tirer telles concluſions qu'il me plairoit:* quand, dis-ie, il euſt fait icy la meſme choſe, il euſt eſté plus excuſable d'auoir mal prouué ce qu'il falloit prouuer, que de n'auoir pas connu ce qu'il falloit prouuer: Au premier il n'y a que faute de ſuffiſance, mais au dernier il y a faute de iugement.

Les Beſtes connoiſſent la fin & les moyens.

IE finirois icy ce long examen n'eſtoit que pour l'intelligence de ce que nous venons de

Les Bestes connoissent la Fin et les Moyens.

dire il est à propos de montrer, que les Bestes connoissent la Fin & les Moyens dont elles se seruent pour y arriuer. I'en ay fait vn article à part en mon premier Discours de la Connoissance des Animaux en suite d'vne objection par laquelle on veut prouuer que si l'Instinct estoit esclairé de la Raison pour petite qu'elle fust, les Bestes sçauroient pourquoy elles agissent. Et quoy que la responsе que nous y auons donnée appartienne à l'Instinct, ce que nous auons adjousté de la Fin regarde la Connoissance des Bestes en general. C'est pourquoy il est bon de l'examiner icy afin qu'il ne reste aucune difficulté au Discours precedent.

I'Ay donc dit, *Que personne n'a encore douté que les Bestes ne connussent la Fin principale pour laquelle elles agissent: Car ceux mesmes qui leur ont voulu oster la Raison, ne les ont pas priuées de cet auantage, & ont esté contraints d'auoüer que comme toutes les choses tendent à leur fin, les insensibles s'y portent sans la connoistre; mais que les Bestes en ont la connoissance, quoy qu'elle ne soit pas si parfaite que celle des Hommes. Et certainement elles connoissent*

ce qui leur est bon & utile, & par consequent elles ont connoissance de leur Fin, puisque le Bien & la Fin sont en effect vne mesme chose. Il est vray qu'elles ne les peuuent connoistre que sous des raisons particulieres & qu'elles n'en forment iamais de notions generales comme font les Hommes : Mais cela suffit pour dire qu'elles connoissent la Fin où elles tendent, & par consequent qu'elles connoissent aussi les Moyens qui sont necessaires pour y paruenir ; car il seroit inutile qu'elles connussent la Fin si elles ignoroient ce qu'il faut faire pour l'obtenir. En effect on ne sçauroit douter que le Chien ne connoisse le Lievre comme la proye qu'il veut prendre, & quand il court apres & qu'il employe tant d'efforts, & tant de ruses pour l'attrapper, il n'est pas vraysemblable qu'il ne sçache que ce sont les Moyens dont il faut qu'il se serue pour arriuer à cette Fin. Qui considerera mesme l'artifice dont vsent nos Linotes domestiques quand on a suspendu leur boire & leur manger en de petits seaux, & que lors qu'elles

LES BESTES CONNOISSENT LA FIN ET LES MOYENS.

LES BESTES CONNOISSENT LA FIN ET LE MOYEN?

veulent les faire approcher elles attirent la corde qui les tient suspendus & arrestent auec le pied ce qu'elles en ont fait monter pendant qu'elles continuent de leuer le reste auec le bec : il sera contraint sans doute de confesser qu'elles font tout cela auec connoissance, qu'elles sçauent les choses qui se doiuent faire les premieres, en vn mot qu'elles ordonnent les Moyens qu'elles iugent necessaires pour obtenir la Fin qu'elles se sont proposée. Pourquoy n'auroient-elles pas ce pouuoir, puis qu'elles ont, comme nous auons montré, la faculté de Raisonner, à laquelle il appartient de mettre les choses en ordre, de les comparer ensemble, & de les destiner à tel vsage qu'il luy plaist.

A tout cela M. C. oppose premierement, *Qu'il est de l'opinion d'Aristote & de ceux qui l'ont suiuy, qui veulent que les Bestes n'ayent pas quelques-fois plus de connoissance de la Fin où l'Instinct les conduit, que sa plume en a de son escriture ; Et qu'en d'autres occasions elles connoissent la chose qui est leur fin, mais qu'elles ne la connoissent pas comme Fin ny comme cause des Moyens qu'ils employent pour l'obtenir.*

Mais

Mais ſans toucher à ce qui regarde l'Inſtinct dont nous parlerons ailleurs, ie conſeille à M.C. auant que d'entrer plus auant en matiere qu'il ne mette point en jeu Ariſtote : Outre que c'eſt vn Autheur faſcheux qui ne veut pas eſtre produit par toutes ſortes de gens & qui deſcouure à peu de perſonnes le ſecret de ſa Doctrine ; il a deſia ſi mal reuſſi à rapporter ſes ſentimens qu'il y a raiſon de douter qu'il ne luy ait pas eſté icy plus fidelle qu'il a eſté cy-deuant. Pour moy qui ne me ſouuiens pas d'auoir leu ce qu'il fait dire à cet incomparable Eſprit, tout ce que ie puis reſpondre à cette authorité pretenduë, c'eſt que quād luy ou ſes ſectateurs auroient dit que les Beſtes ne connoiſſent pas la choſe qui leur ſert de fin, comme fin & comme cauſe des moyens qu'elles employent pour l'obtenir, ils n'auroient entendu autre choſe ſinon qu'elles ne font pas abſtraction de la Fin ny des Moyens & ne les conſiderent pas dans les choſes par vne notion ſeparée des choſes meſmes ; & pour parler dans le langage de l'Eſchole, elles ne connoiſſent pas la Fin ny le Bon, ſous la raiſon formelle de la Fin & du Bon. Quoy qu'il en ſoit elles connoiſſent que les choſes leur ſont bonnes & vtiles, elles y portent leur deſir, & font tout ce qu'elles peuuent pour les obtenir. Or ſi la Fin eſt la

LES BESTES CONNOISSENT LA FIN ET LES MOYENS.

LES BESTES CONNOISSENT LA FIN ET LES MOYENS.

cause pourquoy, ou pour mieux dire, pour l'amour de laquelle on agit, & que les Bestes n'agissent que pour l'amour du bien qu'elles trouuent dans les choses ; il faut qu'en connoissant ce bien & ce qui est necessaire pour l'obtenir, elles connoissent aussi la Fin & les Moyens.

1. Exemple des chiens qui connoissent la fin & les moyens.

Ainsi le Chien connoist non seulement la proye quand il la void, mais encore il connoist qu'elle est bonne, autrement il ne la desireroit pas : Il sçait aussi qu'il faut courir apres pour la prendre, autrement il ne voudroit pas courir; et par consequent il connoist la Fin & les Moyens puis qu'il connoist la bonté de sa proye, & qu'à cause d'elle il doit employer la course & les ruses dont il se sert pour la prendre. Ces veritez me semblent si claires d'elles-mesmes que ie m'estonne que M. C. m'ait repris quand i'ay dit qu'on n'en sçauroit douter, & qu'il insiste si fort à m'en demander la preuue. Ie le luy pardonnerois s'il n'auoit aucune teinture de la Philosophie, ou plustost s'il n'auoit pas le Sens commun; car il n'en faut pas dauantage pour iuger de l'euidence de ces propositions.

Les Bestes connoissẽt ce qui leur est bon & utile.

Mais, dit-il, *les Bestes connoissent ce qui leur est bon & vtile sans sçauoir qu'il leur est vtile.* Ceste proposition est fausse en vn sens, & dans l'autre 12.

il y a contradiction manifeste dans les termes dont elle est composée.

Les Bestes connoissent la Fin et les Moyens.

Car s'il entend que les bestes connoissent la chose sans connoistre qu'elle est bonne & vtile, cela est absolument faux. Il est necessaire qu'elle leur paroisse bonne puis qu'elles la desirent & qu'elles la poursuiuent, tout de mesme que celle pour laquelle elles ont de l'auersion & qu'elles fuient leur doit sembler mauuaise & dommageable : d'autant que l'appetit qui est le principe de ces mouuemens ne peut estre esmeu que par ce qui paroist bon ou mauuais à l'animal. En effect puis qu'vne mesme chose peut leur estre tantost agreable & tantost fascheuse, & qu'vn chien fuit maintenant son Maistre qu'il caressoit auparauant, il faut que le mesme objet soit consideré en deux façons differentes pour causer ces deux mouuemens contraires; Et on ne sçauroit se figurer d'autres considerations que celles d'estre bon & mauuais.

117 M.C. dit à la verité à la fin de son 14. chapitre *que les chiens sentent l'vtilité du feu sans sçauoir que c'est le feu qui leur fait ce bien.* Mais cela meritoit d'estre bien prouué ; Car puis qu'ils craignent d'estre bruslez quand on leur presente le feu de trop prés, il faut qu'ils sçachent que le feu leur peut causer du mal : or s'ils le fuyent

Les Bestes connoissent le Bien et les Maux.

alors comme mauuais, il faut que quand ils s'en approchent, ils le connoissent aussi comme bon & vtile. Pourquoy n'auroient-ils pas cette connoissance puis qu'ils sçauent bien qu'vn Homme qui les menace & qui leue le baston sur eux, est vne chose qui leur peut causer du mal ; Car il n'y a pas de raison pourquoy ils connoissent plustost ce qui leur peut apporter de l'incommodité, que ce qui leur peut estre vtile.

Ouy mais ! si les chiens sçauoient que c'est le feu 117
qui leur fait du bien, ils apprendroient à le faire. Cela n'est point necessaire, & il n'y a aucune consequence de l'vn à l'autre : car il y a mille choses que l'on iuge estre vtiles, sans auoir soin de les faire. M. C. sçait bien que les pistolles luy sont vtiles, & ie ne pense pas qu'il prenne le soin d'en faire. Et pour demeurer dans nostre exemple, les chiens connoissent certainement que le pain est bon, & qui voudroit prouuer comme M. C. qu'ils ne le trouuent pas bon parce qu'ils n'apprennent iamais à le faire, se rendroit tout à fait ridicule. En vn mot quand nous disons que les Animaux connoissent les choses, nous ne voulons pas qu'ils ayent toute la connoissance qui s'en peut acquerir : celle dont ils sont capables a ses bornes & ses limites,

& va rarement iusques à la practique des arts qui ont esté inuentez par le moyen de quantité d'experiences & de Raisonnemens. LES BESTES CONNOISSENT LA FIN ET LES MOYENS.

Retournons à la proposition precedente de M. C. qui peut auoir vn autre sens beaucoup pire que celuy que nous venons d'examiner. Car s'il entend que les bestes connoissent le Bon & l'Vtile sans sçauoir qu'il leur soit bon & vtile, il y a contradiction, soit qu'il confonde le bon & l'vtile, soit qu'il le distingue l'vn de l'autre: parceque si elles ne sçauent pas qu'il est bon & vtile comme il dit, elles ne le connoissent pas bon & vtile; & cependant il confesse qu'elles le connoissent bon & vtile: Elles connoissent donc qu'il est bon & vtile, & qu'il n'est pas bon & vtile. Que si sa pensée est qu'elles connoissent le Bon sans sçauoir qu'il leur est Vtile, c'est encore autant que s'il disoit qu'elles connoissent qu'il est bon & qu'il n'est pas bon; parce qu'estre vtile, c'est estre bon, & tout ce qui est connu pour bon, est connu pour vtile. Et la raison de cela est, que le Bon n'est bon qu'entant qu'il est conuenable, or tout ce qui est conuenable, perfectionne, & tout ce qui perfectionne est vtile. Ce n'est pas pourtant qu'en connoissant qu'vne chose est bonne, on connoisse toute l'vtili-

LES BESTES CONNOISSENT LA FIN ET LES MOYENS.

té qu'elle peut causer; mais aussi on ne la connoist pas alors en toute l'estenduë de sa bonté; car si on la connoissoit ainsi, on connoistroit toutes les vtilitez qu'elle peut apporter.

Voila pour ce qui concerne l'Objection que M. C. a faicte contre nostre premier exemple du Chien qui connoist la fin & les moyens de sa Chasse. Car ie ne dois pas m'arrester à ce qu'il dit qu'il ne croit pas *que le Chien fasse reflexion sur la premiere connoissance qu'il a de sa proye*, d'autant que s'il veut parler d'vne vraye reflexion, ie ne le crois pas non plus que luy: Mais s'il entend qu'il ne s'applique pas & ne s'arreste pas à la considerer; ou qu'il ne puisse faire le retour où nous auons montré que consiste le Raisonnement, il a grand tort de ne le pas croire pour les raisons que nous auons dites.

2. Exemples des Linotes qui connoissent la fin & les moyens.

Nostre 2. Exemple est des Linotes qui attirent auec le bec leur boire & leur manger qui est suspendu en de petits seaux; d'où nous auons inferé qu'elles connoissent la Fin & les Moyens. Car elles connoissent premierement le boire & le manger qui est la chose dont elles ont besoin, & le premier object qui frappe leur appetit: et apres elles iugent qu'elles le doiuent faire approcher, puis qu'il est esloigné:

Les Bestes connoissent la Fin et les Moyens.

et pour cela qu'il faut auec le bec tirer la corde qui le tient suspendu, & arrester auec le pied ce qu'elles en ont tiré pour leuer le reste de la mesme façon : et tout cela se termine à posseder le boire & le manger, qui est la premiere chose qui estoit entrée dans leur connoissance, & pour l'amour de laquelle elles employent tout cet artifice. Or si ce n'est là connoistre la fin & les moyens ; il n'y en a gueres entre les hommes qui les connoissent, puis qu'ils n'en font pas dauantage dans leurs actions ordinaires.

A cela M. C. respond *que puis que ie donne cecy*
91 *pour vn exemple de l'instinct, il ne se doit pas mettre en peine de l'expliquer*, voulant dire qu'il a fait voir que l'Instinct exclud toute connoissance de la fin & des moyens, car c'est dequoy il s'agit icy. Mais sans nous alambiquer l'esprit sur cette question dont nous parlerons au traitté de l'Instinct ; ie l'aduertis que s'il auoit pris garde que ce que i'ay adiousté de la Connoissance de la Fin, n'est plus restraint à l'Instinct, qu'au contraire c'est vne proposition generale qui s'estend à toutes les actions que les animaux font auec connoissance ; il n'auroit iamais pensé que i'eusse mis l'artifice des Linotes pour exemple de l'Instinct. Outre que m'estant assez claire-

LES BESTES CONNOISSENT LA FIN ET LES MOYENS.

ment expliqué sur la nature de cette cause, que i'ay toute renfermée dans les Images naturelles, il ne pouuoit raisonnablement croire que ie rapportasse à l'Instinct le procedé des Linotes où tant de choses artificielles concourent, puis qu'il ne peut y auoir d'Images naturelles des choses que l'art a inuentées. Aussi n'a-t'il pas insisté là dessus, & a passé à vne alternatiue, par laquelle supposant *que ie rapporte cet exemple à l'imagination sans y interesser l'instinct, il me renuoye à l'explication qu'il a donnée à mes autres exemples que ie puis appliquer à celuy-cy, & où ie verray que cette action soit qu'elle se fasse par habitude ou par instinct, se peut faire sans raisonner.* 92. Mais ie le renuoye aussi aux responces que i'ay faictes à ses explications, où il verra que toutes les choses qui se font par Coustume ou par Habitude, presupposent le secours de la Raison. Outre que la diuision qu'il apporte est defectueuse: Car l'action des Linotes se peut faire autrement que par habitude & par instinct, elle se peut faire encore par imitation & par inuention. Et certainement la premiere fois qu'elles attirent la corde pour faire monter leurs sceaux, ce n'est pas par habitude ny par coustume; ce n'est pas aussi par Instinct comme nous auons monstré: Il faut donc ou qu'elles l'ayent veu

faire,

faire, ou qu'elles l'ayent inuenté d'elles-mesmes : Or en tout cela il y a Raisonnement, aussi-bien que dans l'action des Hommes qui tirent de l'eau d'vn puys ou qui guindent quelqu'autre chose auec vne corde.

LES BESTES CONNOISSENT LA FIN ET LES MOYENS.

Mais ie ne m'aduise pas que ie me laisse esgarer en suiuāt M.C. il n'est pas icy question si les Linotes Raisonnent, mais seulemēt si elles connoissent la Fin & les Moyens. Et si M.C. eust pris garde que pour prouuer qu'elles ont cette connoissance i'employe la Raison dont elles sont doüées, il eust bien veu que ie ne voulois pas montrer par là qu'elles Raisonnent ; autrement i'eusse apporté pour preuue ce qui estoit en question. Mais comme c'estoit vne verité que i'auois demontrée auparauant, ie pouuois m'en seruir pour faire voir qu'elles connoissent la Fin & les Moyens ; puisque c'est à la Raison à les connoistre, à comparer les choses les vnes aux autres & à les destiner à tel vsage *qu'il luy plaist*. Que M.C. ne se scandalise point de ce mot, il n'emporte point liberté comme nous auons desia dit en la I. Partie de ce Discours : Car quoy que les Bestes ne choisissent point les Moyens & qu'elles soient determinées d'abord par celuy qui se presente le premier ou le plus efficace, on peut neantmoins dire qu'elles veulent, qu'elles desirent, &

Les Bestes connoissent la fin et les moyens.

qu'il leur plaist de se seruir de ce Moyen.

Adioustons à ces deux objections ce qu'il dit, 1. *Que les Hommes ne Raisonnent point pour prouuer les premiers principes ; 2. Qu'ils ne sçauroient se persuader par raison ce que les sens leur monstrent manifestement.. 3. Parce que c'est renuerser la nature du Raisonnement que d'employer pour preuue ce qui est plus obscur que les choses que l'on se veut persuader ; 5. Et qu'on se mocqueroit d'vn Homme qui Raisonneroit pour sçauoir si la premiere marche d'vn degré sert de moyen pour monter à la seconde : 6. Qu'enfin dans toutes les choses qui se jugent par la seule veuë & dont le rapport est euident aux sens, nous n'employons que de simples conceptions, 7. Et que s'il n'y a du doute & de l'obscurité, nous n'auons pas besoin de cet examen ny de cette deliberation par où il definit le Raisonnement.* 117.

Mais quoy qu'on puisse facilement trouuer la responce qu'il faut faire à toutes ces Raisons dans les Discours precedens, ie veux bien pour la satisfaction de M.C. respondre à chacune en particulier.

Premierement ce qu'il dit des Premiers Principes n'est pas absolument veritable, car si on les peut prouuer par Induction, comme Aristote nous apprend, il faut que l'on Raisonne pour les

Les Bes-tes con-noissent la Fin et les Moyens.

prouuer, puisque l'Induction est vn Raisonnement. D'ailleurs quand il seroit vray qu'on ne Raisonneroit pas pour les prouuer, ie tiens pour tres-asseuré qu'on ne peut les connoistre sans Raisonner; parce qu'outre que ce sont des Propositions vniuerselles & que l'Entendement ne sçauroit former aucune notion vniuerselle sans Discours comme nous auons montré; il faut pour les conceuoir qu'il en compare les termes l'vn auec l'autre & par consequent qu'il Raisonne puis qu'on ne peut comparer les choses sans Raisonnement. En effect on ne sçauroit dire ny comprendre que le Tout est plus grand que sa Partie, ny conceuoir mesme ce que c'est que le Tout ou la Partie, sans faire comparaison de l'vn à l'autre; dautant qu'il y a vne relation mutuelle entr'eux qui entre dans l'essence de chacun, & qu'on n'en sçauroit definir l'vn que l'autre n'entre en sa definition. Il en est de mesme de tous les autres; Car quand on dit, qu'vne chose est ou n'est pas & que rien ne peut estre & n'estre pas en mesme temps, il faut comparer l'estre & le non estre, & faire quantité de reflexions où il faut necessairement que le Raisonnement se trouue. Il est vray que cela se fait auec tant de vitesse qu'il semble qu'il n'y a que de simples notions; du moins

LES BESTES CONNOISSENT LA FIN ET LES MOYENS.

l'esprit se contente d'exprimer par vne seule proposition tout le progrez qu'il y a fait, & ne veut pas expliquer dauantage vne chose qu'il sçait bien que les autres conçoiuent de la mesme façon que luy : Tout de mesme que pour tesmoigner qu'il consent ou ne consent pas à ce qu'on luy propose il ne se sert que du Ouy, ou du Non, quoy qu'il fasse en soy-mesme vn Discours entier, sçachant bien que ces monosyllabes le feront assez connoistre.

Quant à sa seconde Proposition, outre qu'elle n'est pas veritable par tout, & qu'il y a cent rencontres où la Raison persuade ce que l'Experience & les Sens font connoistre manifestement comme nous auons montré ; Elle est inutile au fait dont il s'agist si elle n'est restrainte à l'operation. Car ie ne veux pas que l'Imagination Raisonne sur la connoissance que les Sens ont de leurs objects, mais sur l'application de cette connoissance à l'operation : ainsi quand vn Animal juge que telle chose est douce, ou qu'elle est bonne à manger, ie n'entends pas qu'il raisonne là dessus, mais seulement quand il conclud que de là il la faut manger.

Et quand il dit, *Que c'est renuerser la nature du* 117.
Raisonnement que d'employer pour preuue ce qui est plus obscur que la chose qu'on se veut persuader, cela

est vray quand on l'employe pour vne preuue absoluë & necessaire, & non pas quand ce n'est que pour confirmer l'euidence & la certitude que l'on en a. Cela peut estre encore veritable quand on employe cette preuue par choix & par election, & non pas quand c'est par contrainte, & qu'il faut par necessité passer par ce milieu pour aller à la conclusion, comme il arriue dans la plus part de nos Raisonnemens, & dans tous les Raisonnemens des Bestes. LES BESTES CONNOISSENT LA FIN ET LES MOYENS.

117. De sorte qu'il n'y a pas lieu de se mocquer *d'vn Homme qui voudroit Raisonner pour sçauoir si la premiere marche d'vn degré sert de moyen pour monter à la seconde.* Car outre qu'il ne peut considerer ce premier degré comme vn moyen pour arriuer au second, qu'il ne les compare ensemble; s'il applique à l'operation la connoissance qu'il en a, il faut necessairement qu'il Raisonne, & il ne sçauroit faire autrement. Il est vray que s'il exprimoit par la parole le Raisonnement qu'il feroit alors, peut-estre qu'il y auroit sujet de se mocquer de luy, en disant vne chose inutile & que tout le monde sçait: de la mesme façon qu'on se rendroit ridicule si on vouloit prouuer à vn Homme qu'il est Homme, & autres semblables choses qu'il ne peut ignorer. Apres tout ie renuoye M. C. à mon cinquies-

LES BESTES CONNOISSENT LA FIN ET LES MOYENS.

me Chapitre de la III. Partie, où il verra comment les Moyens entrent dans le Raisonnement.

Mais faut-il s'arrester encore aux dernieres Propositions de M. C. que nous auons si amplement refutées : Toute nostre seconde Par- 117
tie est employée à montrer que l'Imagination peut faire des Propositions des choses qui sont euidentes aux Sens ; à toute heure nous en faisons de semblables, & à tous momens nous disons que la Neige est blanche, que le Soleil est lumineux, que le Temps est obscur, &c. Cependant ce ne sont pas là de simples conceptions, puisque ce sont de vrayes Propositions ; & par consequent il est faux, *que dans toutes les choses qui se jugent par la seule veüe & dont le rapport est euident aux Sens, nous n'employons que de simples conceptions.* Enfin nous auons fait voir dans la IV. Partie, que la Deliberation n'est pas de l'Essence du Raisonnement, & qu'on ne la doit point definir par elle, comme a fait M. C.

Et certes ie croy que dans l'amour & dans le respect qu'il doit auoir pour la verité, il ne s'opposera point à celle que ie luy presente icy, & puis qu'il a si librement accordé, *que hors la Contemplation & la Deliberation, les Bestes peuuent* 118
faire tout ce que l'esprit des Hommes sçauroit faire : Il

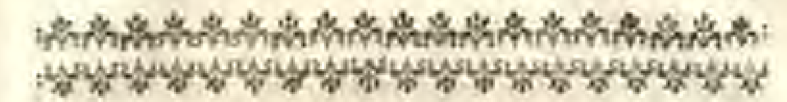
confessera aussi auec la mesme ingenuité qu'elles Raisonnent parfaitement; apres luy auoir montré que les Hommes peuuent Raisonner parfaitement sans aucune contemplation & deliberation. Car bien que iusqu'icy il ait eu sujet de demeurer dans les opinions communes, qui n'ont point marqué precisément en quoy consiste la nature du Discours, & qui ne l'ont considerée que dans les conditions & dans les qualitez qui ne luy sont point essentielles: Il est à presumer qu'ayant reconnu l'erreur où elles sont, il les abandonnera maintenant & se joindra à moy, pour faire vne plus ample découuerte de la verité que i'ay rencontrée, & pour donner la derniere perfection à ce que ie n'ay fait peut-estre qu'esbaucher. LES BESTES CONNOISSENT LA FIN ET LES MOYENS.

Ouy sans doute s'il approuue que toute l'action du Raisonnement consiste dans cette reuolution circulaire que l'Ame fait sur les Images, & que le Syllogisme ne se forme que par le retour qu'elle fait sur ses premieres notions pour
118. les joindre auec les dernieres: Il demeurera aussi d'accord non seulement, *Que pour Raisonner elle n'a pas besoin de deliberer ny de mediter, & qu'elle peut dans cette connoissance estre esclaue des Sens & se laisser forcer & necessiter au premier moyen qui se presente*: Mais encore qu'il n'y a rien en cette

LES BESTES CONNOISSENT LA FIN ET LES MOYENS.

action qui surpasse les forces de l'Imagination & que par consequent les Enfans, & les Animaux peuuent Raisonner parfaitement, si on regarde à la perfection qui est essentielle au Raisonnement & non pas à celle qui luy est accidentelle & estrangere. Car s'il se trouue de parfaits Raisonnements où l'Ame ne fasse aucune abstraction ny reflexion, aucune notion vniuerselle, ny aucune deliberation, comme il paroist dans la pluspart des Syllogismes expositifs, il faut de necessité que toutes ces conditions ne soient point essentielles au Discours, et ut.
que celuy que *l'on fait dans les choses purement sensibles*, où pas vne de ces circonstances ne se rencontre, *soit à proprement & exactement parler vn parfait Raisonnement.* Mais il faut donner du temps à M. C. pour se resoudre là dessus, voyons cependant ce qu'il objecte contre le Langage des Bestes.

OBIECTION



OBIECTION III.

Du Langage des Bestes.

CHAPITRE III.

SI les Bestes Raisonnoient, elles Raisonneroient non seulement ensemble, mais encore auec les Hommes; elles parleroient les vnes aux autres; & si elles estoient priuées de la Parole, du moins elles s'imagineroient aussi-bien que les Muets quelques signes & quelques gestes significatifs pour se faire entendre. De sorte que c'est vne marque euidente qu'elles n'ont point de Raison puis qu'elles ne peuuent faire aucune de ces choses qui sont les effects & les suites naturelles du Raisonnement.

Mais ceux qui nous font cette objection ne prennent pas garde qu'ils nous donnent

des armes pour les combattre, & que si l'on vient à monstrer que toutes ces Actions sont communes & ordinaires aux Bestes, il faut de necessité qu'ils confessent qu'elles ont de la Raison, puisque ce sont, comme ils disent, les effets & les suites naturelles du Raisonnement.

Or tout le Monde est d'accord qu'elles se communiquent leurs pensées & sans consulter les liures des Sçauans, chacun peut soy-mesme faire espreuue de cette verité. Car il faut estre extremement stupide pour ne pas remarquer, que toutes les Bestes qui ont l'usage de la voix, s'en seruent pour faire connoistre leurs desirs & qu'elles ont des cris & des accens differens selon les diuers desseins que le plaisir ou la douleur, l'esperance ou la crainte leur inspirent. Ne s'entr'appellent-elles pas quand elles sont en amour, quand elles ont besoin de secours, quand elles ont trouué quelque pasture dont elles peuuent faire part aux autres? Car il est certain que si vn Moineau peut entrer en quelque lieu où il y ait beaucoup de grain, il y fera venir tous les autres, & que le Loup ayant

trouué quelque charongne y appelle ses compagnons. L'on dit mesme que l'vn & l'autre diuersifie sa voix selon la Nature de la chose qu'il a rencontrée & que celuy-là marque par vn accent particulier si c'est du bled, de l'orge ou du millet qu'il a trouué ; et que celuy-cy a des hurlemens differents quand c'est la charongne d'vn cheual, ou quand c'est celle d'vn asne. Mais sans examiner la verité d'vne obseruation si curieuse, peut-on considerer vn Chien enfermé en quelque lieu faire d'abord tant de longs gemissemens, les changer apres en abbois redoublez, & enfin hurler à perte d'haleine ; sans se figurer qu'il veut faire paroistre par ces cris differens les diuerses passions que sa captiuité luy cause ? Et qui verra les Poulsins s'enfuyr & se cacher au moment qu'ils entendent vn cry que fait la Poule, reuenir apres sous ses aisles quand elle en a fait vn autre, la suiure & courir à la pasture à mesure qu'elle diuersifie sa voix ; jugera sans doute qu'il y a communication de pensées entr'eux & quelque sorte de Langage par

lequel ils se font entendre les vns les autres. Et certainement qui auroit bien obserué celuy de tous les Oyseaux n'auroit pas peine à croire que Tyresias, Melampus, & Apollonius l'ont autresfois entendu; que qui s'y voudroit maintenant appliquer le pourroit encore apprendre; et qu'il est mesme facile en l'imitant de s'entretenir auec eux, puis qu'on le fait en quelque sorte tous les iours quand on les prend à la pipée, & qu'on les fait venir où l'on veut en contrefaisant leur chant & leurs accens.

Mais ce n'est pas seulement auec la voix que les Bestes font entendre leurs conceptions; le regard, la mine & le geste leur seruent encore au mesme dessein. Elles connoissent dans les yeux les vnes des autres les passions qu'elles ont, & vn Chien verra dans le front d'vn Dogue s'il peut en seureté s'approcher de luy, & s'il est en humeur de se joüer. Ne menace-t'il pas quand il montre les dents, quand il fait herisser son poil & quand il regarde de trauers celuy qui l'attaque? Enfin tous ces sauts &

ces postures caressantes, tous ces mouuemens flatteurs de queüe & d'oreilles qu'il fait en abordant son Maistre, ne sont-ce pas des signes & des gestes bien significatifs de l'enuie qu'il a de luy plaire?

Or si les Bestes se communiquent leurs pensées il faut de necessité qu'elles s'entretiennent l'vne l'autre, & mesmes qu'elles Raisonnent ensemble, s'il est vray que leur Imagination Raisonne & que le Discours entre dans leurs pensées, comme nous auons montré. Et quand nous n'aurions point apporté des preuues de cette verité, on ne sçauroit conceuoir qu'elles fassent connoistre leurs intentions pour se donner ou pour se demander secours les vnes aux autres, sans croire qu'elles forment vn Raisonnement parfait. Car il y a tant de diuers iugemens à faire en ces rencontres, tant de consequences à tirer, tant de progrez que l'Ame fait des causes à leurs effects, des signes aux choses signifiées, & des biens & des maux presens à ceux qui sont passez & à venir, qu'il est impossible qu'on n'y trouue la forme & la

liaison du Discours. Ie voudrois bien demander à nos aduersaires, si quand vn Poule ayant trouué quelques grains, appelle ses Poulsins pour leur en faire part, quand ils viennent à elle, qu'ils caquettent ensemble, & qu'apres elle ne fait que becqueter les grains & les leur laisse sans les vouloir manger: Ie voudrois bien, dis-ie, leur demander s'ils ne reconnoissent aucun Discours en tout ce procedé & s'ils ne croyent pas qu'elle appelle ses Poulsins à dessein de les faire venir, de leur montrer la pasture, & de les nourrir; Et qu'eux mesmes entendent la voix qui les semond, qu'ils comprennent la chose qui leur est signifiée par elle, & qu'ils esperent de trouuer le bien qu'elle leur annonce. Tout cela se peut-il faire sans discours? et vn Homme qui feroit de semblables choses ne seroit-il pas estimé raisonnable?

Ils diront sans doute que cela peut estre veritable dans les Animaux les plus parfaits ausquels vray semblablement la nature a donné la voix pour se communiquer leurs pensées; mais que si elle en à priué les au-

tres c'est vne marque qu'ils n'auoient pas besoin de cette communication, & que par consequent ils n'ont point de Raison, puis qu'ils ne peuuent s'entretenir ny Raisonner ensemble. Nous auoüons bien qu'il y en a beaucoup qui sont muets, & qui ne peuuent se faire entendre par la voix; mais si la nature n'a peu l'a leur donner parce qu'ils ne deuoient point respirer, elle les a recompensez en d'autres choses qui peuuent suppléer à ce manquement. La pluspart des des Insectes & quelques Poissons mesmes n'ont-ils pas vn son particulier qu'ils forment en remuant quelques parties de leurs corps, par lequel ils font paroistre le passions dont ils sont agitez? Quand les Cigales chantent pendant le beau temps ne tesmoignent-elles pas le plaisir qu'elles en reçoiuent? Quand les Abeilles bourdonnent extraordinairement dans leurs ruches, n'est ce pas vne marque de la diuision qui se met parmy elles; & ce son bruyant qu'elles font estant arrestées, n'est-ce pas vn signe euident de leur cholere? D'ailleurs qui leur a dit que tous

ces Animaux ne se font pas entendre par le geste & par le mouuement ? Ne connoissent-ils pas quand ils se doiuent apparier, quand les autres ont besoin de leur secours, quand vn ennemy est en estat de les attaquer? Certainement apres l'exemple que nous auons des autres Animaux qui employent les mesmes moyens pour descouurir leurs intentions, il faut estre bien hardy pour dire que ceux-cy ne s'en seruent pas pour le mesme dessein. Et quoy: nous ignorons la plus-part de ceux qui sont ordinaires non seulement aux Bestes qui viuent auec nous, mais encore aux Hommes, dont il n'y en a gueres qui n'ait quelque signe particulier pour se faire entendre, & qu'il est impossible de deuiner qu'apres vne longue habitude; & nous oserions asseurer que les Animaux dont la nature & la vie est si esloignée de la nostre, n'en ont point du tout ? Non, non, la plus-part viuant ensemble, & quelques-vns mesmes gardant quelque forme de Police & de Republique comme les Fourmis, il faut qu'ils ayent communication de desseins, puis-

que

que c'est le seul lien qui arreste & qui conserue toute les societez.

Apres tout, quand il seroit vray que les Bestes fissent toutes leurs actions par la seule conduite de l'Instinct sans se communiquer leurs pensées, quelle necessité y auroit-il qu'il fallust pour cela qu'elles ne raisonnassent point. Ne peuuent-elles pas raisonner en elles-mesmes, & vn Homme qui seroit tout seul ou qui seroit priué de l'vsage de tous les organes, par lesquels il se peut faire entendre seroit il pour cela priué de la Raison?

IE sçay bien qu'il n'y a personne qui vueille juger sans passion ce que ie viens de dire du Langage des Bestes, qui ne l'approuue & qui ne s'estonne non seulement du dessein que M. C. a pris de le refuter, mais bien dauantage des Raisons qu'il a employées pour cela. Car c'est vne chose estrange qu'vn Homme d'esprit tel qu'il est, n'ait pas reconnu que toutes celles dont il s'est seruy sont inutiles au fait dont il s'agit, & ne choquent aucune de mes preuues ny de mes conclusions.

En effect tout ce qu'il apporte est fondé sur la definition de la Parole humaine, & sur les desseins que forme l'Entendement, dont il n'est pas icy question : De sorte que toutes les consequences qu'il tire de ces deux principes ne peuuent estre que vaines & impertinentes, pour vser du terme de l'Escole ; & ie pourrois pour toute deffence me contenter de dire, qu'il suppose ce qu'il faut prouuer & qu'il ne touche point à la difficulté.

Mais parce *qu'il n'est pas de si facile composition* 169
que ie me suis persuadé, comme il asseure en ce Chapitre, & que peut-estre vne si courte response ne luy pourroit faire comprendre les deffaux de sa Censure, ie veux m'en expliquer plus au long auec luy, & examiner toutes ses propositions l'vne apres l'autre.

Ie ne m'arresteray pourtant pas à celles qu'il a mises au commencement de son Chapitre, où il a plus recherché la gentilesse que la solidité des pensées, & où il a voulu faire voir la beauté de son esprit, plustost que la verité des choses dont nous sommes en different. Car quand il dit que pour luy persuader, *Qu'vne* 161.
Beste Raisonne il faudroit qu'elle le luy dist elle-mesme, ie trouue cela aussi plaisamment & galamment imaginé, qu'il est foible à prouuer ce qu'il pretend.

Aussi n'y a t'il pas d'apparence qu'il voulust en croire vne Beste sur sa simple parole, luy particulierement qui est si difficile à persuader, & qui ne s'est point voulu laissé toucher à tant d'autres veritez si importantes qui luy ont esté proposées. Pour moy si i'estois de son opinion quand toutes les Bestes ensemble me diroient qu'elles Raisonnent ie ne les en voudrois pas croire, & elles ne me persuaderoient pas plus que feroient tous les Foux que ie connois, quand ils m'asseureroient d'estre bien sages.

Mais s'il estoit possible que tout de bon M.C. eust creu bien prouuer par là que les Bestes ne Raisonnent point, il faudroit aussi que pour luy persuader qu'vn Chinois ou vn Malabare sont Raisonnables, ils le luy disent eux-mesmes, & qu'il tombast en cet inconuenient que iusqu'à ce qu'il entendist leur langage il fust obligé d'en douter. Car il ne sert rien de dire que la figure humaine l'en esclairciroit assez, puis qu'on a découuert des Animaux qui ont tant de ressemblance auec l'Homme qu'il n'y a aucune difference quand à la forme exterieure.

Apres tout il n'y auroit qu'vne seule response à luy faire là dessus, qui est que les Animaux luy ont souuent dit qu'ils ont de la Raison; & s'il ne les

a pas entendus, c'est sa faute & non pas la leur.

Mais, dit-il, *ils le luy deuoient donc dire dans le Langage des Hommes & apprendre à parler comme nous.* Cela n'est ny juste ny necessaire, pourquoy seroient ils plus obligez d'apprendre le Langage des Hommes, que les Homme d'apprendre le leur : Et M. C. ne se doit-il pas imaginer qu'ils peuuent dire de luy la mesme chose qu'il dit d'eux, & qu'ils ont droit de douter qu'il Raisonne iusqu'à ce qu'il ait appris leur langage, & qu'il les en ait asseurez aux mesmes termes dont ils se seruent entr'eux.

Il adiouste, *Que si elles ne peuuent apprendre à parler, cela ne vient pas d'aucune indisposition qu'il y ait dans leurs organes, comme on se pourroit figurer, car leurs organes ne different pas plus des nostres, que les nostres different des leurs; & partant puisque les plus stupides de tous les Hommes imitent si facilement ce que nous appellons la parole des Bestes, il n'y a rien qui les doit empescher d'apprendre la nostre.*

Tout ce Raisonnement confirme ce que ie disois auparauant, que ce n'est icy qu'vn jeu d'esprit dont M. C. s'est voulu diuertir auant que d'entrer en vn plus serieux examen. Car outre qu'il ne croit pas que tous les Animaux ayent les organes propres pour imiter le langage des Hommes, & qu'il n'y a que les Perroquez, les

Pies & quelques autres qui ayent ce priuilege pour les raisons que tout le monde sçait ; il n'est pas vray-semblable qu'il approuue la façon d'argumenter dont il se sert icy, puisque si elle estoit bonne on pourroit par son moyen prouuer les choses les plus fausses, & les plus extrauagantes. Ne pourroit-on pas dire sur le modelle qu'il donne, Que la patte du Chien ne differe pas plus de la main, que la main differe de la patte du Chien ; et partant puisque les plus stupides de tous les Hommes peuuent faire auec la main ce que le Chien fait auec sa patte ; rien ne doit empescher le Chien de faire auec la patte, ce que les Hommes font auec la main : c'est à dire, que rien n'empesche qu'il ne puisse escrire, jouër des instrumens & faire tout ce que l'art execute auec les mains. On pourroit encore prouuer auec cette merueilleuse façon de Raisonner, qu'vn Sot est fort habile Homme; qu'vn Ignorant est bien Sçauant ; que les Hommes sont aussi intelligens que les Anges, qu'ils sont mesmes aussi puissans que Dieu : & mille autres semblables extrauagances.

191 *Au moins*, dit-il, *ces Oyseaux qui apprennent nostre langage s'en deuroient seruir pour Raisonner auec nous & pour nous demander leurs necessitez ; &*

puis qu'ils ne le font pas c'est vn signe qu'ils ne parlent ny ne raisonnent. C'est exiger d'eux des choses qu'on ne voudroit pas exiger de M. C. si on luy auoit appris à parler, comme à eux. Car quand on les instruit on n'a dessein que de leur apprendre le son des mots, sans auoir soin de leur en faire comprendre le sens. Et de la façon qu'on les leur enseigne, il est comme impossible qu'ils puissent conceuoir ce qu'ils signifient : Parce qu'on ne leur repete iamais vn mot qu'on ne change les circonstances & les objects dont on l'auoit accompagné les premieres fois, & qu'il n'y a pas lieu d'arrester leur pensée à vne seule signification voyant tant de choses differentes, où le mot qu'on leur apprend se peut appliquer. Pour moy ie n'ay point de peine à croire que si en voulant apprendre vn mot à vn Perroquet, on ne luy presentoit que du pain principalement quand il a besoin de manger, il comprendroit à la fin que ce mot quel qu'il fust signifieroit du pain. Pourquoy ne seroit-il pas capable de cette connoissance puisque les Chiens entendent bien non seulement le nom qu'on leur a imposé, mais tous les autres mots dont on se sert pour leur faire faire tant de diuerses choses qu'on leur a apprises : Car toutes les paroles qu'on leur dit sont des signes, par lesquels on

leur fait comprendre l'intention que l'on a qu'ils fassent ce que l'on desire d'eux; de sorte qu'en les faisant, ils comprennent le sens qu'on a donné à ces paroles.

Sans vouloir neantmoins insister dauantage là dessus, il suffit de dire que la Raison de M. C. n'est pas concluante, puisque les Enfans ausquels on apprend le Latin, ne sont pas obligez de s'en seruir pour s'entretenir auec les autres, ny pour demander leurs necessitez. Les Oyseaux qui ont appris à parler ont comme eux vn autre langage qu'ils employent à ces choses, comme celuy qui leur est plus familier & par consequent plus facile. Et certainement on peut asseurer qu'il est de l'Homme & des Animaux quand ils parlent ensemble, comme de deux estrangers qui s'entretiennent chacun dans sa langue naturelle; car l'Homme leur parle dans son langage, & les Bestes luy parlent aussi dans le leur; et il leur arriue aussi comme à ces Estrangers que souuent ils s'entendent les vns les autres, & que souuent aussi ils ne s'entendent point, n'ayant pas toute la connoissance du langage dont chacun d'eux se sert.

Mais c'est trop s'amuser aux diuertissemens de M. C. qui de jeux d'esprit, pourroient par vn plus long examen deuenir des jeux d'Enfans;

& causer au Lecteur l'indignation de voir que nous employons si mal son temps & le nostre. C'est assez qu'il sçache que i'ay eu soin de son honneur quand en mon premier Discours i'ay deschargé son Objection de toutes ces foiblesses, & que ie n'eusse eu garde d'en parler icy, s'il ne les eust remises en veüe & en parade à l'entrée de son Chapitre. Passons donc à des choses plus importantes, & voyons comment il a affoibly ou eludé la response que nous auons faite à cette derniere objection.

Les Bestes se communiquent les pensées.

SVr ce que i'ay proposé qu'on ne pouuoit douter que les Bestes ne se communicassent leurs pensées non seulement par la voix, mais encore par la geste, par la mine, & par le regard. Il en demeure d'accord : *Mais*, il dit, *que l'on ne peut inferer de là qu'elles parlent ensemble, toute communication de pensées n'estant pas une parole, & la parole n'estant pas tout ce qui marque la pensée.* Ce qu'il prouue, 1. *Parce que la parole n'est pas un signe naturel, mais un signe d'institution, qui n'a aucune signification que celle qu'on luy a imposée par accord & consentement fait entre ceux qui s'en seruent.* 2. *Dautant que pour se seruir de la parole & pouuoir* 162. 163.
dire

dire que l'on parle, il faut auoir dessein d'exprimer ses pensées par elle, & sçauoir que c'est vn signe pour se faire entendre. De là il conclud, *Que les Bestes ne parlent point, parce que la diuersité qui se trouue dans leur voix, vient de la nature & non pas d'institution, & qu'elles expriment leurs pensées par cette diuersité sans auoir intention de les exprimer & sans sçauoir que c'est vn moyen pour se faire entendre.*

Pour ne pas rebuter M. C. dés l'entrée de l'examen que nous allons faire de toutes ces propositions, & pour luy faire connoistre que ie suis Homme d'accommodement & qui ne veut pas traiter auec luy à la rigueur, ie veux demeurer d'accord des deux raisons qu'il a apportées, pourueu qu'il me soit permis de nier les consequences qu'ils en tire.

Car pour la premiere, ie tiens comme luy que la Parole est vn signe dont on se sert pour faire connoistre ses pensées qui n'est point naturel, & qui s'est introduit par conuention & consentement fait entre ceux qui s'en seruent. Mais ie tiens aussi que cela ne se doit entendre que de la parole humaine; de sorte que tout ce qu'il peut inferer de là, est, que les Bestes ne parlent point le langage des Hommes, & ne se seruent point de la parole humaine pour faire entendre leurs pensées. Ce que ie ne luy veux point

contester, le poinct de nostre question ne consistant pas là : Il s'agist de sçauoir, Si les Bestes ont vne parole qui soit differéte de celle des Hommes. Or c'est mal Raisonner de dire que les Bestes n'ont point de parole qui soit differente de celles des Hómes parce qu'ils n'ont point la parole des Hómes : Il faudroit pour rendre cette cósequence bonne, monstrer auparauant qu'il n'y a point d'autre parole que celle dont les Hommes se seruent. Ainsi M. C. ne se peut excuser d'estre tombé icy dás le Sophisme qui suppose ce qu'il faut prouuer, & que la Logique appelle *petitio principij*. Mais ce n'est pas assez de l'auoir aduerty qu'il s'est esgaré, il faut encore luy monstrer le bon chemin, & luy faire voir quelle est la nature & l'essence de la Parole, car apres cela il pourra iuger luy-mesme qu'il a eu tort de l'oster aux Animaux.

La Parole est vne voix articulée.

QVoy que la parole soit vn accident qui n'est capable d'aucune vraye composition essentielle, on ne laisse pas de s'y figurer diuerses parties dont sa nature est en quelque façon composée. Car on n'y reconnoist pas seulement son genre & sa difference, on y trouue encore sa matiere & sa forme. La voix en est le genre

& la matiere, comme le son l'est de la voix; dautant que la Parole est vne voix, mais qui a quelque chose de plus que la voix : & dans ce plus consiste la difference & la forme de la voix. En effect c'est vn son comme la voix, elle se forme par les organes de la Respiration comme elle, & comme elle encore elle sert aux Animaux de signe & de moyen pour faire connoistre les mouuemens de leur ame. Mais ce qu'elle a par dessus elle, c'est que sa production dépend d'vn plus grand nombre d'organes, & qu'elle signifie plus de choses que la voix toute simple; & pour le dire en vn mot elle est *articulée* : Car l'employ de plusieurs organes est cause de l'articulation, & l'articulation qui diuersifie la voix sert à exprimer plus de choses par cette diuersité. Aussi tous les Philosophes sont demeurez d'accord que pour definir exactement la Parole, il faut dire que c'est *vne voix articulée*, & que toute voix articulée est vne parole.

Quelles sont les voix articulées.

Mais pour bien expliquer en quoy cósiste cette Articulation, il faut premieremẽt sçauoir qui sont les voix que l'on appelle articulées. Car il y en a qui non seulement ne la reconnoissent point dans les Voyelles & dans les Consones qui sont les premieres differences de la voix, mais enco-

re qui soustiennent que plusieurs voyelles jointes ensemble ne peuuent former aucune articulation si elles ne sont accompagnées de consones.

Et certainement il y a raison de douter pour les Voyelles & pour les Consones toutes simples, parce que les elemens d'vne chose ne sont pas la chose mesme dont ils sont les elemens, & partant les voyelles & les consones ne peuuent estre des paroles puisque ce sont les elemens de la Parole, comme tout le monde est d'accord: Or ce seroient des paroles si elles estoient articulées, parce que ce seroient des voix articulées. D'ailleurs les gemissemens & les exclamations, où il n'entre d'ordinaire que de simples voyelles que la douleur ou quelqu'autre passion estend & allonge, ne sont point mises au rang des voix articulées, non plus que les sifflemens & toutes les autres voix qui se font par les semi-voyelles toutes seules : Et par consequent il semble que l'articulation ne conuient qu'à la voix composée de voyelles & de consones.

D'vn autre costé puisque tous les mots qui font partie du discours doiuent estre articulez, il faut que les interjections, les aduerbes, les prepositions, & mesmes quelques verbes Grecs & Latins qui consistent en vne seule voyelle,

ſoient des voix articulées. Ioint que nous auons des exemples dans les Poëtes Grecs de certains vers qui ſont faits d'vne ſeule voyelle continuée iuſqu'à la meſure que le vers demande; Et partant ces ſortes de voyelles ſont des mots articulez, puis qu'il n'y a que les mots articulez qui puiſſent entrer dans la compoſition des vers.

En ſecond lieu, comme l'articulation demande quelque contrainte dans la voix qui la fait plier & l'empeſche de ſortir de droit fil & auec liberté; il ſemble que pluſieurs voyelles entrant dans la compoſition de la voix ſans conſones, ne peuuent faire aucune articulation, parce que la voix ne trouue aucun empeſchement quand elle forme des voyelles & coule tout d'vne ſuite le long de la langue; au lieu que les conſones la font heurter en paſſant à leurs organes & la deſtournent du droit chemin qu'elle prendroit ſans cet obſtacle. D'où il s'enſuit que les voyelles ſoit qu'elles ſoient toutes ſeules, ſoit qu'elles ſe ſuiuent l'vne l'autre ne rendent point la voix articulée : Et que c'eſt la raiſon pour laquelle la plus grande part des Beſtes n'ont point de voix articulées, dautant qu'elles ne forment point de conſones, & que toute la diuerſité de leurs voix conſiſte dans l'aſſemblage & dans la ſuite de differentes voyelles. Mais auſſi on peut

opposer à cela que dans toutes les langues, il y a beaucoup de mots qui ont vn sens parfait, & qui sont composez de plusieurs syllabes où il n'entre que des voyelles, comme *eo*, qui signifie ie vais, *oa* qui signifie des œufs & autres semblables qu'on n'oseroit mettre au nombre des voix qui ne sont point articulées. Et par consequent l'Articulation se peut trouuer dans l'assemblage de plusieurs voyelles, & la raison precedente n'est pas capable de la bannir de la voix des Animaux.

En quoy consiste l'articulation de la voix.

POur sortir de ces doutes il faut remarquer que comme l'Articulation de la voix a pris son nom & son origine de l'articulation des os, il est impossible de connoistre exactement ce ce que c'est que par le rapport qu'elle a auec celle-cy, & qu'il faut necessairement supposer comme vn fondement tres-certain que l'vne & l'autre se font à proportion d'vne mesme maniere, & pour vne mesme fin: de sorte que les jointures estant destinées pour faire plier & mouuoir les membres, les distinguant l'vn de l'autre & les vnissant neantmoins ensemble; il faut que l'Articulation de la voix serue aussi à la

flechit & à la tourner, & qu'elle fasse paroistre la distinction de ses parties, quoy qu'elles les lie l'vne auec l'autre. Cela se void manifestement dans les paroles les plus parfaitement articulées, ou les syllables sont comme les jointures qui font toutes les diuerses inflexions de la voix qui se remarquent dans les mots, & qui par consequent en distinguent les parties, qu'elles lient les vnes auec les autres pour en faire des paroles entieres. Mais il faut encore obseruer que comme il y a diuerses sortes d'Articulations dans les os, les vnes ou le mouuement est tres-manifeste, les autres où il l'est vn peu moins & celles où il est tout a fait obscur : Il y a aussi diuerses Articulations de voix ou l'inflexion est plus ou moins sensible ; car dans les voyelles toutes seules elle ne paroist presque pas ; quand elles sont jointes ensemble, elle y est plus manifeste ; mais elle est tres-euidente dans les consones, & plus il y en a soit dans vne ou plusieurs syllabes, & plus le tour & l'inflexion de la voix y est remarquable.

Pour bien comprendre cecy il faut considerer que la nature de la voix, comme de toutes les autres qualitez sensibles est, de se respandre de tous costez en lignes droites ; et que lors qu'elle trouue quelque obstacle qui luy oste la liberté

Il y a deux premieres articulations.

de s'estendre ainsi au long & au large, elle se courbe & se plie en diuerses façons, & s'il est permis de le dire, elle se plaint en quelque sorte de la contrainte qu'elle souffre.

Desortequ'en general il y a deux Inflexions ou Articulations differentes de la voix, l'vne quand elle est empeschée de s'eslargir, & l'autre quand elle ne peut couler de droit fil. La premiere se fait, quand en sortant du gosier ou est son principal organe, elle vient à rencontrer la cauité de la bouche qui l'oblige à se resserrer & à prendre en quelque sorte la figure qu'elle trouue en cette partie, car selon que l'ouuerture en est plus grande ou plus petite, qu'elle est ronde, quarrée ou autrement, la voix se conforme à toutes ces figures, & prend ces sons differens qui se remarquẽt dans les cinq voyelles A, E, I, O, V.
A, Or il ne faut pas douter qu'il n'y ait là vne vraye
E, Articulation puis qu'il y a vne veritable infle-
I, xion, la voix qui demande à s'estendre estant
O, forcée de se rabbatre dans le destroit par ou
V, elle doit passer, autrement il faudroit dire que les mots qui sont composez de pures voyelles ne sont pas articulez, parce qu'ils ne se forment point par vne autre sorte d'articulation que celle que nous venons de marquer.

La seconde se fait quand les parties de la bou-

che

che s'opposent à la sortie de la voix & la frappent en passant, interrompant l'egalité de son cours, & la contraignant de se destourner de son droit chemin : comme il arriue aux eaux qui coulent à trauers des cailloux & d'autres pareils obstacles. Et cette interruption forme toutes les Consonantes ; la voix se rendant molle ou seche, douce ou aspre, nette ou obscure, prompte ou lente, selon que le coup est donné, & selon la nature des organes qui luy impriment en quelque sorte les qualitez qu'ils ont. Mais comme il y a des parties qui font vn plus grand empeschement à la voix les vnes que les autres, il y a aussi des Consones ou l'Articulation est plus ou moins sensible : lesquelles pour cette raison sont diuisées en Muettes, Demimuettes, & Demi-voyelles.

Le plus grand obstacle se rencontre dans les Muettes, parce que la voix trouue le passage tout à fait bouché, & qu'en faisant effort pour sortir elle est opprimée & comme estoufée dans le choq des organes à trauers lesquels elle passe. Or il n'y a que la langue & les levres, qui puissent apporter cet empeschement, parce qu'il n'y a veritablement que ces deux parties de la bouche qui se meuuent, du moins dont le mouuement sert à former la parole, et selon qu'elles frappent les autres parties plus ferme ou plus

Les six muettes.

mollement, elles produisent deux sortes de Muet-
Il y a six consonnes muettes. tes. Si c'est donc par les levres que le passage se
bousche, la voix en sortant fait le P & le B, si
B, P, c'est par la langue, ou bien c'est par sa base qui
C, G, frappe le palais & produit le C & le G, ou
c'est par sa pointe qui heurte les dens & forme
T, D, le T & le D.

Les trois Demi-muettes. Dans les *Demi-muettes*, le passage est veritablement bousché comme dans les Muettes, mais la voix n'y est pas estouffée comme elle l'est icy, parce qu'elle ne s'engage pas tout à fait entre les organes qui se choquent; elle retourne sur ses pas & cherche des destours pour s'enfuyr. C'est pourquoy on les appelle liquides, parce qu'elles font vn reflus, & ont vn cours ondoyant comme l'eau qui remonte vers sa source quand elle est arrestée. Quand la voix est donc empeschée de sortir par les levres qui se ferment, & qu'elle rebrousse vers les narines, elle se change en vn certain mugissement qui
M, fait l'M : Que si l'empeschement arriue par la langue qui de sa pointe frappe le palais, alors ou la voix prend le mesme destour & produit
N, l'N ; ou bien elle s'eschappe par les costez de la
L, langue dans la concauité des joües & forme l'L.

Li- qui- des.

Les sept demy-voyelles. Enfin dans les Demi-voyelles le passage n'est pas absolument fermé comme dans les autres

conſones, mais il y eſt extremément reſſerré. De ſorte que la voix eſt contrainte de ſe fortifier par vn plus grand ſouffle pour ſortir plus facilement d'vn chemin ſi eſtroit : Or le souffle eſt preſſé dans ſa ſortie, ou par les dens d'où S, R,
vient l'S ; ou par la langue d'où ſe fait l'R ; ou V,
par les levres, qui produiſent l'V conſone ; ou F,
par les levres & les dens enſemble qui font l'F ;
ou par la langue & les dens de deuant qui forment Z,
le Z ; ou par elle & les dens qu'on appelle I,
canines ou œillieres d'où vient l'I conſone ; ou
par elle encore & les groſſes dens, d'où n'aiſt CH.
le Schin des Hebrieux, & noſtre Ch. françois, auquel nous n'auons point encore donné de Charactere ſimple. Tout cela demanderoit vn plus long examen, que celuy que nous luy pouuons donner icy : Mais il ſuffit pour noſtre deſſein de ſçauoir, que la voix y eſt articulée, parce qu'elle y ſouffre Inflexion, & qu'elle s'y tourne & s'y plie ſenſiblement.

Il faut neantmoins confeſſer que ces deux ſortes d'Articulations qui ſe trouuent dans les Voyelles & dans les Conſones ſont ſimples, & qu'en comparaiſon de celles qui en ſont compoſées, elles ne ſont pas ſi euidentes ny ſi parfaites : Et comme ordinairement les choſes les plus accomplies emportent & ſe reſeruẽt le nom

de tout leur genre, quoy qu'en effect il conuienne à toutes les autres; il arriue aussi que les voix les plus composées & où il y a plus d'Articulations, sont nommées par excellence Articulées; les simples & les moins composées n'estant point mises en ce rang, quoy que veritablement elles y doiuent estre comme les autres. Et de là vient qu'en comparaison de la Parole humaine qui est sans doute la plus diuersifiée en toutes sortes d'Inflexions & de Mouuemens, il n'y en a point à qui l'vsage commun des langues ait voulu dôner le nom d'Articulée; toutes les autres l'estant si peu à proportion qu'elles luy ont tousiours semblé ne l'estre point du tout.

Mais la Philosophie & la verité qui ne s'assujettissent point aux loix d'vn Iuge si bizarre & si peu équitable, & qui conseruent à toutes les choses le nom qui leur conuient par leur nature, reconnoissent que toutes les voix qui ont inflexion, sont Articulées & qu'elles doiuent estre appellées ainsi. De sorte que sur ce fondement il est facile de leuer les doutes que nous auons proposez à l'entrée de ce Discours. Car les Voyelles & les Consones ne sont appellées elemens qu'à l'esgard de la parole composée, & non pas de la parole en general; chacune d'elles estant vne parole qui n'a point d'elemens

& qui est indiuisible. De mesme quand on exclud du rang des voix Articulées les gemissemens, les exclamations, les sifflemens & autres semblables, c'est par comparaison auec la parole qui est diuersifiée de plusieurs syllabes, & qui est dans le commerce ordinaire des Hommes: car ce sont de veritables voix articulées qui sont composées de plusieurs voyelles ou demi-voyelles redoublées ou continuées; mais qui ne le sont pas tant que les paroles qui entrent en nostre langage, ou les Consones & les Voyelles sont diuersement meslées ensemble, & font quantité d'Articulations differentes.

Vne voix peut estre articulée sans signifier aucune chose.

De là il est aisé à iuger que toute l'essence de l'Articulation consiste dans la seule Inflexion de la voix, & que tout le reste luy est exterieur & estranger. Car bien qu'elle soit destinée à exprimer les mouuemens de l'Ame, c'est sa fin & non pas son essence, la fin ny la cause efficiente n'entrant iamais dans l'essence des choses. C'est pourquoy l'assemblage de plusieurs Voyelles & Consones qui ne signifie rien, ne laisse pas de former des paroles Articulées, comme le Blictri de nos Escoles; Et les mots que nos Perroquets apprennent, ont toute la netteté & toute la varieté de la prononciation que nous leur

donnons, quoy que pour eux ils ne signifient rien, non plus que les discours Latins que l'on apprend aux enfans. Et comme on n'oseroit dire que ces derniers ne fussent pas des voix articulées & de veritables paroles, il faut aussi que l'on confesse que les mots que les Oyseaux apprennent sont de mesme nature.

La voix des Bestes sont articulée.

Mais ie dis bien dauantage, se tenant à cette restriction, il faut de necessité que les cris & les accens de tous les Animaux qui ont l'vsage de la voix, soient des voix Articulées, quand mesme ils ne leur seruiroient pas à exprimer les mouuemens de leur ame : Parce qu'il n'y en a pas vn où il n'entre, non seulement quelque Voyelle qui est ou continuée & allongée, comme dans les mugissemens des Taureaux, & le hurlement des Loups ; ou coupée & repetée, comme dans l'abboy des Chiens ; ou meslée auec plusieurs autres, cōme dans le chant des Rossignols, & dans le ramage des Oyseaux : Mais encore ou l'on remarque quelque Consone qui en fait l'articulation. Ce qui se void particulierement dans le beslement des Brebis, dans le chant des Coqs, dans le miaulement des Chats, & dans le sifflemens des Serpens ; ou le B & le C, l'M & l'S, qui sont de tous les ordres des Consones, s'entendent distinctement, comme nous auons

monstré. Et il ne faut pas s'estonner s'il y a des Consones que les Bestes ne prononcent point, parce qu'outre qu'elles n'ont pas toutes les organes qui sont necessaires pour cela ; Il y a mesmes des nations toutes entieres qui n'en peuuent former quelques-vnes ; les Arabes ne se seruent point du P, ny les Grecs de l'I & de l'V consones, ny les Italiens de l'V voyelle : d'autres employent tousiours le T pour le D, le C pour les G, & l'Histoire remarque qu'anciennement l'Alphabet n'estoit composé que de douze lettres.

La voix des Bestes est moins articulée que celle des Hommes, pour 2. Raisons.

La voix des Animaux est donc articulée, mais elle l'est beaucoup moins que celle des Hommes, dont il y a deux raisons principales. La premiere est tirée de la fin pour laquelle elle leur a esté donnée, & l'autre de la cause qui donne les moyens pour arriuer à cette fin. Car comme la voix est destinée pour faire connoistre les pensées, & que la diuersité de l'articulation sert à exprimer la diuersité des pensées, il a esté necessaire que l'Homme qui est plus fecond en pensées que les Bestes, eust aussi vne plus grande diuersité d'articulations dans sa voix. D'ailleurs parce que c'est la Nature toute seule qui donne à la voix des Animaux

la faculté de representer les pensées, & que c'est la volonté & non pas la nature qui la donne à celle des Hommes ; Il a fallu que les moyens qui y sont employez fussent proportionnez à ces deux causes, & que ceux que la Nature fournit, fussent plus simples & en moindre nombre que ceux qui partent de la volonté; parce que la Nature se determine tousiours à peu de choses, & que la volonté est vne puissance qui n'a point de bornes & dont la capacité est infinie.

En effect, il n'estoit pas pas possible que le langage de l'Homme fust purement naturel comme celuy des Bestes, non seulement parce qu'il a la liberté de former vne infinité de pensées dont l'original ne se trouue point en la nature, & dont par consequent la nature ne luy peut donner les marques & les signes qui sont capables de les representer ; Mais encore parce que sa connoissance se deuant acquerir peu à peu, & le temps y adioustant tousiours quelque chose, il deuoit auoir vn langage qui souffrist les mesmes changemens, & qui ne fust point fixe ny attaché à la naissance, comme celuy qui vient de la nature. Il restoit donc qu'il s'en forgeast vn luy-mesme qui dependist de son choix, & qui peust estre augmenté, diminué, &

altere

alteré comme il luy plairoit : Tel est celuy de toutes les Nations qui ont tacitement conuenu ensemble que certains mots leur seruiroient pour signifier telles & telles choses, lesquels sans cette conuention & consentement ne signifieroient rien du tout.

Pour terminer donc cette longue recherche, puis qu'il est constant que la voix des Bestes est articulée & qu'elle est significatiue de leurs pensées comme celle des Hommes, il faut de necessité conclure que c'est vne veritable Parole, que les Bestes parlent ensemble, & que chaque espece a son langage particulier, tout de mesme que chaque Nation à le sien propre. Il n'importe que les causes qui le rendent significatif soient differentes, parce que la diuersité des causes & des moyens ne change pas l'essence ny l'espece de l'effect qui en est produit ; et comme il y a des Animaux qui s'engendrent par generation & par putrefaction, & des choses que l'art & la nature produisent, qui ne laissent pas d'estre de mesme espece : Aussi la voix articulée qui est significatiue par nature, ne peut estre differente d'espece de celle qui l'est par l'institution & par le consentement des Hommes. Ou bien il faudroit que les interjections, & quelques autres mots qui entrent dans nostre

discours, & qui signifient naturellement les mouuemens de nostre ame, ne fussent pas au rang des veritables paroles.

Mais ie dis bien dauantage qui considerera bien les cris & les diuers accens des Animaux, il trouuera qu'ils sont d'Institution aussi-bien que la parole des Hommes. Car ils ne signifient point d'eux-mesmes les passions qu'ils representent : Autrement il faudroit que les Bestes qui ont toutes les mesmes passions, eussent toutes aussi les mesmes voix, & que le cry qui signifie vne telle passion fust semblable en toutes les especes des Animaux, du moins autant que la diuersité des organes le pourroit souffrir, ce qui est contre l'experience. Mais la difference qui s'y trouue vient de l'institution de la Nature ou plustost de Dieu mesme, qui a imposé à tels & tels accens, telle signification qu'il luy a pleu & qu'ils ne pouuoient auoir d'eux-mesmes. De sorte que l'on peut dire, & il est veritable, que le langage des Bestes est semblable en ce poinct, à celuy que l'Homme receut de Dieu à la naissance du Monde. Car celuy-cy ne signifioit rien de soy-mesme non plus que le leur ; il ne venoit pas aussi du choix ny de l'institution que l'Homme en eust faite, non plus que celuy des Animaux : mais il fust insti-

tué de Dieu qui donna aux paroles qui le deuoient composer le sens qu'il voulut, tout de mesme qu'il a fait en celuy-cy. De sorte, que comme le premier langage de l'Homme n'est pas different d'espece de celuy que les Hommes ont apres inuenté, quoy quel'vn vienne d'institution Diuine, & les autres d'institution Humaine; Il s'ensuit necessairement que le langage des Bestes n'est pas different du nostre, en ce qu'il vient de l'institution de Dieu & de la Nature, & que le nostre vient de l'institution des Hommes.

Que la voix des Bestes se fait auec dessein & intention d'exprimer leurs pensees.

MAis il faut retourner à M. C. qui de l'humeur dont ie le connois, ne voudra pas consentir à toutes ces veritez, & qui soustiendra sans doute que toutes ces raisons ne sçauroient luy persuader que les Bestes parlent; dautant *que pour pouuoir dire que l'on parle, il faut auoir intention & dessein d'exprimer ses pensées par la voix, & sçauoir que c'est vn signe & vn moyen pour se faire entendre; de sorte que les Bestes n'ayant pas dessein ny intention d'exprimer leurs pensées par la voix,*

& ne sçachant pas que c'est vn moyen pour se faire entendre, quand bien elle seroit articulée & significatiue, ce ne seroit pas vne parole, & l'on ne pourroit pas dire proprement qu'elles parlent.

C'est là sa seconde Raison que i'ay desia touchée, & d'vne partie de laquelle ie suis demeuré d'accord. Car ie tiens auec luy que la these en est veritable, & que pour Parler, il faut auoir dessein de faire connoistre ses pensées par la voix, & sçauoir que c'est vn signe & vn moyen pour se faire entendre: Mais ie tiens aussi que l'hypothese en est fausse, & que les preuues qu'il apporte pour la soustenir sont de purs paralogismes, & ne concluent rien qui puisse luy seruir ou me nuire.

Car pour montrer que les Bestes n'ont ny Intention ny Dessein de faire connoistre leurs pensées par leurs cris & par leurs accens, il n'apporte que des exemples des voix que la passion fait jetter à quelques personnes sans qu'ils ayent intention ny dessein de les former. Or il est constant qu'en ces rencontres les mots de *Dessein* & d'*Intention* ne se peuuent appliquer qu'à l'entendement & à la volonté, & que cela ne veut dire autre chose, sinon que la passion fait jetter ces voix sans que l'entendement & la volonté y contribuent: Et partant il ne

peut inferer de là autre chose, sinon que les Bestes n'ont point le Dessein & l'Intention, qui procedent de la partie superieure.

163. Ouy ie demeure d'accord, *Qu'vn Homme qui sent de la douleur, se sent aussi forcé à se plaindre, quand mesme il n'a pas dessein de se faire entendre: Qu'il y a des personnes qui ont découuert par des soûpirs & par des gemissements inuolontaires ce qu'elles auoient caché vn*
164 *long-temps: Qu'il y en a qui estant seuls esclattent de rire, & qui ne s'en peuuent mesme empescher en compagnie, quelque intention qu'ils ayent de contrefaire les tristes; Qu'enfin plusieurs jettent des cris dans vne surprise qui ne crieroient pas si on leur donnoit le temps de former quelque dessein.* Mais ie soustiens aussi que cela ne fait rien à nostre question, parce que ces plaintes & ces gemissemens, ces cris & ces esclats de rire, qui deuancent à la verité tous les mouuemens de la raison Intellectuelle, n'excluent point d'autres Resolutions & d'autres Desseins que ceux de l'entendement, dont il ne s'agist point icy. Pour donner quelque force à ces exemples, il deuoit prouuer que l'Imagination ne concourt point à toutes ces actions, & qu'elles se font sans qu'elle ait Intention & Dessein de les faire: Mais certes il eust fallu pour en venir à bout, destruire toutes les maximes les plus asseurées de la Philosophie, & l'ordre le plus

certain que l'Ame tient en ses operations ordinaires.

Tous les mouuemés volótaires se font auec dessein.

Car il est indubitable, que tous les mouuemens des Animaux que l'on appelle volontaires, viennent de l'emotion de l'appetit qui en est le principe ; et que l'appetit ne s'esmeut iamais sans le jugement de l'Imagination qui luy propose & luy ordonne ce qui est à faire : Or elle ne luy ordonne pas seulement de faire mouuoir les membres, parce que ce n'est qu'vn moyen pour arriuer à l'action principale ; mais elle luy propose l'action mesme, qui est la fin & le but où tend l'Animal. Si cela est ainsi puisque la voix se forme par le moyen des muscles, il faut que le jugement de l'Imagination precede leur mouuement, & que celle-cy connoisse que la voix se doit former par leur moyen, & qu'elle ordonne à l'Animal de crier. Or si ell connoi st & si elle ordonne, elle à Dessein & Intention de former la voix ; parce que le *Dessein* n'est autre chose que le jugement & la proposition que fait la faculté d'executer ce qu'elle a trouué bon ; comme l'*Intention* n'est rien que le mouuement qui se forme dans l'appetit en suite de ce jugement-là. Et par consequent dans tous les exemples proposez par M. C. la douleur ny la suprise n'excite point de gemis-

ſemens, de cris, ny d'autres voix, que l'Ame n'ait deſſein & intention de les former.

Qu'on n'objecte point qu'il eſt vray que l'Ame à Deſſein & Intention de former la voix, mais qu'elle n'en a point de ſe faire entendre par elle. Car ſi elle a Intention de former la voix, il faut qu'elle l'ait comme d'vne choſe qui luy eſt bonne & vtile, dautant que l'intention regarde touſiours la fin, & que la fin eſt touſiours conſiderée comme bonne. Or ſi on exclud de la voix la communication & le deſſein de ſe faire entendre par elle, il n'y aura plus aucune bonté & vtilité; & par conſequent l'Ame n'aura pas meſme intention de la former. Et pourquoy vn Animal n'auroit-il pas Deſſein de ſe faire entendre par ſes cris & par ſes accens, puis qu'il comprend bien les penſées des autres par ceux qu'ils forment: Et s'il les entend bien quand ils l'appellent à leur ſecours, quand ils luy veulent faire part de la paſture qu'ils ont trouuée, quand ils l'auertiſſent du danger qui les menace, pourquoy ne ſe ſeruira-t'il pas des meſmes voix pour leur donner la meſme connoiſſance.

264 Ouy, mais dit M. C. *ce ſont-là des effects im-*
* *mediats de paſſions, & il n'euſt iamais creu qu'on ſe fuſt ſeruy de ces effects pour en inferer la Raiſon.*

Qu'il ne s'estonne point de cela ; il y a vne infinité d'autres illations tres-veritables qu'il ne sçait pas encore, & qu'il ne croiroit pas qu'on peust tirer de quantité de propositions qui luy sont connuës. Et sans les aller chercher plus loin, il ne s'est pas aduisé des consequences que ie tire de l'obiection qu'il m'a faite : car ie conclus necessairement de là qu'il a icy oublié les loix de la Logique, & les maximes de la Philosophie.

Premierement, il ne s'agit point icy de la Raison, & nous ne voulons pas inferer de la diuersité des voix qu'ont les Bestes, qu'elles Raisonnent, mais seulement qu'elles se communiquent leurs pensées, qu'elles en ont le Dessein & l'Intention, & que par consequent elles parlent ensemble. De sorte qu'il semble que M. C. ne se souuienne plus de l'estat de la question qu'il a posé luy-mesme, et qu'il tombe à son ordinaire dans le Sophisme qui releue ce qu'il ne faut pas releuer. Car bien qu'on puisse conclure en suite que si les Animaux parlent, il faut qu'ils ayent de la Raison ; nous n'en sommes pas encore-là ; c'est vne consequence qui suppose qu'on a prouué que les Animaux parlent, et c'est peruertir l'ordre du Raisonnement & precipiter les matieres que de vouloir descendre

à

à cette conclusion sans auoir vuidé la difficulté precedente.

164 En second lieu, quand *il s'estonne que des effets immediats des passions, s'en infere le Dessein & l'Intention de l'ame.* Il ne sçait pas que ce sont principalement ces effets-là qui se font auec dessein. Car comme il y en a de deux sortes, dont les vns se font pour la fin que la passion demande; et les autres qui se font par necessité: Il n'y a que les premiers qui se font auec dessein & qui partent immediatement de la passion, les autres viennent necessairement en suite de ceux-là sans que l'Ame ait intention de les produire. Ainsi quand la cholere fait crier, courir & frapper, quand elle fait esleuer les sourcils, regarder de trauers & branler la teste; ce sont des actions qui partent immediatement de la Passion, & qui se font aussi auec Dessein, parce qu'ils seruent à la vangeance qu'elle se propose: Mais quand elle rend la voix enroüée, les yeux esgarez, & les levres grosses & tremblantes, & autres semblables que nous auons marquez ailleurs, ce sont des effects que l'Ame n'a point Intention de produire, parce qu'ils ne seruent de rien à sa fin, ils suiuent par necessité les premiers, & ne viennent point immediatement de la cholere. De là il est aisé de voir que puis-

que les cris & les accens que les Animaux forment dans leurs passions en sont des effets immediats, nous auons eu raison d'en inferer le Dessein & l'Intention qu'ils ont de les faire.

Mais ie remarque encore icy vne autre erreur de M. C. qui est cachée sous le mot de Passions. Car s'il est de l'opinion des Philosophes Stoïques, & qu'il vueille reduire comme eux la nature des passions à ces troubles vehemens qui se font dans l'Ame & que l'on appelle *Perturbations*, comme les exemples qu'il apporte en donnent le soubçon : Il n'est pas vray que tous les cris & les accens des Animaux soient les effects des Passions, puis qu'il y a cent rencontres où il en forment de diuerses sortes, sans ressentir ces violens mouuemens où consistent les perturbations de l'Ame. Pense-t'il qu'vn Chien soit fort en cholere, toutes les fois qu'il abboye contre quelqu'vn, & que le transport où il est le contraigne à jetter tous les cris qu'il fait, de la mesme façon que la douleur laisse eschaper les gemissemens & les soûpirs, & que la surprise des choses fascheuses ou agreables dérobe à l'Ame ces grands esclats de voix qu'elle cause. Pense-t'il qu'vne Poule qui appelle ses Poulsins pour manger le grain

qu'elle a trouué, ne soit excitée à former tous les diuers accens qu'elle employe pour cela, que par l'excez du plaisir qui la transporte, & que ce ne soient qu'autant de cris de joye & d'exclamations forcées, dont on void quelquefois que la violence de la passion se descharge. Si cela estoit, il faudroit s'imaginer vne perturbation bien vehemente, pour fournir aux Rossignols ce chant si long & si opiniastré qu'ils ont, non seulement au Prin-temps quand ils sont en amour, mais encore au milieu de l'Hyuer quand on les a appriuoisez, & qu'il n'y a plus lieu de soubçonner que l'amour en soit la cause.

Mais s'il prend le mot de Passion, comme fait la plus saine Philosophie, pour toute sorte de mouuement que souffre l'appetit ; Il est vray que tous les cris des Animaux sont des effects des Passions, parce que l'emotion de l'appetit est le principe de l'action que font les organes pour former la voix. Mais en ce cas là les exemples qu'il apporte, ne concluent rien contre moy, puis qu'ils ne regardent que les perturbations & les passions vehementes, & qu'il y en a d'vne autre sorte qui produisent les effects dont nous parlons autrement que celles-là. Car ie sçay que l'on peut dire que les

gemissemens, les souspirs, les esclats de rire se font par necessité, comme la voix que la toux excite ; mais quand cela seroit il ne s'ensuit pas que toutes les autres voix le fassent de la mesme façon : Et M. C. n'a pas plus de droit de prouuer que les Bestes forment leurs voix sans Dessein, parce qu'il y a des Hommes qui font des plaintes & des gemissemens, sans auoir Intention de les faire ; Que i'en ay de monstrer qu'elles les forment auec Dessein, parce qu'il y a des Hommes qui gemissent & qui se plaignent auec Dessein & Intention. Car cette preuue seroit égalle à la sienne, & s'il auoit quelque chose à dire à l'encontre, ce seroit que les Hommes qui se plaignent, & qui gemissent auec Dessein, le font par Raisonnement, & que les Bestes ne s'en peuuent seruir : Mais ce seroit supposer ce qui est en question. Et partant ie ne voy rien iusques icy, dans l'examen de M. C. qui destruise les veritez que i'ay establies. Voyons s'il aura mieux reussi au reste.

Il dit donc, *Que si c'estoit parler que de diuersifier sa voix selon la diuersité des passions, tous les Muets parleroient, car nous connoissons à leur voix s'ils sont tristes, s'ils sont joyeux, & s'ils sont en cholere : Cependant ils ne sçauent pas s'ils ont vne voix ou s'ils*

n'en ont pas, & ne peuuent par consequent sçauoir que les passions s'expriment par là.

Cette raison est semblable aux precedentes & n'est qu'vn fait particulier qui ne conclud point au general. Car quand il seroit vray que les Muets feroient connoistre leurs passions par leur voix sans en auoir le dessein; la consequence seroit-elle bonne pour tous les autres qui ne sont pas Muets; et cet exemple se pourroit-il mieux appliquer aux Bestes, que tous les exemples contraires que nous auons du reste des Hommes, qui se seruent de la voix auec Dessein & Intention de faire connoistre leurs passions par elle. D'ailleurs ce n'est pas vn moyen de juger de la maniere dont vne action se doit faire, que d'apporter en exemple les deffaux & les irregularitez qui s'y rencontrent quelquesfois: Nous cherchons comment les Animaux se seruent de leur voix, & M. C. nous renuoye aux Muets qui sont sourds de naissance, & qui par consequent ne sçauent s'ils ont vne voix ny quel en est l'vsage. Quand ie luy voudrois donc accorder le fait qu'il propose, cela ne luy seruiroit de rien & ne me nuiroit point aussi. Ie passe encore plus outre & veux bien consentir à la derniere consequence qu'il tire de ce Raisonnement,
165. *Que puisque vn Muet fait connoistre ses pas-*

sions sans dessein & sans connoistre les moyens qu'il y employe, les Animaux le peuuent aussi. Mais il ne s'ensuit pas pour cela qu'ils le fassent effectiuement : Il y a grande difference qu'vne chose se puisse faire, & qu'elle se fasse en effect: peut-estre que la nature pouuoit faire dans les Animaux, ce qu'elle fait à son aduis dans les Muets ; mais il se trouue qu'elle ne l'a pas fait. Ainsi nous ne sommes pas de contraire aduis, puis qu'il ne parle que de la possibilité de la chose, & que ie la considere comme elle est veritablement.

Si les Muets parlent, & comment.

MAis sans s'arrester aux formes & à la maniere de proceder de M. C. il faut faire voir qu'au fonds toutes les propositions qui composent son Raisonnement ne sont pas absolument veritables.

Premierement quand il suppose, *Que les Muets ne parlent point*, cela est faux en vn certain sens : Ils ne parlent pas à la verité le langage ordinaire des Hommes, mais ils parlent le langage que la Nature leur a appris comme aux Animaux, & cela suffit pour dire qu'ils ne sont pas absolument Muets. Car estre Muet se

dit à l'esgard de la voix & à l'esgard de la parole Humaine. Les Poissons & tous les Animaux qui n'ont point l'vsage de la voix, sont appellez Muets à comparaison des autres qui l'ont, & non pas à cause qu'ils ne peuuent parler le langage des Hommes ; vn Chien mesme à qui on aura coupé les nerfs qu'on appelle recurrens qui seruent à former la voix, est Muet de la mesme sorte. C'est pourquoy vn Homme pour estre absolument Muet, doit non seulement estre priué de la parole, mais encore de la voix, & s'il se sert de celle-cy pour exprimer ses passions on peut dire qu'il parle, puisque mesme toutes les langues veulent bien qu'il parle par signes.

145. *Mais quoy !* dit-il, *ces Muets ne peuuent pas auoir dessein d'exprimer leurs passions par la voix puis qu'ils ne sçauent pas s'ils ont vne voix.* Certainement ils ne connoissent pas distinctement qu'ils ont vne voix parce qu'ils sont priuez de l'ouye qui seule leur en peut donner vne connoissance claire & distincte : Mais ils la connoissent confusement ; c'est à dire, qu'ils sçauent que l'action des organes qu'ils employent, se termine à quelque chose qui peut exprimer leurs passions. Et pour monstrer euidemment que cela

suffit pour pouuoir dire qu'ils parlent ; il ne faut que considerer les effects de cet art merueilleux qui apprend à parler aux Muets, & dont nous auons des preuues en la personne d'vn Prince qui est des plus Illustres Maisons de l'Europe, & en celle d'vn Seigneur Espagnol, qui parlent & escriuent intelligiblement. Car estant tous deux sourds de naissance, ils ne sçauent pas ce que c'est que la voix, ny s'ils en ont vne ; cependant ils parlent le langage de leur pays, il font entendre leurs pensées par luy, & ont dessein de les exprimer par les mots qu'ils prononcent. Ce n'est pas comme nous auons dit qu'ils discernent le son des paroles, mais ils sçauent qu'il y a ie ne sçay quoy qui se forme par le mouuement de leur langue, & que par luy ils peuuent faire connoistre leurs pensées. Ainsi ils ont Dessein & Intention de former la voix sans la connoistre distinctement, ils font mouuoir les organes & sçauent que de leur action naistra infailliblement vn effect dont ils ignorent la nature, mais dont l'vtilité ne leur est pas inconnuë. Il y a cent exemples dans les arts & dans les choses naturelles, qui pourroient confirmer cette verité, mais ie les laisse à deuiner à M. C. et ie me contente de luy demander, si quand il fait la Theriaque ou autre semblable

blable Antidote, il n'a pas dessein de faire naistre par le meslange des drogues qui la composent, vne vertu secrete & specifique qui ne se trouue point separement en elles; cependant il ne sçait ce que c'est, & ne la connoist que par les effects, il a donc dessein de faire quelque chose qu'il ne connoit que confusément. Il en est de mesme des Muets qui ont dessein de former la voix sans la connoistre, & qui sçauent seulement que c'est quelque chose qui peut exprimer leurs passions.

Or si les muets ont dessein de former la voix qu'ils ne connoissent point, pourquoy les Bestes qui la connoissent & qui en discernent toutes les varietés n'auront-elles pas le Dessein & l'Intention de s'en seruir pour exprimer leurs pensées. M. C. a donc eu Raison de recourir *à vn*
165 *autre exemple qui fust plus propre que tout cela à vuider toutes les difficultez qui se rencontrent en cette matiere.* Voyons quel il est.

165. Il dit, *Qu'vn Enfant naissant crie sans auoir intention de nous communiquer sa pensée; Qu'il rit quelque temps apres sans auoir dessein de nous faire part de sa joye, & que par consequent il a des accens de voix fort differens auant que d'auoir la parole;* voila ce grand exemple *d'vn petit enfant qui nous deuoit persuader que les Bestes parlent de la mesme sorte*

qu'il fait, & qu'elles gemissent quand elles sentent du mal comme luy, sans songer à faire venir personne à leur aide.

Mais certes nous pouuons asseurer que l'Enfant de M. C. n'est pas assez fort pour soustenir les consequences qu'il bastist sur cette comparaison. Il ne faut qu'vn souffle pour l'abbatre, & apres tout ce que nous auons remarqué cy-deuant, il suffit de luy dire, qu'il n'a pas à la verité le Dessein & l'Intention qui procedent de l'entendement & de la volonté; mais qu'il a ceux qui se font par l'Imagination & par l'appetit: qu'il n'a pas encore la parole qui est de l'Institution & de l'vsage ordinaire des Hommes; mais qu'il a la parole naturelle qui fait connoistre ses passions. Auec cette modification ie consentiray que M. C. compare la voix des Bestes auec celle des Enfans; & il sera aussi contraint de confesser que cette comparaison est tout à fait inutile pour prouuer ce qu'il pretend.

Il n'importe *que les Bestes, les enfans & les Muets gemissent quand on leur fait du mal, sans songer de faire venir personne à leur ayde*; Car outre que ie n'ay pas dit que les Bestes gemissent pour cette fin, & que c'est assez pour moy qu'elles ayent Intention de gemir, & de faire connoistre leur 144.

douleur par leurs plaintes : Il y a grande difference de songer à faire quelque chose & d'auoir dessein de la faire. Vn Homme en cholere parle tout seul, frappe ce qu'il rencontre, & marche à grands pas sans songer à ce qu'il fait : toutesfois il en a le Dessein, puisque ces actions ne se peuuent faire sans en auoir le Dessein & l'Intention : Mais il n'y fait pas reflexion, ou pour mieux dire, il n'y arreste pas sa pensée, & l'applique plus fortement ailleurs; & c'est par là qu'il ne songe pas à faire toutes ces choses, & qu'apres il ne se souuient pas de les auoir faites. Ainsi les Bestes, les Enfans & les Hommes qui gemissent, ont bien dessein de faire connoistre la douleur qu'ils ressentent & le besoin qu'ils ont d'estre secourus ; mais ils n'y songent pas, non seulement parce que la violence de la passion les empesche d'arrester leur pensée à autre chose qu'au mal qui les presse ; mais encore parce que la connoissance qu'ils ont de la fin pour laquelle ils gemissent, vient de la nature ; et que cette connoissance est si presente, & si familiere à l'ame, & se forme si viste & si secretement, qu'elle ne demande ny n'attend aucune attention, principalement quand il y a d'autres choses qui la peuuent occuper. C'est pourquoy quand on tombe ou qu'on void

venir le coup, on a plustost mis les mains au deuant qu'on ne s'en est aduisé: Ce n'est pas que l'Ame ne conduise les mains, & que par consequent elle n'ait le dessein de les opposer pour diminuer la grandeur de la cheute ou du coup: Mais & le danger où elle est l'occupe si fort, qu'elle ne s'applique aux choses qu'elle fait que comme à la derobée; et la connoissance qu'elle a de la fin pour laquelle elle agit, luy est si naturelle qu'elle s'y porte, non pas sans dessein, mais sans aucune attention.

Il ne faut pas juger de la voix ordinaire des Bestes par les cris qu'elles jettent dans les passions.

Quoy qu'il en soit, il ne faut pas regler la voix ordinaire des Bestes, par les cris qu'elles font quand elles sont agitées de quelques passions vehementes. M. C. n'ignore pas que le trouble qu'elles causent precipite tous les desseins de l'Ame, & qu'il les peruertist & les corrompt bien souuent. Il sçait que la parole qui est destinée pour la societé s'eschappe à ceux qui sont seuls, quand ils souffrent quelque grand mouuement de joye ou de deplaisir; Qu'vn Homme en cholere se vange à contre-temps, & frappe sans sujet les premiers qu'il rencontre; Que les desirs violans font venir l'eau à la bouche, quand mesme il n'est pas necessaire, & cent autres semblables exemples que toutes les passions fournissent. Il y a sans doute grande

difference entre les gemissemens qu'vn Chien fait quand il sent vne forte douleur, ou quand il veut entrer en vne Chambre qu'il trouue fermée. Au premier il ne sçait presque pas pourquoy il gemit; mais dans l'autre il sçait que c'est pour se faire ouurir, & indubitablement il pense à appeller quelqu'vn qui le fasse entrer. Car nous ne disons pas, comme veut faire croi-
166. re M. C. *qu'il ait dessein d'addresser sa voix à d'autres Chiens pour luy ouurir*, parce qu'il n'a point d'experience que les Chiens ouurent les portes, mais bien que ce sont les Hommes qui les ouurent.

Pour s'esclaircir de cette verité ie luy conseillerois de venir à Paris, consulter le Chat du fameux Montdory, qui est si discret qu'il ne miaule iamais pour entrer en sa chambre quand il la trouue fermée, il tire seulement vne clochette qui est à la porte, & si aux premiers coups on ne luy vient ouurir, il redouble iusques à ce qu'on l'ait fait entrer. Car ie ne doute point qu'apres auoir sceu, qu'on ne s'est point amusé à luy apprendre à tirer cette clochette, & que c'est de luy-mesme que ce sage Animal s'est aduisé d'imiter les personnes à qui il a veu faire la mesme chose; ie ne doute point, dis-ie, qu'il ne jugeast ou que le Chat mesme ne luy dist

s'il le vouloit interroger là dessus, qu'il n'a point dessein d'appeller les autres Chats pour luy ouurir, mais les personnes qui ont accoustumé de le faire. Apres tout *quand vn Chien ou vn Chat addresseroit sa voix à d'autres Animaux*, comme il fait sans doute en diuerses rencontres, *& qu'ils ne voulussent pas venir à son ayde*, comme dit M. C. quelle consequence en pourroit-il tirer, sinon qu'il se tromperoit en son dessein, comme il arriue à beaucoup de personnes qui demandent inutilement du secours à ceux qui ne peuuent ou qui ne veulent pas le leur donner.

C'est là tout ce que i'auois à dire sur ce que 167
M. C. a proposé contre le langage des Bestes; Et qui seruira encore de response à ce qu'il objecte, contre les autres Actions qu'elles font pour faire connoistre leurs pensées. Car en confessant que le geste, la mine & le regard, le font aussi-bien que la voix, il dit comme auparauant, *Que c'est sans dessein, & que ce sont-là des effects de leurs passions, où la Raison & le Dessein ne participent point.* Mais il est aisé de voir par là, qu'il confond le dessein de l'Entendement auec celuy de l'Imagination, comme il a fait cy-deuant; c'est pourquoy ie le r'enuoye à ce que nous luy auons desia respondu.

Puisque les Bestes parlent il faut qu'elles Raisonnent.

Apres toutes ces preuues qui font voir euidemment que les Bestes se communiquent leurs pensées, & qu'elles parlent ensemble, n'auons nous pas eu raison d'inferer de là, qu'elles Raisonnent? Non seulement parce que M.C. trouue cette consequence necessaire, mais encore parce qu'elles ne peuuent faire connoistre leurs intentions, pour se demander secours les vnes aux autres, sans former vn parfait Raisonnement: veu qu'il y a tant de diuers jugemens à faire en ces rencontres, tant de progrez que l'Ame fait des causes à leurs effets, des signes aux choses signifiées, & des biens & des maux presens à ceux qui sont passez & à venir, qu'il est impossible qu'on n'y trouue la forme & la liaison du discours.

Tout ce que M. C. oppose à cecy, c'est *qu'il a fait voir comment les Bestes se communiquent leurs pensées, & comment cette communication se peut faire sans Raisonnement.* Mais si i'ay bonne memoire toute sa preuue se reduit à deux Raisons que nous auons destruites; l'vne, qu'elles n'ont point

de Parole, & l'autre qu'elles n'ont point Dessein & Intention de faire connoistre leurs pensées: En vn mot nous auons montré le contraire, & par consequent selon la maxime de M. C quand bien nous n'aurions point d'autres marques de leur Raisonnement, il s'ensuiuroit qu'elles Raisonnent, puisque nous auons montré qu'elles parlent.

Quant à l'exemple que nous auons apporté de la Poule qui appelle ses Poulsins pour leur faire part du grain qu'elle a trouué, & qu'il faut qu'elle ait dessein de les faire venir, de leur montrer la pasture, & de les nourrir; et qu'eux aussi doiuent entendre la voix qui le semond, comprendre la chose qui est signifiée par elle, & esperer le bien qu'elle leur annonce. Il respond seulement *que tout cela se fait par l'Instinct.* Mais ce n'est pas oster la difficulté: Il est question de sçauoir si toutes ces actions se font auec connoissance: Car si cela est, il faut aussi confesser qu'il y a vn Raisonnement puisque tant de progrez d'vne connoissance à l'autre ne se peuuent faire sans discours: Et il n'importe qu'il se fasse par Instinct; car comme la Peur qui vient de l'Instinct est vne vraye peur, & est de mesme espece que celle qui vient d'ailleurs, il faut que le Raisonnement qui procede de l'Instinct

L'Instinct n'empesche pas le Raisonnement.

ſtinct ſoit vn veritable Raiſonnement, & qu'il ſoit de meſme nature que les autres. Or on ne peut conteſter qu'il n'y ait vne vraye Connoiſſance en toutes les actions que la Poule & les Poulſins font dans l'exemple que nous auons apporté, parce que le Deſſein & l'Intention s'y trouuent, comme nous auons montré: L'Intention; dautant que c'eſt vn mouuement de l'appetit qui tend vers le bien, & que la Poule & les Poulſins veulent faire les choſes qu'ils font, & par conſequent il en forment le deſir lequel eſt vn mouuement de l'appetit qui tend vers le bien: le Deſſein; parce que c'eſt vne propoſition que fait la faculté d'executer ce qu'elle trouue vtile, qui deuance touſiours l'Intention, & qui par conſequent precede le deſir de la Poule & des Poulſins. Ils agiſſent donc auec Connoiſſance, c'eſt à dire, qu'ils conçoiuent les choſes, qu'ils les jugent bonnes & qu'ils en tirent les conſequences que nous auons marquées. Toute la difference qu'y apporte l'Inſtinct, c'eſt que les ſens ne leur fourniſſent pas toutes les choſes qu'ils connoiſſent, & qu'il faut que la pluſpart des objets de leur connoiſſance, vienne d'ailleurs. Mais de quelque part qu'ils viennent ils en forment les Images, & les vniſſent apres enſemble, en quoy conſiſte toute la connoiſ-

sance : Et quand il y auroit quelque cause exterieure qui interuint en ces actions, ce seroit comme ayde, & non pas comme principe ; parce que ce sont des actions vitales, dont les facultez qui sont nées auec l'Animal, sont les premieres & les principales causes. Mais nous examinerons cecy plus soigneusement au Discours de l'Instinct.

Concluons donc, & disons auec M. C. *Que comme la Raison n'est qu'vne parole interne, la parole externe en est inseparable, & que si la Nature a donné aux Animaux la parole interne, il faut qu'elle leur ait aussi donné la parole externe.* Mais encore, puisque la parole Externe est inseparable de l'Interne, il faut que si la nature leur a donné la parole externe, elle leur ait aussi donné la parole Interne qui est la Raison. Or est-il que les Animaux ont la Pensée, comme aduouë M. C. & la pensée n'est rien que la parole Interne, comme tous nos Maistres sont d'accord ; Et partant les Animaux ont la Raison, puisque la Raison, comme dit M. C. n'est qu'vne parole interne. D'ailleurs puisque nous auons montré qu'ils ont la parole externe, il s'ensuit que si elle est inseparable de la parole interne, il faut de necessité qu'ils ayent la Raison. Ie ne fais pourtant pas fonds de tout ce Raisonnement, & ie ne l'ay

apporté que pour faire voir que M. C. establit son opinion aussi foiblement qu'il destruit celle d'autruy. Car pour montrer que les Animaux ne parlent point, il se sert d'vn Paralogisme que l'on peut retorquer contre luy, & qui prouue tout le contraire de ce qu'il pretend. Il est vray que la Raison est vne parole Interne, mais il n'est pas vray que toute parole interne soit la Raison : Et quand les Bestes n'auroient pas la Raison, il ne s'ensuiuroit pas qu'elles n'eussent pas la parole externe, parce que la parole externe exprime aussi-bien les pensées simples que les composées. Mais ie dis bien dauantage quoy qu'elles ayent la parole interne, ce n'est pas vne consequence qu'elles ayent la parole externe, puis qu'il y a des Animaux qui sont Muets qui ne laissent pas d'auoir la parole interne. Ainsi la parole interne n'est pas inseparable de l'externe, comme il dit, ainsi la consequence qu'il tire d'vn si mauuais Raisonnement ne peut estre que tres-mauuaise.

Les Bestes qui accourent au cry des autres, connoissent que c'est vn moyen pour les appeller.

LEs exemples qu'il apporte en suite pour 170
prouuer, *Que quand certaines Bestes accourent au cry des autres elles ne connoissent point que ce cry est vn moyen, n'y qu'on s'en serue pour les appeller.* Ces exemples, dis-je, ne concluent pas mieux que ses autres Raisons. Car outre qu'ils sont tirez d'vn autre genre de choses que ne sont celles dont nous parlons, & qui par consequent ne peuuent decider ce qui est en question: Les vns supposent que le jugement & le Raisonnement ne se peuuent faire qu'auec du temps, ce que nous auons montré n'estre pas tousiours necessaire; Et des autres on ne peut inferer autre chose sinon que le jugement & le discours de l'Entendement ne concourent point aux actions des Bestes; qui est vne consequence inutile & ridicule puisque tout le monde sçait qu'elles n'ont point d'Entendement.

En effect le premier exemple est, *d'vn Hom-* 170
me qui allant voir son amy en intention de rire auec luy, le trouue les yeux en feu & le visage de trauers; car cette veüe le surprend & l'arreste, auant qu'il ait le

temps de raisonner, & de juger seulement qu'il est en cholere. Mais il presuppose comme nous auons dit qu'il faut du temps à cet Homme-là pour pour juger & Raisonner, ce qui n'est pas necessaire; car au moment qu'il void les marques de cholere, il peut juger & conclure que son amy est en cholere. Il pourroit à la verité douter si ces marques procedent de cette passion, & alors il suspendroit son jugement; mais tousiours il seroit vray qu'il Raisonneroit; parce que pour douter il faut Raisonner, & auoir des raisons de part & d'autre qui tiennent l'esprit en suspend.

170 Le second est, *de ceux qui connoissant bien la douceur d'esprit de certaines gens, ne laissent pas quand ils les abordent de ressentir quelque retenuë que la seuerité de leur visage leur cause.* Car, dit-il, *cette retenuë n'est pas vn effet de leur jugement, non plus que le respect que l'on a d'abord pour vn Homme de bonne mine, ou qui est bien vestu, encore que l'on sçache que l'interieur ne respond pas à l'apparence, ny la condition à l'habit.* Ce n'est pas à la verité l'Entendement qui juge & qui conclud en ces occasions, c'est l'Imagination qui se laisse gagner par les apparences, & qui juge des choses par elles. Car puis qu'en voyant vn Homme de bonne mine, on se trouue comme engagé à luy porter de l'honneur, c'est là vne consequence

que l'on tire de ce qui paroist aux yeux : Or ce n'est pas l'Entendement qui conclud ainsi, comme veut M. C. il faut donc que ce soit l'Imagination. De sorte que cét exemple ne sert de rien que pour montrer que les Bestes font leurs actions sans que l'Entendement y contribuë ; parce qu'il n'exclud pas le jugement de l'Imagination, mais seulement celuy de la partie superieure, dont il n'est pas icy question.

Le troisiesme est, *d'vn Enfant qui crie quand sa nourrice luy montre vn visage seuere, sans iuger par là qu'elle est de mauuaise humeur ou qu'elle le menace: Il suffit que ce geste luy est extraordinaire, & que tout ce qui est extraordinaire estonne l'Imagination & la fasche.* Mais il ne suffit pas d'auancer ainsi les choses cruëment & sans les auoir digerées : Il falloit prouuer que cét Enfant ne fait aucun jugement : car ie tiens absolument le contraire ; dautant qu'il ne peut crier sans ressentir le mouuement de quelque fascheuse passion, & que la passion ne se forme iamais que l'Ame n'ait connoissance de l'objet qui l'excite, soit qu'il soit veritable, soit qu'elle se l'imagine ainsi, & qu'elle ne fasse en suite les actions, auec les circonstances que nous auons marquées en diuers endroits de la III. Partie de cet Ouurage, ce

qui ne se peut faire qu'elle ne Raisonne, comme nous auons montré en ces lieux-là ; Et partant il faut que l'Enfant qui crie, ne fasse pas seulement des jugemens, mais encore qu'il Raisonne. Car quoy que M. C. die, *qu'il suffit que le geste de la nourrice soit extraordinaire à cet enfant, & que tout ce qui est extraordinaire estonne l'Imagination & la fasche.* Ie veux bien l'auoüer (quoy que cela demande quelque restriction, se trouuant beaucoup de choses qui sont extraordinaires aux enfans, qui ne les faschent point :) Mais c'est retomber dans la mesme difficulté, parce que ces choses extraordinaires ne faschent point l'Imagination, que celle-cy ne fasse vn Raisonnement, comme nous auons montré ailleurs.

171 Et cette response doit encore seruir à ce qu'il adjouste, *Que les passions sont contagieuses ; qu'il ne faut qu'vne personne triste dans vne compagnie, pour rendre tout le reste de mesme humeur ; & comme la joye fait chanter & danser sans Dessein, qu'aussi les chansons & la danse nous resiowyssent.* Car ce qu'il dit, *que toutes ces choses se font sans discours & sans raisonnement ; que tous les objects fascheux ou agreables ont la vertu d'exciter l'appetit sans l'Intention de la raison, Et que c'est ainsi que l'on fait rire les enfans quand on rit ; que les gemissemens, les soûpirs,*

& les airs de musique font tant d'impression sur nostre esprit ; qu'enfin on fait tourner la teste aux enfans & aux Hommes mesmes quand on les appelle, auant que ceux-là ayent l'usage de la Raison, & auant que ceux-cy ayent le loisir de Raisonner, & souuent mesme contre leur Intention. Tout cela, dis-ie, ne se peut entendre que la Raison superieure & intellectuelle, & n'exclud pas celle que l'Imagination peut & doit former en ces rencontres. C'est pourquoy toutes les consequences qu'il en tire, & qu'il applique aux actions des Bestes sont vaines, & ne touchent point à la difficulté.

Ie laisse ce qu'il dit, *qu'il n'y a pas d'apparence* 175
que les Animaux ne se remuent qu'à force de Syllogismes, & que deuant qu'estre attirées par une voix, il leur faille faire plus de 25. Raisonnements. Car outre que son calcul n'est pas bien juste, nous auons respondu à ces sortes d'objections en diuers endroits de cet ouurage, & principalement au Chapitre 3. de la III. Partie. Et quant à ce qu'il soustient, *qu'il n'y a point d'inconuenient de dire que cette intelligence mutuelle qui se trouue dans les Animaux de mesme espece, procede entierement de l'Instinct*, nous en sommes d'accord, pourueu qu'il soit mieux instruit de la nature de l'Instinct qu'il n'est, & qu'il se souuienne de ce que nous auons dit n'agueres, que l'Instinct n'empesche

pas

pas que les actions ne se fassent auec connoissance, & que l'Animal n'en soit la cause principale & immediate.

Finissons donc auec la belle remarque que M.C. a faite sur ce que i'ay dit, que celuy qui obserueroit bien le langage des Oyseaux, n'auroit pas peine à croire que Tyresias, Melam-
173 pus, & Appollonius l'ont autresfois entendu. Car il a detaché cette obseruation de son lieu, pour auoir la liberté d'en faire vne plus longue Censure, & l'a mise à la fin de son Chapitre, comme vn chef-d'œuure de son erudition & de son addresse. Et certes ie confesse qu'il n'est pas ignorant dans la fable, & qu'il sçait fort bien les auantures de Tyresias, & sa genealogie de Melampus; et j'auoüe encore qu'il ne met pas mal en vsage les artifices de l'Orateur qui tasche de rendre odieux ou ridicule, ce qui est auancé par sa partie. Car qui est celuy qui apres auoir sceu que ie parle de Tyresias & de Melampus, & que ce sont des noms qui ne se trouuent que dans la fable comme asseure M. C. ne die auec luy, *qu'il faut qu'vne cause ait grand besoin d'appuy lors qu'elle se sert d'authoritez si descriées.*

Mais pour me deffendre de ses artifices & pour des-abuser ceux qu'il pourroit auoir persuadez ie

n'ay autre chose à dire, sinon que bien que j'aye parlé de Tyresias, de Melampus & d'Appollonius, ie ne me suis point serui de leur authorité & n'ay point asseuré que ce que l'on dit d'eux fust faux ou veritable: Aussi estoit-ce vne chose qui me deuoit estre indifferente, & quelle qu'elle peust estre, ie pouuois raisonnablement dire que celuy qui obserueroit bien le langage des Oyseaux, n'auroit pas peine à croire qu'ils l'eussent autresfois entendu. Il n'y a guere de choses dans la fable dont on n'en puisse dire autant, quand on descouure quelque verité qui a du rapport auec elle: Pourquoy ne diroit-on pas apres les experiences que nous auons veuës en nos temps, de certaines filles qui ont changé de sexe, qu'il n'y a pas grande peine à croire ce que les Poëtes nous racontent d'Iphis; cependant c'est vn nom qui ne se trouue que dans la fable, non plus que celuy de Tyresias; Et personne ne dira qu'en cette rencontre on employe l'authorité des Poëtes & l'exemple d'Iphis pour prouuer que ce changement se peut faire naturellement; puis qu'au contraire c'est l'experience que l'on apporte qui donne de la vray-semblance à ce qu'ils en ont dit. Ainsi tant s'en faut que ma cause ait besoin d'vne authorité si descriée, & des exemples de Tyresias & de Melam-

pus qui ne se trouuent que dans les Poëtes ; c'est elle qui les authorise , & qui les rend croyables de fabuleux qu'ils estoient ; Et toute personne equitable jugera que c'est vne consequence que ie tire des veritez que i'ay establies , & non pas comme M.C. que c'est vne preuue & vne authorité dont ie les vueille appuyer.

Voila tout ce que i'auois à dire sur la troisiesme objection que l'on fait contre la Raison des Animaux . Il en reste encore vne de l'Instinct qui deuoit terminer ce discours : Mais certes elle merite vn volume tout entier, & il y a tant de choses qui veulent y estre examinées, & il y a aussi tant de choses qui me dérobent le temps qu'il y faut employer ; que ne pouuant y mettre si tost la derniere main , i'ay creu que pour ne pas laisser languir dauantage M. C. dans l'attente où il est , ie deuois partager ma responsé & luy donner celle qui concerne le Raisonnement des Animaux , en attendant que i'eusse acheué celle de l'Instinct. Aussi-bien quand elle eust esté preste , j'eusse fait conscience d'affliger M. C. de la veüe d'vn si gros volume, i'eusse eu mesme apprehension de rebuter nos Iuges par la longueur de nos differens , & par vn si grand nombre de pieces qu'il leur eust fallu examiner. Apres tout, le retranchement que ie fais

de cette partie de nostre contestation, ne fera point de tort à celle que ie donne maintenant. Car quand il seroit vray que les Bestes ne Raisonneroient pas dans les actions qu'elles font par Instinct, il y en a assez d'autres ou l'Instinct n'a point de part qui font voir euidemment qu'elles Raisonnent, comme sont celles qu'elles font par coustume, par instruction, & generalement toutes celles qu'elles font auec connoissance. Ainsi la preuue de leur Raisonnement demeure toute entiere, quoy que l'on ne parle point de l'Instinct, & quoy que l'on en puisse dire.

FIN

De l'Imprimerie de IACQVES LANGLOIS,
Imprimeur ordinaire du Roy. 1648.